

L'OISEAU BLEU — Montréal

*(Roman-feuilleton publié de août 1932 à juin 1933.)*

---

**L'ESCLAVE  
DES AGNIERS**

---

Quatrième partie de  
*Les aventures de Perrine et de Charlot*

ROMAN JEUNESSE

PAR MARIE-CLAIRE DAVELUY

# L'esclave des Agniers

par

Marie-Claire Daveluy

I- LA LETTRE DE PERRINE.....	3
II- L'ALGONQUINE .....	30
III-VENGEANCE ! .....	38
IV-LA FUITE.....	63
V-SÉPARÉS !.....	94
VI-À RICHELIEU.....	105
VII- AU PAYS DES HURONS .....	130
VIII-UNE NOUVELLE LETTRE DE PERRINE.....	139
IX-LA JOURNÉE DU 4 JUILLET 1648.....	154
X-LA FIN TRAGIQUE.....	161

## I- LA LETTRE DE PERRINE

CHARLOT, occupé à charger les fusils de Kinaetenon, s'interrompt. Des aboiements nombreux, accompagnés de cris, de courses autour de la tente, lui firent malgré lui relever la tête. Un coup de feu retentit. Puis, tout bruit cessa, sauf un rauque éclat de rire, qui résonna près, bien près de lui. Il allait sortir. Kinaetenon apparut à l'entrée de la tente :

« Mon frère quittait donc son ouvrage sans l'avoir terminé, » gronda celui-ci. La figure du sauvage était rouge. Ses cheveux tombaient en désordre. Sa main droite portait une large coupure.

— Je t'en prie, Kinaetenon, ne me fais pas de reproches sur ce ton. Je finirais par croire que tu me hais, comme tous les tiens savent si bien le faire.

— Que mon frère finisse son ouvrage. Il ne sortira pas avant, scanda Kinaetenon, d'une voix moins rude et en haussant les épaules.

— Tu es blessé, Kiné ?

— Oui.

— Fais voir. Oh ! oh ! l'entaille est profonde. Que s'est-il passé ?

— Une querelle avec le mari de ma sœur.

— À cause de moi, hein, mon frère ? Ils me poursuivent de leur haine, ceux-là. À travers toi. Ils devinent que tu m'aimes, au fond. Hélas ! mon sort ne me semble si triste, ici, qu'à cause des ennuis qu'il t'attire.

— Mon frère sait comme moi que ma sœur ne m'a jamais aimé et qu'elle a tourné le cœur de son mari contre moi.

— Je me le dis souvent, c'est vrai, pour atténuer mes regrets... Tiens, Kiné, voilà ta main pansée... Mais tu ne m'as pas raconté la cause de la querelle.

— Mon frère est curieux.

— Kiné, est-ce étrange, en entendant tout à l'heure des aboiements, il m'a semblé reconnaître ceux de mon bon chien, ceux de Feu, si mystérieusement disparu depuis un an. C'est durant le premier mois de ma terrible congestion de cerveau, provoquée par la vue du Père Joques assassiné, que Feu a disparu, n'est-ce pas, Kiné ?

— Oui.

— Tu ne suis rien des circonstances de cette disparition. Refuseras-tu donc toujours de me répondre ?

— Pas aujourd'hui, dit soudain Kinaetenon d'une voix sombre, mais résolue. Oui, mon frère va tout savoir !

— Ah ! fit Charlot surpris.

— Mon frère, continua lentement le sauvage, n'avait pas à s'inquiéter, car qu'il le sache, c'est moi, moi, qui avais renvoyé son chien du camp. Il est parti, une nuit, sous la garde d'un Algonquin qui s'évadait avec succès grâce à moi.

— Toi, Kiné, tu as fait cela ? Je ne te crois pas. Pourquoi ?

— Mon frère semblait ne pas revenir à la vie. Il appelait sa sœur. Il lui disait adieu si tristement. J'ai chargé son chien d'un message pour la blanche fille, aux cheveux de lumière...

— Quel message ? Tu ne sais pas écrire Kiné.

— Au collier du chien, j'avais attaché un cœur taillé dans un beau morceau de bois. Une flèche perçait ce cœur. Elle signifiait que tu avais le cœur blessé par le chagrin et l'ennui. Tu voulais recevoir des nouvelles des visages pâles. L'Algonquin m'avait promis d'expliquer tout ceci à ta sœur. Vois-tu, mon frère, il me semblait qu'un envoi quelconque des tiens par les mêmes moyens, par une course longue mais rapide de Feu à travers les bois, t'empêcherait peut-être de mourir.

— Bon Kiné ! La mort elle-même ne veut pas de moi, ici... Ah ! si je ne t'avais pas, quel désespoir serait le mien... Mais que penses-tu qu'il ait bien pu arriver à Feu ? Il devrait être de retour, maintenant ?... Oh ! Kiné, quelle bonté ingénieuse est la tienne ! Avoir songé à ce stratagème !

— Ton chien est de retour, mon frère », dit tout à coup Kinaetenon, en se redressant, et en plaçant ses deux mains sur les épaules de Charlot. Le regard du sauvage semblait d'une tristesse profonde tout en annonçant une bonne nouvelle, semblait-il.

— Feu est de retour ? » s'exclama Charlot. Il ouvrait de grands yeux. « Allons, allons, tu as la fièvre, Kiné. Ta blessure est venimeuse peut-être. Viens, viens te reposer sur ta natte. Je te veillerai bien, va, ce sera enfin mon tour !

— Ton chien, mon frère, est de retour », reprit de nouveau Kinaetenon. Le sauvage n'avait pas modifié son attitude. Il plongeait de plus en plus ses yeux tristes dans ceux de Charlot.

— Mais alors, où est-il ? Où est Feu ? » questionna Charlot. Une faible rougeur montait à son front. Oh ! une telle joie n'était pas possible, avoir, à l'instant même, des nouvelles de Perrine, de tous les siens tant aimés là-bas.

— Où est Feu. Kiné ? reprit Charlot, avec un peu d'impatience. Dis, dis vite.

— Mon frère ne s'était pas trompé tout à l'heure. C'était son bon chien qui aboyait tout près d'ici... Il arrivait joyeux... » Kinaetenon baissa la tête.

— Ah !... Et puis, ... Parle ! Mais parle donc ?

— Hé ! hé !! soupira Kiné, mon frère n'a-t-il pas entendu tout à l'heure un... un... un coup...

— Un coup de feu ! Ah ! mon Dieu... C'était Feu que l'on immolait... Je comprends tout. Tu as voulu le sauver, Kiné ? Tu t'es battu avec ton beau-frère à ce sujet... Oh ! misère de misère, murmura douloureusement Charlot, en se laissant glisser à terre et en cachant sa tête entre ses mains.

Il se releva bientôt : « Kiné, dit-il gravement, va chercher le corps de mon fidèle, ah ! si fidèle ami !... Amène-le ici. Je ne veux pas que personne ait le spectacle de ma douleur... Mais, j'y pense, n'y va pas. On te ferait encore du mal, à cause de moi.

— Je n'aurai pas loin à aller, répondit avec douceur Kinaetenon. Feu est là, à la porte de la tente. Ma sœur l'a traîné ici en riant de tout son cœur du chagrin qu'elle nous causerait à tous deux.

— J'ai entendu rire ta sœur en effet, dit Charlot, mais je ne me doutais guère de la raison de ce rire. Va. Kiné, traîne ici mon Feu. Je veux le voir une dernière fois, avant que nous l'enterrions tous deux. Car, on serait capable de le voler, mon bon chien, pour le manger ensuite. Et cela, je ne le veux pas. Toi, non plus, je suis sûr, Kiné. »

Kinaetenon obéit. Puis, ayant placé le corps de l'animal tout près de Charlot, qui s'était assis, avec de grosses larmes dans les yeux, il quitta vivement la tente. Charlot l'entendit

bientôt. Il murmurait un chant lugubre, un chant de mort, commun chez tous les sauvages, en pareilles occasions.

Charlot pleurait en considérant de plus près la pauvre bête. Qu'elle était maigre, qu'elle paraissait épuisée par la longue randonnée il travers la forêt, sans nourriture souvent, menée rudement par un maître d'occasion, tel qu'en témoignait le cou meurtri de l'animal, tout près du collier. Pensivement. Charlot enleva le collier. Il l'examina. Sans doute, le mot de Perrine avait dû y être fixé de quelque façon. Mais ses ennemis devaient bien vite l'avoir arraché, puis jeté très au loin. Pauvre Feu ! Ses misères à lui venaient de prendre fin. Plus jamais, il n'apercevrait la face de ces cruels sauvages ni ne sentirait sur son échine amaigrie quelques coups de bâton sournoisement appliqués. Charlot se prit à flatter avec douceur la tête de l'animal. Il lava ensuite la blessure à la tempe.



Une demi-heure plus tard. Kinaetenon et Charlot plaçaient l'animal dans une fosse hâtivement creusée tout au fond de la tente. Fatigué, déprimé. Charlot, une fois le sombre devoir rempli, se jeta sur sa natte. Kinaetenon se mit à couper et à tailler le cuir du collier de Feu. Il voulait en obtenir un anneau solide et étroit. Charlot le regardait se servir avec quelle adresse du couteau de Perrine, ce couteau qu'il lui avait, un jour, cédé avec tant de bonheur, par gratitude.

Soudain, le sauvage poussa une rauque exclamation et jeta le couteau au loin. Puis, il regarda Charlot les yeux étincelants, tout en refermant la main sur le collier mutilé.

« Qu'y a-t-il, Kiné ? Tu parais tout drôle ?

— Mon frère peut-il supporter une grande joie ? Il vaudrait mieux qu'il dorme avant, peut-être ».

Charlot se souleva, souriant malgré lui de la gravité étrange du sauvage.

« Mais que bredouilles-tu là, Kiné ? Et pourquoi refermes-tu la main sur le collier ? Tu travailles le cuir avec adresse, parole d'honneur ?

— Regarde, Charlot, ce qu'il y avait entre deux bandes de cuir solidement cousues ? Regarde !

— Je veux bien. Kiné ! Mais ouvre encore plus ta main. Que tu es mystérieux !... Ah !!!

Et Charlot vit alors un miracle de prudence se réaliser. Trois feuilles minces de papier toutes couvertes d'écritures, sortirent peu à peu d'une cachette très habilement pratiquée dans le cuir. « Oh ! Perrine, Perrine, quelle finesse était la sienne en toutes occasions difficiles ! » soupira Charlot.

— Ta sœur aux cheveux de lumière, à la tête aussi sage que celles de nos vieux guerriers. Qui aurait pensé à si bien cacher tout cela. Ah ! Mon frère ne m'écoute plus ? Qu'il lise ! Qu'il lise ! La nuit va bientôt venir. »

Et Kinaetenon se mit à préparer plus loin le repas du soir, un morceau d'original qu'il fit rôtir longuement dans la braise d'un feu qui achevait de s'éteindre au milieu de la tente. Voici, ce que Charlot dévorait, les joues en feu, les yeux souvent mouillés de larmes de tendresse.

Mon frère chéri.

Je veux d'abord te presser sur mon cœur, te dire toute mon affection, que ton absence rend parfois si douloureuse. Mon aimé, tu devines mes angoisses, l'inquiétude folle qui me torture sans cesse, tu as été malade, tu as été mourant, et cela loin, bien loin de moi... Mais, grâce au ciel, non, tu n'es pas mort, non, non tu ne l'es pas, la Providence ne permettrait que ce chagrin écrasant atteignit ta Perrine. Frère, frère, pourquoi es-tu ainsi parti, un jour. Ô enfant imprévoyant, téméraire, demeuré sans pitié devant mes larmes. Mon bouleversement à l'heure de ton départ, je le vois maintenant, c'était plus que de la tristesse, c'était la

force d'un tragique pressentiment qui m'enveloppait toute l'âme. Ah ! la seule et faible clarté, qui soutient mon cœur, aujourd'hui, c'est, Charlot, de te savoir sous la garde et la protection de Kinaetenon. Il t'aime bien, celui-là, mon frère. La promesse que j'ai obtenue de lui à ton sujet, sans que tu le saches, à ton départ, avec quelle gravité profonde il y a consenti. Je sentais qu'il n'y manquerait jamais, jamais. Parle-lui de ma reconnaissance. Dis-lui quelle confiance, je mets sans cesse en lui. Oh ! Kinaetenon, Kinaetenon, de penser qu'il te tient en ce moment sous ses yeux, qu'il peut recueillir tes sourires ou alléger ta peine ; il garde vois-tu, ce que j'ai, moi, de plus cher en ce monde, mon frère, mon Charlot.

Feu se rendra-t-il sans trop d'encombre ? C'est mon espoir. Il me brûle tout l'être. Hélas ! sais-tu que depuis trois longs mois, je guette une chance de t'envoyer, notre bon Feu. Aucun Huron, aucun Algonquin n'a voulu s'en charger, malgré mes supplications, malgré mes larmes. La terreur de l'Iroquois est plus forte que tout, depuis que nous avons appris, aux Trois-Rivières, le massacre du Père Jogues et du pieux Lalande. Le 4 juin dernier, un beau soir pourtant,



représente-toi nos alarmes, notre émoi, lorsque d'une chaloupe descendit soudain, la figure sombre et tirée, le fils d'Ignace Otoûolti. Il arrivait des Iroquois. Il monta tout de suite au Fort et là le Commandement de La Poterie et nous tous apprirent les plus sanglantes, les plus douloureuses nouvelles. Le Père Jogues était mort, Lalande aussi. « Mais toi, toi, au moins, » criai-je ! « Toi, nous narra-t-il, tu vivais, mais tu n'avais dû le salut qu'à Kinaetenon. Il avait exigé publiquement de tous, qu'on te laissât continuer auprès de lui ta situation torturante d'esclave ». Oh ! Charlot, Charlot, vois-tu, de te savoir vivant encore, bien que malade, bien que bassement humilié, me causa une telle émotion que je m'évanouis.

Juge de mon bonheur en voyant arriver Feu peu de temps après.

Tiens, une inquiétude me prend en ce moment. Sauras-tu percer le secret de la cachette où j'enfouis cette longue lettre ? Le Huron qui doit conduire ton chien à Kinaetenon le sait, mais aura-t-il tout le courage voulu, toute l'intelligence surtout d'une situation dangereuse, pour arriver jusqu'à ton maître. Et si on le tuait avant ? Et Feu aussi ? Non, non, je ne veux pas douter ainsi de la bonté divine. Je mets tous mes vœux sous la protection de notre doux martyr, le père Jogues. Il nous aimait bien tous les deux, rappelle-toi. J'ai confiance. Je veux avoir confiance. D'une manière ou d'une autre, tu recevras ma missive, tu la liras, tu y trouveras la trace de mes larmes. Tiens, la petite tache qui veut boire tout ce mot là-bas, c'est bien un peu de mon chagrin qui s'en va. Elle était si pressée, si pressée de tomber, cette larme,

que je ne l'ai pu recueillir à temps. Mon frère aîné, que je t'aime, tu le vois, que je te regrette, que mon cœur est sans cesse déchiré à cause de toi.

Mais je veux faire taire ma peine, je veux bien fidèlement te faire la chronique des événements qui se sont passés depuis ton départ, il y a près d'un an et demi. N'auras-tu pas ainsi, pour quelques minutes au moins, l'impression que tu es toujours au milieu de nous, prenant ta part de nos peines comme de nos rares joies.

Suis-moi bien. Je débute tout juste après le départ de nos morts regrettés, pour cette « mission des martyrs » trop bien appelée, par tous nos missionnaires en route, soit vers les Agniers, soit vers les Onontagués, soit vers toute autre tribu de mes terrible ennemis, les Iroquois.

Le 2 octobre de l'an dernier, notre amie d'enfance, Marie-Madeleine de Repentigny, épousait son cher Paul Godefroy. Nous étions invités tous deux, tu te penses bien, aux fêtes des noces, pleines de gaieté, de charme. Elles eurent lieu 10 jours plus tard. Comme Jean Godefroy et sa femme, les proches cousins du marié, ne pouvaient se rendre, ni l'un ni l'autre, à Québec, pour la circonstance, je vis entrer un beau matin, dans notre salon du fort, Normanville, paré beau comme un prince et qui se mettait à l'instant en route pour Québec, afin de les remplacer. Je le complimentai sur sa bonne mine. Je fis mille vœux pour que son voyage fût heureux.

« Merci, Perrine, me dit-il, merci. Mais je ne puis, moi, en retour, vous complimenter sur votre santé. Vous êtes pâle, beaucoup trop pâle, enfant.

— M. de Normanville, je pleure souvent, voyez-vous... et...

— Oui, oui, je sais, reprit-il, et ce que j'en veux à Charlot d'être la cause de tout ce mal !

— Son impétueuse jeunesse nous a vaincus tous deux, voilà, Normanville. Hélas !

— Oh ! quant à moi, je comprendrais encore, mais vous, vous, avoir rempli d'une telle ombre douloureuse vos yeux de vingt ans. Je ne le lui pardonnerai jamais.

— M. de Normanville, lançai-je avec un sourire, que feriez-vous si mon frère était là devant vous, les yeux levés sur les vôtres, avec son habituelle admiration, avec quelle chaude affection aussi, vous le savez ?

— Ce que, je ferais, ce que je ferais... Je vous jure Perrine, qu'avant de faiblir, comme vous l'insinuez, je le rosserais d'importance, le jeune écervelé.

— Je ne le défendrais pas cette fois, allez.

— Mais, écoutez-moi, Perrine, je ne suis venu ici, ni pour parler de votre frère, ni pour faire ridiculement la roue, paré de mes meilleurs habits. Non, je suis venu pour

beaucoup mieux que cela. Pour vous chercher ! Vous m'accompagnerez à Québec.

— Non, non, non, de grâce.

— Pourquoi ? Ce changement d'air et de milieu vous serait salubre.

— Je devais m'y rendre avec Charlot, selon une promesse faite depuis longtemps à la mariée, mais... sans lui... Oh ! cela me semblera trop pénible.

— Il ne mérite pas votre réclusion, il ne mérite rien, notre jeune fou tant aimé. Il est à la chasse en ce moment, allez, là-bas. Les beaux sous-bois d'Ossernenon portent la trace de ses pas et prouesses.

— M. de Normanville, n'insistez pas. J'ai déjà refusé Jean Amyot, hier. Il s'est embarqué avec Marie du Hérisson.

— Jean n'est pas parti, ni Marie, eux comme moi, nous décidons de ne pas nous éloigner sans vous. Marie-Madeleine, oh ! là, là, nous en ferait voir de belles si nous nous avisions de quitter les Trois-Rivières sans vous.

— Je ne puis pas, je ne puis pas...

— Comment Perrine, fit soudain derrière moi la bonne grosse voix du Commandant La Poterie, tu ne rends pas les armes devant un si beau cavalier. Ah ! ah ! ah ! Quel air piteux prend notre vaillant interprète. Ah ! Ah ! Ah !

— Commandant, repris-je en passant gentiment mon bras sous le sien, laissez-moi passer la journée près de vous, remplacer un peu votre Marie si dévouée.

— Tut, tut, tut, tu ne feras rien de cela. Va t'habiller, va, ma petite fille, tu te feras belle, c'est moi qui le désire, moi qui le commande, tu entends, qui le commande, finit-il presque sévèrement.

— Vous me traitez comme un soldat, oh ! commandant, comment pouvez-vous ?

— Mes soldats n'oseraient pas raisonner comme toi ou je les clouerais quelque part, je t'assure.

— J'obéis, commandant, mais ne me regardez plus avec ces yeux sévères, il me semble alors que vous n'avez plus d'affection pour moi.

— Petite folle, sourit La Poterie, malgré lui. Ne t'emplis pas la tête de chimères. Va, va, Normanville m'accompagnera à la salle de garde, tandis que tu te prépareras ».

Oh ! mon Charlot, je dus donc m'incliner devant l'inflexible vouloir du Commandant. Je partis sans toi, hélas, pour les noces de Marie-Madeleine, notre amie. Que de projets nous avions pourtant bâtis, tous ensemble, autour de ses belles fêtes du 12 octobre de l'an de grâce 1646.

Et toi, mon frère chéri, que faisais-tu à cette même date, là-bas, là-bas ? Oh ! dis-moi, dis-moi ?

L'hiver dernier fut très doux dans nos parages, mon frère. Les vieux sauvages s'en sont montrés eux-même surpris. Ils comptaient devant nous je ne sais quel nombre fantastique de « lunes » depuis l'avènement d'une pareille température favorable. À Québec, ce fut de même. J'entendais le Père Jérôme Lalemant dire au Commandant, à sa visite de juin dernier aux Trois-Rivières : « Commandant, quelle clémence il y eut dans le ciel tout l'hiver dernier ! Ce fut, vraiment, un hiver sans hiver, » n'est-ce pas ? Même le vin, au calice, n'a gelé qu'une fois durant nos nombreuses messes quotidiennes ». Extraordinaire, extraordinaire dans ce pays canadien ! »

Nous n'eûmes pas à craindre la disette, non plus. « La pêche avait été une vraie bénédiction tout l'été et tout l'automne. L'on a, à Québec, dûment pris, préparé, salé 40,000 anguilles. » Aux Trois-Rivières, nous avons été tout aussi heureux à la pêche, tu peux le croire. Et à la chasse, donc ! Et toi, toi, mon frère chéri, que t'advenait-il à ce sujet, là-bas, là-bas ! Je sais les bois d'Ossernon giboyeux, y fus-tu heureux, en ta qualité d'excellent tireur ? Hélas ! C'est cette habileté de ton bras et de ton œil à ne jamais manquer un but, qui est la cause, au fond, de ton éloignement, de tous les malheurs qui t'arrivent en ce moment.

Mme Jean Nicolet s'est remariée le 12 novembre dernier. Nous en sommes tous contents, ici, car c'est un bien brave colon, un Champenois, qu'elle a épousé. Tiens, ce Nicolas Macart dont tu m'as parlé avec éloges, un jour que tu revenais de Québec où il demeurerait et demeure encore. Puisse-t-il mettre un peu de baume dans le cœur de sa femme, si triste, si triste, depuis la mort tragique de son premier mari. Elle

l'adorait, celui-là, rappelle-toi, et cela depuis l'enfance. Le grand-père Guillaume Couillard a tout tenté pour procurer cette seconde union à sa chère fille Marguerite, autrefois si gaie, si vivante. La petite Marguerite Nicolet était ravissante le jour des noces. Elle a dansé un moment avec Jean-Baptiste de Repentigny, avec quelle grâce enfantine, irrésistible, paraît-il.

Il y eut peu de monde à ces noces, à la demande de Mme Nicolet, ce dont nos bons pères Jésuites furent très heureux. Tu te rappelles, quelle violence ils se font toujours pour y assister. Seule, leur affection profonde pour nous tous, colons, leur fait faire ce sacrifice d'amabilité.

Charlot, Charlot, notre fier, notre célèbre, héroïque Piescaret n'est plus. Il succombait dans un piège tendu par les Iroquois, au commencement de mars de cette année 1647, la terrible, si terrible année, (pour moi et pour bien d'autres, va.) Nous ne voulions pas le croire ici. Lui, Piescaret, victime d'un piège ! Notre ami algonquin était si rompu à toutes les ruses, feintes et trahisons des ennemis impitoyables de sa race, les Iroquois. Que de fois, que dis-je, toujours, il les déjouait, les faisant tourner même avec une promptitude géniale, en sa faveur ou en la faveur des siens. Mais tu connais ses hauts faits d'armes aussi bien que moi. Je revois encore tes grands yeux d'enfant fixés sur lui avec exaltation, admiration lorsqu'il racontait à la veillée quelques-unes de ces passes d'armes si fameuses. Les Pères sont heureux qu'il soit parti pour la guerre à ce petit printemps, bien en règle avec Dieu. Il eut, d'ailleurs, le pressentiment de sa fin prochaine. Écoute ce qu'il dit aux

Pères en prenant congé d'eux : « Il me semble que je m'en vay à la mort, je sens je ne scay quoy qui me dit : les Hiroquois te feront mourir ; mais ma consolation est, que je suis réconcilié à l'Église et que j'iray au ciel après ma mort ».

Tu peux te figurer le désespoir de nos bons Algonquins des Trois-Rivières à la nouvelle. Leurs cris d'abord firent mal à entendre.

Ils niaient comme nous, et tous, tous. Puis, lorsque l'un d'entre eux, parti à la recherche de la dépouille, la rapporta, lorsqu'on vit sa tête scalpée, ses reins transpercés d'outre en outre, par une épée, dont la garde se voyait encore dans le dos, preuve de la trahison dont il avait été victime, les pleurs et les lamentations éclatèrent. Et ce fut, mon frère, sur un ton si sourd quoique fort, et si lugubre, et cela pendant des jours et des jours, que nous en étions tous énervés au Fort, et ailleurs. Seul le Commandant put y mettre fin, en se transportant avec quelques soldats au milieu de leurs cabanes, et en rendant hommages avec pompe, bruit de fusillade, et roulements des tambours au célèbre défunt.

Il demanda en retour aux Algonquins de cesser leur plaintes, leurs murmures bien inutiles, hélas, maintenant. Les mânes de Piescaret, ajouta avec habileté le Commandant, sont plus qu'heureux et apaisés de ces longues manifestations de douleur de la part de son peuple, comme de ses amis les Français. Piescaret désire maintenant dormir en paix dans la bonne terre des Trois-Rivières où dorment tous les fameux ancêtres de sa grande race ».

Notre bon Bernard d'Apamangouich fut aussi tué par les Iroquois, à peu près dans le même temps.

Ah ! nous ne doutions plus, va, que la paix signée entre les Iroquois et nous, durant les étés de 1645 et de 1646, étaient choses mortes, bien mortes, peut-être même à jamais. Car quelle confiance avoir en eux dorénavant, quelques gestes d'entente qu'ils fissent.

Puis, mon frère, à partir de la mort de Piescaret, c'en fut fait de ma tranquillité. À chaque prise nouvelle des ennemis, mon cœur en recevait un choc terrible. Ah ! l'on allait bien finir par s'en prendre à toi, par déjouer la surveillance de Kinaetenon. Tu périrais. Ô la torturante, la suprême désolation ! Que de nuits j'ai passées à pleurer, à prier aussi ! Que d'appels désespérés à la pitié de Kinaetenon ! Les entendait-il parfois ces appels déchirants, le dévoué Kinaetenon, à travers je ne sais quelle brise mystérieuse, sifflante, douce ? Pénétrait-elle bien jusqu'à lui, par ces nuits sombres, sans étoiles, qui furent si nombreuses, tout cet été pluvieux de 1647 ?

« Que j'aimerais à entendre de ta bouche le récit de la mort du Père Jogues ! Son nom est sans cesse prononcé, ici, depuis que nous avons appris son glorieux martyre. Ne rapporteras-tu pas quelques reliques ? Ont-ils donc fait grâce de tout ce qui nous le rappellerait ? Oh ! les lâches, les lâches !... Mais ne va pas t'exposer, même pour une cause si sainte. Ah ! le sublime apôtre Jésuite, mon frère ! Il savait de façon certaine — il l'a dit à un des Pères — que la mort allait suivre ce peste de sacrifice auquel il avait consenti. Il

connaissait si bien, n'est-ce pas, la perfidie de caractère, le manque de volonté, les pratiques superstitieuses, l'idolâtrie de ses bourreaux. Mais la bravoure et la douceur miséricordieuse qui étaient le fond de la nature du Père, unies à sa véritable sainteté, l'avaient rendu totalement indifférent à toutes les précautions de la terre. Il est parti sans hésiter, tu sais, sans même retourner la tête. Mon Charlot, cela ne prouve-t-il pas, une fois de plus, que si tous les héros ne sont pas des saints, tous les saints sont des héros ?

J'en profite ici, frerot de mon cœur, pour te recommander de n'être pas trop héroïque, te sachant encore assez loin de la sainteté !... Mais j'ai tort de parler ainsi. Écoute bien ceci plutôt : Veille sur tes impulsions généreuses, par amour pour moi, parce que je veux te revoir, mais n'y veille pas jusqu'à en être lâche, cela jamais, jamais...

Seras-tu surpris d'apprendre, intéressé en tout cas, que nous avons bel et bien capturé l'assassin du Père Jogues ? Oui, oui, et tout récemment. Écoute mon récit. « Au commencement de septembre une vingtaine d'Iroquois poursuivaient des canots français près du fort. Tout à coup, survint au secours de ceux-ci une chaloupe bien armée. Les Iroquois fuient. On les devine, s'embusquant ou se fortifiant dans les bois. En effet, et tandis que nos Français cherchent un endroit propice sur la grève pour aborder, une décharge générale éclate. Les nôtres attaquent quand même vaillamment quelques minutes plus tard. De part et d'autre, on se défend bien. On compte un mort et six blessés chez les Français ; deux morts et sept blessés chez les Iroquois !

À l'approche du soir, un parlementaire iroquois apparaî<sup>t</sup>. Il demande que le combat soit suspendu durant la nuit. On accède à cette demande, non sans sourire, sachant bien que ce désir cachait quelque subterfuge. Oui. Et voilà, le lendemain, à l'aube, la fuite des Iroquois était criée par la sentinelle. Mais déjà nos ennemis avaient pris une telle avance qu'il nous fut impossible de les rattraper... sauf pour notre bon Jean Amyot. Tu connais son agilité, sa rapidité à la course. Il s'engagea sur une bonne piste et s'enfuit à toutes jambes, malgré les avis, les rappels, les prières de ses compagnons dont un même s'exclama à la vue de la fougue de Jean qui courait si bien loin d'eux : « Mais, mais, voyez donc, il a plus de courage qu'il n'a de corps, il n'en reviendra pas vivant ! »

Il en revint, bien au contraire, traînant après lui un prisonnier. Il l'avait déniché dans le tronc d'un arbre. On le conduisit à Québec, et là, gardé à vue dans la prison du fort et se voyant bien perdu, le misérable sauvage avoua qu'il était l'assassin du Père Jogues. Il demeura huit ou dix jours à Québec, puis M. le gouverneur l'expédia à Sillery, aux Hurons qui réclamaient le privilège de juger et de punir ce meurtrier. Il fut brûlé le 16 de ce mois, et son corps, jeté à l'eau. Mais auparavant, nos Pères avaient réussi à le convertir, à le baptiser. Ils avaient obtenu aussi que l'on abrég<sup>e</sup>ât ses tourments, qui ne durèrent qu'une heure, contrairement à douze ou quinze heures habituellement. On nous a raconté qu'il priait beaucoup pendant son supplice, qu'il criait aussi sa reconnaissance à Jean Amyot qui avait été la cause de sa conversion et à qui il allait devoir bientôt, suivant la promesse des Pères, le bonheur du Ciel, avec le

pardon là-haut du bon père de la Prière, qu'il avait massacré avec la barbarie d'un loup vis-à-vis d'un tendre agneau ».

Tout cela, tu le vois, nous cause bien de l'émotion quoique notre courage n'en soit pas entamé. Tout au contraire. Chacun est résolu de vendre chèrement sa vie et persiste à demeurer coûte que coûte sur ce sol de la Nouvelle-France. Il nous appartiendra sûrement en entier plus tard, nous en sommes tous convaincus. Non, mais, Charlot, vois-tu cela, des Français, descendants de tant de preux, de beaux héros sans peur et sans reproche, fuyant devant quelques centaines d'Iroquois ? Ah ! ah ! ah ! c'est à rire... tout en pleurant ! Car mon chéri, étant une femme, je ne puis empêcher mon cœur de s'attendrir sur la mort des nôtres toujours si impétueux et si grands devant la mort...

Je termine ma longue lettre, mon frère, par quelques autres nouvelles intéressantes concernant notre petite colonie.

Le 21 novembre de l'an dernier, l'une de tes belles protectrices de jadis, Madame de La Peltrie, demandait son entrée au Monastère des Ursulines. Mère Marie de l'incarnation l'a accueillie avec quel bonheur, tu le penses bien. Nos Pères ont consenti à cet essai de vie religieuse de notre noble dame avec un peu d'hésitation... Mais qu'importe, qu'elle demeure ou qu'elle ne demeure pas au cloître, la belle âme de Madame de La Peltrie ne peut qu'être aimable et faire du bien. Elle m'a dit ce printemps qu'elle priait beaucoup pour toi, afin que Dieu te ramène un jour ou l'autre dans nos bras. Et maintenant, depuis le 13 avril de cette année 1647, qui avons-nous comme gouverneur, penses-tu ?

M. Louis d'Ailleboust de Coulonges, le savant ingénieur du Montréal ; c'est un homme pieux, juste, bellement courtois, à l'égal de M. de Montmagny qui nous quittait, hier, mon frère. Quels regrets l'ont accompagné !... Il a été si souvent la bonne Providence de ces lieux, n'est-ce pas ? Quel dommage que tu n'aies pu le revoir avant son départ ! Il nous témoignait bien de la bonté à tous deux, rappelle-toi ; lorsque les circonstances nous le faisaient approcher.

Le nouveau gouverneur et sa femme s'efforcent de nous faire oublier notre chagrin. Cela nous semble étrange de voir enfin une femme installée, en qualité de belle souveraine, à l'habitation du Fort. Et qu'elle est digne de l'affection de tous les cœurs ! Jeune, très jolie de traits, noble de port, d'une charité inépuisable, nous assure-t-on, elle veillera avec quelle grâce sur le bien-être du pays.

Hélas ! mon frère, j'y reviens encore, j'y reviendrai toujours, quand nous reverrons-nous ? Tous les jours, je me pose, avec quel serrement de cœur, cette question redoutable. Je ferme les yeux, je me rappelle ton image, j'essaie de la reconstituer aussi exacte que possible. « À ton âge, une longue année apporte de grandes transformations, et physiques et morales », m'assure Mme Le Gardeur. Même le commandant croit que cette vie dans les bois, si les Iroquois ne t'y imposent pas trop de corvées — car il espère comme moi en l'amitié protectrice de Kinaetenon — ne pourra que tonifier ta constitution qui est saine, mais pas assez robuste encore. Le pauvre Commandant ! Plus que tout autre peut-être, il m'entoure d'attentions bienveillantes. Il soutient mon courage, mon espoir. Il remarque, pour me consoler, que

certaines de tes dons naturels, ton adresse à tirer, ton talent de flûtiste, ta connaissance des langues sauvages ne peuvent que te concilier la bonne grâce de la plupart de tes maîtres. « Et pourvu, ajoute-t-il, qu'il n'intervienne jamais dans le sort qu'on fait aux prisonniers, qu'il soit docile, serviable et sans désir apparent de fuite, je crois qu'il se tirera assez bien de sa fâcheuse position. Oh ! il y aura de mauvaises heures, des horizons, des insultes à recevoir, mais, ma petite, il faut qu'il s'endurcisse Charlot, ce frère que tu as traité trop tendrement. Ne doit-il pas devenir un fier soldat de la Nouvelle-France, aussi brave et endurant que prudent et vigoureux, aussi dur pour lui-même que pitoyable pour les autres » ?

Mon frère, au revoir, au revoir et, comme au début de cette lettre, je te presse sur mon cœur, je te dis ma tendresse, mon ennui, mon chagrin, ma désolation, ma folle inquiétude ! Ah ! cette pensée qu'une seule petite imprudence ferait que je ne te reverrais jamais, jamais ici-bas !... Par pitié, mon frère, sois patient, sois circonspect... Je prie tant d'ailleurs, vois-tu, que ton malheureux exil finira bien par un retour, un de ces beaux matins... Patience, courage, espoir donc !

---

Répète encore à Kinaetenon que je le remercie de prendre un peu soin de toi, que je garde le bon souvenir de l'attention

avec laquelle il veillait sur moi au Fort... Pauvre Kiné ! Se convertira-t-il un jour ? Je l'espère de toute mon âme.

Mon frère, alors cette fois, je te quitte. Mon cœur se déchire lorsque je te vois lisant cette lettre... si loin, si loin de moi, et me souhaitant toute proche, n'est-ce pas ? Charlot, mon Charlot bien-aimé, que je voudrais pouvoir te rejoindre.

Ta Perrine qui pleure

Du Fort des Trois-Rivières.

28 septembre 1647

---

Charlot laissa retomber la lettre avec un gémissement. Lui aussi revoyait Perrine avec une acuité incroyable de vision... Tout le coin aimé des Trois-Rivières réapparaissait vite aussi autour d'elle... Ses yeux s'embuèrent de larmes durant un court moment mais bien vite, il se redressa, vainqueur de son émotion et d'un choc nostalgique terrible en son intensité.

Stoïque, il s'approcha du feu de sapin dont quelques aiguillettes rougeoyaient encore et fit flamber la lettre de Perrine. Il était vraiment trop dangereux pour lui et pour

Kiné de garder ces pages couvertes d'écriture... Les Agniers pourraient y voir je ne sais quel message d'un malin esprit... Avec mélancolie Charlot considérait les mots tendres de Perrine, qui s'éclairaient avant de retomber en cendres. « Sois patient, sois circonspect »... Ces recommandations, à un moment, s'illuminèrent de telle sorte que Charlot se prit à sourire, les yeux de nouveau noyés de larmes. Cela lui sembla ainsi que l'adjuration suprême de Perrine à laquelle il devait coûte que coûte obéir...

Kinaetenon entra au moment où les feuilles de la tendre petite lettre se tordaient une dernière fois. Il regarda Charlot, puis approuva du geste et de la voix.

« Mon frère est sage. Sa tête a commandé à son cœur. Il est un homme, un brave sagamo.

— Kiné, mon ami, je suis à la fois combien heureux et malheureux. Assieds-toi. Ici, près de moi. Je veux parler à vois basse. Tu vas tout connaître de ce qui se passe là bas... J'ai une telle confiance en ton âme droite, Kiné, vois-tu...



— Mon frère sait que je lui serai fidèle jusqu'à la mort, quoique parfois je doive le traiter durement. Il n'est pas assez renfermé, pas assez avare de paroles, de gestes, de

regards qui disent beaucoup sans que sa bouche ait besoin de s'ouvrir... On sait trop ce que mon frère pense, ici.

— Que veux-tu, Kiné ? Je suis Français, non Iroquois.

— Ma race est supérieure à la tienne à la guerre.

— Qui sait, mon frère, qui sait ? C'est la dernière victoire qui décide. Et celle-là, Dieu seul sait encore qui la remportera... Si c'était nous le vainqueur, à qui aurait servi la supériorité des tiens que tu me vantes...

— Mon frère prononce trop de mots, je ne le comprends plus.

— Bien, bien, Kiné, je me tais...

— Que mon frère me raconte plutôt ce que lui a écrit sa sœur... Il me l'a promis.

— C'est vrai. Eh bien, voilà...

Et Charlot narra, avec une certaine raideur dans la voix qui déguisait mal son émotion, tout le contenu de la missive de Perrine. Il s'attardait sur les derniers mots, lorsque tout à coup des cris, des hurlements, des volées de coups s'entendaient de nouveau. Tout ce bruit, assez loin, approchait néanmoins du campement des Agniers.

— Qu'est-ce encore ? s'exclama Charlot. On ne vit plus ici depuis un mois.

— Que mon frère m'attende. Je vais voir ce qui se passe là-bas » dit l'Iroquois en se levant.

Mais Kinaetenon parti. Charlot, tout doucement, souleva un coin de la tente du côté de la forêt. Il aperçut alors l'un de ces spectacles qui l'horrifiaient et surtout qui l'indignaient de plus en plus : l'arrivée de prisonniers hurons et algonquins.

Les mauvais traitements allaient leur train. Le sang coulait. Quelques-unes des victimes tombaient sous la force des coups de bâtons. Les rires des bourreaux redoublaient alors... Charlot frémit en apercevant des femmes au milieu des prisonniers. L'une d'entre elles attira son attention. Elle était grande, mince, et sa noble figure que la douleur pâlassait, ressemblait à un beau lis penché. Il en avait aussi la fierté. La bouche serrée, cette enfant de dix-huit ans, semblait-il, ne faisait entendre ni cris, ni gémissements, ni supplications... On ne l'épargnait guère, pourtant ; sur son épaule nue, on apercevait une large blessure... Puis, tout disparut aux yeux de Charlot. On entra à l'intérieur du camp en vociférant de plus belle. Charlot alla se glisser sous un tas de copeaux placés dans un des angles de la tente. De la sorte, ne le voyant pas, on ne l'obligerait pas à se joindre aux bourreaux.

## II- L'ALGONQUINE

Kinaetenon mangea dans le plus profond silence, le soir, au souper. Aux questions de Charlot, il ne répondit que par monosyllabes. « Oui, il y avait plusieurs captifs, » apprit-il. « Oui, on allait le soir même décider de leur sort, » dit-il encore. Charlot, voyant son ami froncer les sourcils de plus en plus finit par se renfermer lui-même dans un mutisme complet. Son regard s'assombrit.

— Prépare nos fusils, nos pistolets, aiguise bien nos couteaux, dit soudain l'Iroquois à Charlot.

— Pourquoi, Kiné ? fit celui-ci, étonné, un peu effrayé.

— Nous partirons en cachette cette nuit pour la chasse.

— Kiné, Kiné, dis-le donc tout de suite. On brûlera des prisonniers demain, des femmes, des enfants, peut-être, et tu crains que je n'intervienne de quelque façon, pour les sauver ou les soulager... Parle va, Kiné... tu sais bien que je devine tout. Je veux...

— Chut ! reprit vivement l'Iroquois. On vient. Ne fais plus aucun préparatif... Attends. Silence, silence.

Une femme sauvage entra. Une ressemblance frappante avec Kinaetenon ne permettait guère de douter d'une parenté

très proche. C'était sa sœur, en effet, aussi brouillonne, aussi mégère, aussi cruelle que son frère était calme, paisible et très bon si on savait le manœuvrer.

— Kiné, s'exclama-t-elle, regarde ce que je viens de gagner !

— Un beau collier, ma sœur, ma foi, oui, un fort beau collier. Qu'as-tu fait pour le mériter ?

— Ce que tu n'aurais jamais eu la force d'exécuter, toi, va. Tu es un lâche, un lâche, vis-à-vis de nos ennemis »... Et ce disant, en vraie furie, la sœur de Kiné lança un gros copeau à la face de Charlot. Celui-ci, vivement alla se réfugier au fond de la tente.

— Va-t-en, vilaine femme, dit Kinaetenon, les dents serrées. Tu n'as aucun droit sur cet esclave blanc. Il n'appartient qu'à moi, qu'à moi, tu entends. Laisse-le tranquille.

— Oui, oui, c'est bon. D'ailleurs, j'ai mieux que toi, maintenant. Avec ce collier, j'ai obtenu la plus belle des Algonquines comme esclave. Elle va me servir celle-là, et bien et vite, sinon...

— Pauvre misérable ! soupira Kiné... quel sort ! Mais, ma sœur, reprit-il au bout de quelques instants, que veut dire ceci ? Une femme sous ta tente ? Une belle captive ? Combien de fois as-tu répété à tous que tu n'en voulais aucune autour de toi et de ton époux.

— Je sais, je sais, mais mon enfant est malade et j'ai voulu conjurer le sort mauvais qui l'entoure en faisant ce sacrifice à mes goûts. Et puis, et puis il faut qu'on prenne soin de mon petit enfant la nuit. Il la passe à pousser des cris. Le sagamo mon mari est furieux de ne pouvoir dormir.

— Bien. Tout cela ne me dit pourtant pas comment ce collier est tombé entre tes mains plutôt qu'entre d'autres.

— Ah ! ah ! ah ! c'est vrai. Ah ! bien, c'est parce que je l'ai si bien battue, cette captive, moi et moi seule, et durant si longtemps, que j'en ai obtenu un gémissement en même temps qu'elle s'évanouissait à mes pieds. C'était sa première plainte, vois-tu, et ce collier qu'elle avait présenté pour racheter sa vie avait été l'enjeu choisi par les vieux sagamos du camp pour lui trouver à la place de la mort, un maître ou une maîtresse. Ah ! ah ! ah ! si tu voyais avec quel effroi elle me regarde, depuis qu'elle est revenue à elle et a appris qu'elle m'appartenait. Ah ! ah ! ah !

— Si tu la maltraites trop, elle ne te sera d'aucune utilité, dit Kinaetenon en haussant les épaules. Vois-tu, ma sœur, la colère, la méchanceté prennent toujours le dessus chez toi. Je ne me rappelle que trop notre enfance...

— Bah ! je saurai varier coups et bons soins. Mais une recommandation. C'est pour cela que je suis entrée ici, où tout me déplaît, me dégoûte, me fait rager... Si jamais ton esclave, entends-moi bien, si jamais ton esclave se mêle de ce qui se passe sous ma tente, au sujet de cette fille, en quoi que ce soit, et quoi qu'il entende ou voie, je le tue comme un

chien, comme son chien que j'ai tué ce matin... Compris, Kiné ? J'ai dit. Bonsoir. »

Et la mégère, faisant sonner avec fracas les grains du collier, sortit en maugréant et en montrant le poing à Charlot, toujours immobile, le buste penché jusqu'à terre, dans un des coins pleins d'ombres de la tente.

— Vite, mon frère, cria Kinaetenon, finissons nos paquets, armons-nous et filons. C'est le bon temps. Ma sœur va s'occuper de sa prisonnière ; les guerriers, les femmes et les enfants de la tribu sont autour des prisonniers qu'ils « caressent » ; entends-tu leurs cris ? Personne n'aura connaissance de notre départ. Mais... que fais-tu ?

— Kiné, restons ici.

— Hein !

— Oui. Je préfère ne pas m'éloigner.

— Je ne te comprends plus. Tu veux maintenant être témoin des supplices qu'on infligera aux ennemis ? Y prendras-tu donc part si on t'y contraint ? Je ne pourrai rien pour toi, alors... D'ailleurs, tu sais, je ne vois pas les choses comme toi. Ces tortures que tu as en horreur nous apprennent à nous qu'on doit avoir en horreur surtout la guerre qui les cause. Puis, c'est chacun son tour. Les Hurons nous brûlent tout aussi cruellement que nous les brûlons, lorsque nous sommes leurs prisonniers.

— Plus maintenant, Kiné, plus maintenant. Les Pères leur font comprendre toute la barbarie de leur conduite. Ils s'amendent bien, va, là-dessus.

— Bah ! je ne m'y fierais pas trop. Il y a si longtemps que nous agissons ainsi chez nous et les vieux sagamos savent si bien nous faire honte de notre lâcheté lorsque nous voulons vous écouter là-dessus.

— Kiné, fais-moi plaisir, ne partons plus, restons ici. Couchons-nous un peu. Ne parle plus, surtout.

— Ah ! ah ! ah ! nous coucher... Dans une heure, toute la tribu sera encore sur pied pour aider à brûler les prisonniers. Il nous faudra y être nous aussi. »

Charlot tressaillit. Il savait si bien ce qui l'attendait, à combien de subterfuges, de ruses sans fin il lui faudrait avoir recours pour avoir l'air seulement de torturer les pauvres victimes... Mais, et il ne comprenait pas bien pourquoi, comme la pitié pour une petite Algonquine le tenait. Elle était si belle et blanche comme les beaux lis des champs, et fière, droite, impassible sous les coups ! Quel courage ! Ah ! sa pitié, ô surprise, le dominait à un tel point que vraiment rien d'autre ne parvenait plus à affaiblir, à vaincre ce sentiment.

Mais il fallait cacher cela à Kinaetenon... Il n'y comprendrait pas grand chose, sans doute, ou bien il éclaterait en blâmes, même en injures, à cause de la haine qu'il portait aux Algonquins tout particulièrement. Son père n'avait-il pas été

tué à la guerre de la main d'un sauvage de cette tribu, sans merci pour un ennemi à ce moment sans défense ?

— Alors, reprit lentement Kinaetenon, en fixant des yeux curieux sur Charlot, tu es bien résolu à rester cette nuit au camp, à subir ce que tu hais d'ordinaire ?

— Oui, oui, Kiné. Ne me regarde pas ainsi. Tu m'ennuies.

— Je cherche quelle raison tu peux avoir. Tu es mon esclave. J'ai droit de tout connaître.

— Kiné, fit Charlot surpris, qu'est-ce que tu as ? Tu ne me traites pas ainsi d'habitude. Tu ne me parles jamais sur ce ton, non plus. Et ta confiance en moi ?

— Je veux protéger mon frère malgré lui. A-t-il donc oublié tout ce que sa sœur vient de recommander... La lettre est là, encore, en des cendres à peine refroidies...

— Kiné ! Tais-toi !... Et Charlot se jeta par terre, sans courage, la tête entre ses mains. Il revoyait les mots de Perrine : « Sois prudent, sois circonspect... par pitié pour moi ! »

— Mon frère perd un temps précieux, insista l'Iroquois. Et pour rien. Car il me suivra de force, il le faut.

— Non, non, Kiné, je pars avec toi, je ferai ta volonté, dit enfin Charlot en se levant et en soupirant. Mais tandis que l'Iroquois allait non loin de la tente, chercher la chaudière à

eau. Charlot se glissa en rompant, tout doucement du côté de la tente voisine, une poignée d'herbes huileuses à la main. N'avait-il pas, à travers une fente, tout à l'heure, aperçu la jeune Algonquine, à demi évanouie sur l'herbe, les mains, auxquelles manquaient plusieurs ongles, toutes en sang et en plaies vives ? La figure de la jeune fille était aussi toute contusionnée, ainsi que ses bras et ses jambes.



— Vite, vite, petite, dit Charlot, en se penchant enfin près d'elle, et parlant en la langue algonquine qu'il connaissait si bien, mets toutes ces herbes sur tes blessures, cette nuit. Demain, tu seras à moitié guérie, je te le promets. Puis, je laisse en arrière de la tente, là, là, devant toi, une écuelle pleine de bonne sagamité et de l'eau pure. Bois et mange, cette nuit, n'est-ce pas ? Tu reprendras ainsi quelques forces. Promets, promets-moi d'obéir.

L'Algonquine regardait stupéfaite cet étrange et compatissant sauvage... Mais, mais, pensa-t-elle aussitôt en sa tête si fort endolorie, ce n'est pas là un Iroquois, ni l'un des miens, qui est-ce ?... Sa souffrance l'empêcha de réfléchir davantage. Elle ferma les yeux, tout en inclinant

affirmativement la tête, pour indiquer qu'elle avait bien compris.

— Courage, petite, tu guériras, dit encore Charlot d'une voix si douce, si compatissante, quoique basse, que l'Algonquine ouvrit encore une fois tout grands ses yeux noirs aux paupières gonflées, aux regards à moitié éteints par la douleur. Elle vit alors que le jeune homme s'enfuyait, pénétrait par une large fente dans la tente voisine. Puis, elle n'eut plus conscience de rien. Ses souffrances ayant redoublé, elles étaient devenues d'une intensité telle que le cœur lui avait manqué complètement. Une syncope bienfaisante l'avait saisie, l'enlevant un moment à toutes les horreurs, comme à toutes les divines compassions d'ici-bas.

### III-VENGEANCE !

L'hiver était venu. La température, au mois de février surtout, se montra assez rigoureuse au camp d'Ossernenon ; beaucoup moins, toutefois, que si l'on eût été à Québec ou aux Trois-Rivières. Charlot n'aurait certes pas eu à s'en plaindre, n'eût été un rhume de poitrine que ce froid constant n'entretenait que trop bien.

Il toussait durant des nuits entières. À Kinaetenon qui lui reprochait, le matin, de ne pas user des remèdes du médecin du camp, Charlot répliquait que les « sueries » terribles auxquelles voulait l'astreindre leur sorcier-médecin, lui faisaient plus horreur que tout. Mieux valait, cent fois, quelques insomnies... Le printemps d'ailleurs, assez, hâtif en ces lieux, le remettrait complètement. Kinaetenon le verrait bien.

Celui-ci haussait les épaules, mais n'insistait pas plus.

Il partait seul, même, depuis quelque temps, pour la chasse à l'orignal. Il priait seulement Charlot au départ de veiller sur la tente, sur son contenu et de bien alimenter le feu au centre. À son retour, il voulait trouver bon feu, bon gîte et bonne ripaille aussi, grâce au produit probable et excellent qu'il rapporterait de la chasse. N'y était-il pas aussi adroit que son ami ?

Charlot, à la grande surprise de Kinaetenon, ne protestait plus, suivant son habitude, depuis une semaine, en voyant partir sans lui son ami iroquois. Il lui souhaitait bonne chance brièvement, puis tout en toussant, allait s'asseoir pensif, un peu triste, auprès du feu confié à sa garde.

Mais un après-midi, alors que Kinaetenon disparaissait dans les bois voisins, l'attitude mélancolique et résignée du jeune homme se modifia complètement. Ayant jeté de bonnes bûches sur les cendres encore toutes rougies, il se glissa, doucement, au fond de la tente. Avec précaution, il souleva un coin de la toile, du côté de l'habitation voisine. De l'inquiétude, du chagrin se peignaient sur sa figure amaigrie, mais toujours charmante. Il scrutait les environs, observait les moindres allées et venues des sauvages qu'il voyait circuler ici et là. Bientôt, il soupira, découragé, et laissa retomber la toile qu'il tenait d'une main qui frémissait un peu.

« Que faisait donc son amie algonquine, sa fière Lis-en-fleur depuis quelque trois semaines ? La jeune fille lui avait pourtant promis, un soir qu'il la quittait très à la hâte et avec peine, de ne jamais passer un jour, désormais, sans apparaître à la porte de la tente pour lui sourire. Sûrement, il y avait quelque chose d'insolite. Quoi ? Mais quoi donc ? »

Puis les sourcils du jeune homme se froncèrent. Quel intérêt profond il portait, vraiment, à la petite fille sauvage, qui avait si bien conquis sa pitié, un soir brumeux de l'automne précédent. Son image quittait rarement sa pensée maintenant. À la pitié avait vite succédé une attirance

profonde, mystérieuse, dont il n'était pas du tout, oh ! pas du tout le maître. La belle enfant des Algonquins tenait une place dans sa vie qui l'effrayait un peu. Dès qu'elle avait été remise des terribles souffrances causées par les « premières caresses » des ennemis, comme l'on disait alors du début de la torture chez les sauvages ; souffrances qu'elle avait endurées avec un stoïcisme, un dédain, un silence qui avaient fait rager, comme on le sait, son bourreau féminin, la sœur de Kinaetenon, la pauvre Lis-en-fleur s'était vue charger de toutes les corvées dures, ennuyeuses ou pénibles, du ménage, et cela en sus de la garde de l'enfant malade de ses nouveaux maîtres. Les courses loin du camp qu'elle accomplissait assez souvent occasionnèrent des rencontres avec Charlot. Il allait chaque soir, au crépuscule, chercher une provision d'eau fraîche, dans un des ruisseaux de la forêt. Le jeune homme avait offert son aide à l'Algonquine, écrasée de fardeaux. Il lui avait parlé avec bonté, et dans sa langue qu'il était seul, avec un autre prisonnier, à pouvoir parler couramment au camp.

Fière, impassible toujours, la jeune fille n'accepta qu'avec peine au début les attentions de Charlot. Elle lui répondit peu ou point, ne leva que rarement les yeux : puis, avec effort, remercia de la tête lorsque le jeune homme la quittait aux abords du camp, par précaution, ou plutôt par humanité pour elle. Car que n'aurait pas inventé son tyran, en la voyant ainsi revenir, accompagnée, assistée, presque considérée, quoique ce fût d'esclave à esclave.

Un jour, cependant, la petite Algonquine s'était départie de sa froideur. Un léger accident était survenu à Charlot. Il

souffrait d'une large coupure à la main droite provenant du tranchant d'une hache arrachée trop vivement à la jeune fille. Elle allait s'en servir de façon très dangereuse. Lis-en-fleur avait saisi la main de Charlot et réussi à arrêter le sang qui en coulait à flots. Puis, ce pansement élémentaire terminé, elle s'était affaissée au pied d'un arbre.

En revenant à elle, l'Algonquins avait aperçu, fixé sur elle, avec quelle intensité, le regard désolé de Charlot. Les yeux de la jeune fille s'étaient aussitôt refermés. Son cœur battait très vite, maintenant, sous le coup de l'émoi inexplicable qu'elle ressentait, elle aussi. La voix de Charlot s'était alors élevée.

« Pauvre enfant, disait, le jeune homme, remettez-vous, de grâce. Vous m'avez trop bien soigné... C'est cela. Que j'en suis peiné !... Je suis confus, bien confus d'être la cause de votre défaillance... bien explicable ! Dites, oh ! dites-moi que vous vous sentez mieux ? »

La jeune fille, sans répondre, sans le regarder, s'était lentement levée. Elle fit bientôt un léger signe signifiant qu'il lui fallait tout de suite repartir.

Mais Charlot lui opposa un refus absolu. Du repos était nécessaire « pour lui comme pour elle » avait-il fort adroitement ajouté. Il allait à la recherche d'un coin frais, bien fourni de mousses ou de hautes herbes, pour y installer la jeune fille, ses fardeaux, et lui-même si celle-ci y consentait. La glace s'était ainsi trouvée rompue, bien rompue entre eux. L'on avait causé, échangé quelques

impressions, raconté un peu des souvenirs, chers à leurs cœurs à



tous deux ; enfin, l'on avait noué l'une de ces amitiés rares, très douces qui font trouver la vie moins pénible lorsque l'épreuve quotidienne en forme la trame. Et depuis cet après-midi inoubliable, que d'entretiens charmants, que de promenades à l'insu de tous... Charlot tentait de s'expliquer, parfois, cette sympathie grandissante. Naïvement, il croyait qu'il n'y avait là que la satisfaction de certains besoins du cœur, communs à tous les exilés, toujours si heureux de retrouver l'un quelconque des siens, en terre lointaine, étrangère, et si souvent hostile.

Un jour, Charlot trouva une appellation convenant à l'attitude digne et charmante de l'Algonquine. Il s'approcha d'elle, alors qu'il la croisait près de son ruisseau favori, et lui tendit une fleur toute blanche, en disant avec un sourire : « Que ma

sœur prenne ceci, c'est un lis pour le Lis-en-fleur d'Ossernenon ».

Étonnée, ne comprenant guère cette spontanéité, cet hommage bien français adressé à sa beauté, la jeune fille prit la fleur, la considéra : puis, levant des yeux noirs candides sur Charlot, elle demanda : « Mon frère me donne cette fleur à moi, pourquoi ?

— Parce que cela me plaît, d'abord, répliqua Charlot en riant. Puis, je veux te donner un nouveau nom.

— Celui que je porte ne plaît pas à mon frère blanc.

— Pas du tout.

— Quel dommage !

— Pourquoi ?

— Parce qu'il me fut donné un soir par un vieillard algonquin très bon chez qui je me réfugiais souvent pour éviter les coups de ma belle-mère.

— Ta vie était bien triste ?

— Presque autant qu'ici. Mais ma belle-mère est morte quelques mois plus tard, et mon père s'est remarié avec une bien bonne femme cette fois. Ce qu'elle doit pleurer, en ce moment, me sachant captive et rudement traitée !

— Elle ne se doute pas que je veille sur toi. Elle en serait contente n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, mais pas autant que moi, » avait doucement répliqué la jeune fille en baissant la tête... Puis, la relevant presque aussitôt, elle avait interrogé Charlot : « Mon frère trouve que je ressemble à cette fleur ? Oui ? Il se trompe. Je ne suis pas belle du tout moi, ainsi que me le disait ma maîtresse, encore hier.

— Supposons que ma sœur ne l'est pas, en effet, reprit Charlot, un peu ému. Mais en outre de la beauté qu'elle se refuse, mon amie algonquine possède combien de points de ressemblance avec ce lis velouté. Elle est pâle, mince, longue et aime comme lui à fleurir et vivre solitaire, un peu hautaine même...

— Je ne saisis pas bien tout ce que mon frère me dit... Quel est le nom que je porterai pour lui plaire maintenant ?

— Lis-en-fleur.

— Lis-en-fleur ! J'aime ces sons que chante mon frère blanc. Lis-en-fleur !...

— Bien, c'est une chose décidée. Mon amie algonquine ne sera plus par moi appelée autrement. Je le jure.

Mon frère est trop bon pour la prisonnière esclave. Elle ne peut rien, elle, pour lui... avait encore ajouté en soupirant la jeune fille. Puis, elle avait placé la fleur à sa ceinture. Le

visage de Charlot rayonna en suivant les gestes de la jeune fille.

On dut ensuite s'éloigner en hâte. Non loin, dans les broussailles, de nombreux pas foulèrent les herbes.

Charlot se remémorait encore ses bons souvenirs, en cet après-midi nouveau qu'il passait sans Kinaetenon. Souvent, cependant, il en interrompait le cours, pour se poser la même anxieuse question : « Que fait mon amie algonquine, que fait-elle, ô tristesse, pour m'oublier ainsi. Elle a été si fidèle jusqu'à ces dernières semaines à apparaître, pour la joie de mes yeux, au moins une fois le jour ? »

Vers six heures, quoique l'obscurité fut presque complète au dehors, Charlot fit lentement le tour de la tente, espérant encore, hélas ! apercevoir Lis-en-fleur ; ou du moins l'entendre chanter quelque complainte pour endormir l'enfant malade.

Son espoir fut vain. Il rentrait, très sombre, sous son propre abri, lorsqu'il entendit, soudain, des éclats de voix courroucées, des coups, quelques plaintes, des pleurs d'enfant ; puis il vit la sortie précipitée de la sœur de Kinaetenon accompagnée de son mari. Tous deux étaient parés et devaient se rendre sans doute à quelque festin de sagamo.

Tout d'abord, Charlot s'était hâté de rentrer sous la tente. Mais une fois à l'intérieur, vite, il avait regagné son poste d'observation. Il étouffa un cri de joie en voyant s'éloigner

les maîtres brutaux de l'Algonquine. Il attendit quelques minutes. Il lui semblait que Lis-en-fleur l'appellerait aussitôt qu'elle le pourrait. Non, rien encore. Tout était silencieux du côté de la tente voisine. De temps à autre, cependant, on entendait des gémissements auxquels venaient se mêler des pleurs d'enfant.

Bientôt, Charlot n'y tint plus. Il se couvrit d'un large manteau, sortit et alla frapper à la tente où se cachait Lis-en-fleur.

« Entrez, dit la voix de celle-ci, mais si faible, si dolente, si insouciante, que Charlot, fou d'inquiétude bondit à l'intérieur.

« Lis-en-Fleur, appela doucement Charlot, vous êtes là ? »

Ne recevant aucune réponse, le jeune homme pénétra plus avant dans la tente. Il regarda avec précaution autour de lui, car l'obscurité mettait beaucoup d'ombre partout. Cela lui brouillait la vue et il craignait de déranger une foule d'objets épars sur le sol.

Il atteignit le centre de la large tente où achevaient de se consumer quelques bûches de pin. De faibles lueurs s'en échappaient de temps à autre. À leur clarté, et aussi parce que ses yeux se faisaient à l'obscurité qui l'entourait, Charlot put y voir un peu.

Au fond de la tente, il aperçut une forme prostrée, assise au pied d'un petit lit douillet où reposait un enfant âgé d'un an.

Le petit être pleurait et geignait, mais si faiblement qu'on l'entendait à peine.

« Lis-en-Fleur, murmura de nouveau Charlot, c'est moi... ».

L'Algonquine se redressa : Elle eut un léger cri de surprise, puis fixa de grands yeux épouvantés sur le jeune homme.

« Que mon frère ne reste pas ici, ... on peut revenir plus tôt qu'on ne l'a dit... balbutièrent de pauvres lèvres tremblantes.

— Ne craignez rien, Lis-en-Fleur. J'en sais plus long que vous. C'est à un festin à tout manger que se sont rendus vos maîtres. Vous ne les reverrez qu'à l'aube.

— Qui sait ?... Mon âme vibre toute, ce soir. Il me semble que le malheur rôde... gémit encore l'Algonquine.

— Pauvre Lis-en-Fleur ! Ayez confiance, vous dis-je. Ne suis-je pas auprès de vous ? Cela n'est pas arrivé depuis tant et tant de jours, n'est-ce pas ? Que s'est-il passé, que vous m'avez ainsi privé de votre vue ?

— Que mon frère regarde ! »

Et l'Algonquine avança un pauvre pied gonflé où une large blessure semblait guérir avec peine.

— Ah ! voilà la cause de votre réclusion depuis trois semaines ? Ma pauvre enfant, que vous ont-ils encore fait ? Vous avez beaucoup maigri aussi. Vos yeux, très grands déjà, dévorent

maintenant tout votre triste, si triste visage... Lis-en-Fleur, ne détournez pas ainsi la tête, racontez-moi... tout ! Je ne suis plus votre ami, votre frère ?... Dites ?

— Vous ne me comprendriez pas... Vous ne voulez jamais que je parle de haine... Et je les hais, je les hais plus que jamais, mes maîtres... même, je crois, leur petit... Il gémit sans cesse, il va mourir, peut-être ?... Ah ! je ne l'empêcherai pas de quitter la terre, allez, ce pauvre vermisseau. J'y aiderais plutôt. Ce sera sans doute un être mauvais de moins...

— Lis-en-Fleur, de grâce ! Vos souffrances vous égarent. Vous ne pensez pas vraiment ce que vous dites.

— Oh ! oui. Et mon frère le verra tout à l'heure.

— Qu'est-ce que je verrai ?... Allons, allons, ma pauvre petite, vous divaguez, je ne le vois que trop ? Et puis, tenez, ce soir peu importe votre emportement haineux. Parlez quand même. Apprenez-moi ce qu'a été votre existence quotidienne depuis ces trois longues, bien longues semaines. Vous ne les avez pas trouvées interminables, vous aussi ?... Non ?

— J'ai trop souffert. Je n'ai pensé qu'à mourir.

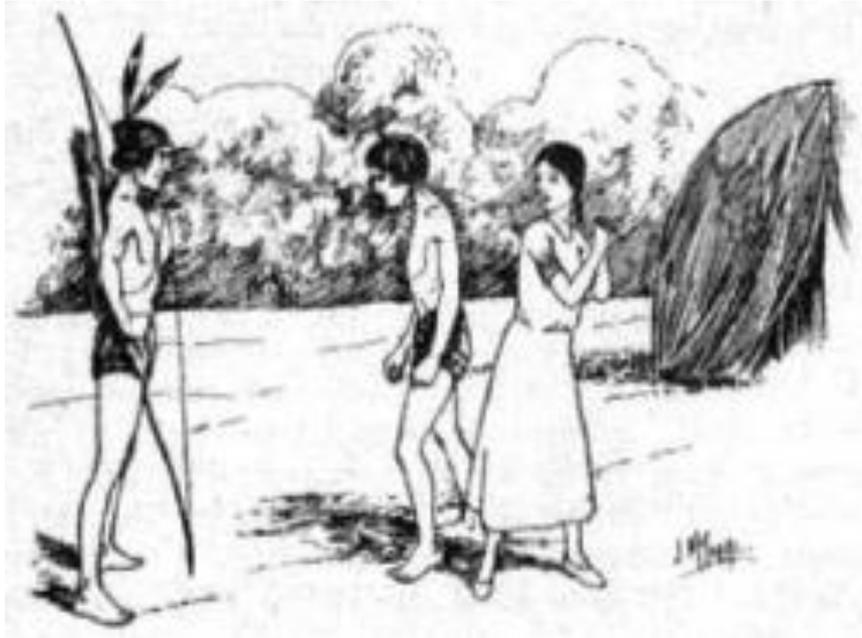
— Vraiment ? Narrez-moi vite, alors, ce qui vous a fait un tel mal. Quelle pâleur il y a sur votre front !... Et autour de votre bouche, si tendue parfois, s'est glissée une amertume bien pénible à constater. Ma pauvre petite !

— Oh ! tout cela sera bientôt dit... Mon frère sait que chaque soir, à l'heure où mes maîtres mangent, je dois apparaître à la porte pour lui dire bonsoir ?

— Si je le sais ? Lis-en-Fleur, je ne vis plus depuis ces trois semaines où vous avez cessé d'agir ainsi... »

Et Charlot soudain se mit à rougir et à rire. Sa fougue, toute française, lui jouait parfois ce tour de le faire penser tout haut. Cependant l'Algonquine l'avait remercié d'un regard reconnaissant, bien candide. Il respira. Non, cette enfant des bois ne se doutait pas de la force et de la profondeur, déjà, du sentiment qu'il avait pour elle.

— Le dernier soir que mon frère me vit, lorsque je voulus entrer, je m'aperçus que mon pied droit se prenait dans un piège, habilement placé sous mes pas, au seuil de la tente. Je ne criai point, quoique cela me fit mal jusqu'au cœur. J'entrai, traînant le piège après moi, avec quelle peine. Il était petit, heureusement. Je fus reçue avec de grands éclats de rire par mes maîtres. Lorsqu'ils me virent réfugiée au fond de la tente, écrasée par la douleur, et prête à défaillir, mon maître s'approcha. Il défit la trappe puis s'éloigna en haussant les épaules. Mais sa femme vint à son tour, pour me dire en ricanant méchamment : « Eh bien, je t'ai prise au piège, ma petite. Je sais pourquoi tu sortais ainsi chaque soir pendant que nous mangions. Ah ! tu abandonnais pour le visage pâle que mon frère garde par charité un enfant malade, le mien qui a



sans cesse besoin de toi ! Misérable fille !

Te voilà punie ! Tu as au pied une blessure qui sera longue à guérir. Elle te retiendra, malgré toi, à l'intérieur de la tente, auprès de mon enfant. Tu entends ? Même, lorsque, dans un mois, ton pied sera guéri, je ne veux pas te voir sortir un seul instant. Quand l'enfant sera en santé, nous verrons ce que nous ferons de toi, canaille d'Algonquine... En attendant, hein, te voilà forcée d'obéir. » Et elle s'éloigna à son tour. Je les entendis rire et se féliciter à maintes reprises durant la nuit qui suivit. Quel bon tour l'on m'avait joué ! Le lendemain, j'eus beaucoup de fièvre et perdis un peu conscience de ce qui m'entourait. Mais j'en guéris bientôt. Seul, mon pied demeura des jours et des jours ainsi qu'une large blessure saignante et pleine d'une chaleur intense... J'ai beaucoup enduré en silence, mon frère, mais en mon âme, j'ai crié sans fin, d'horreur, d'indignation, de désespoir. Oh ! les misérables ! Les bourreaux !... Puissent-ils un jour...

— Chut ! Lis-en-Fleur, pas cela. Je vous en conjure, au nom de ce que vous avez de plus cher, ne maudissez personne. Le Père de la prière ne-vous a-t-il pas dit, alors qu'il prêchait dans votre tribu et que vous alliez l'entendre, que Dieu ne voulait pas que l'on se venge... « La vengeance, m'appartient, dit le Seigneur ». N'est-ce pas, Lis-en-Fleur, que vous avez appris cela ?

— Je ne veux pas me souvenir... Si la vengeance s'offre à moi... oui, oui,... je la saisirai avec bonheur !... Et continua en ricanant l'Algonquine, elle s'approche déjà, elle est là... à ma portée !

— Lis-en-Fleur, vous me peinez jusqu'au fond de l'âme en parlant ainsi...

— Que mon frère m'abandonne à mon sort. Cela vaudra mieux. D'ailleurs, je... »

Elle s'interrompit. Le bébé sauvage venait de se mettre à geindre plus fort, tendant les bras vers l'Algonquine, puis tout à coup, il fut pris d'une affreuse convulsion.

La jeune fille ne bougea pas. Un sourire plein d'amertume glissa sur son visage exsangue, puis ses yeux se baissèrent et elle soupira profondément.

Charlot, lui, s'était levé. Apitoyé, il regardait ici et là espérant apercevoir quelques-uns de ces médicaments, de ces « remèdes des simples » dont usent les sauvages en pareille circonstance. Rien, il ne vit rien.

Il se pencha, surpris, sur l'Algonquine. « Lis-en-Fleur, que faites-vous ? Ce petit a besoin de soins immédiats.

— Je n'y puis rien, fit la jeune fille, toujours sans bouger.

— Mais, ma sœur... n'ignore pas... Cet enfant... il peut mourir.

— Non, je ne l'ignore pas. Oui, il va sans doute mourir.

— Lis-en-Fleur !

— Partez. Laissez-nous. Que peut bien vous faire cette vie qui s'en va ?

— Ma pauvre petite ! Non, non, je ne puis le croire. Encore une fois ce n'est pas vous qui parlez ainsi... Mon amie, j'on appelle à votre cœur, aidez-moi à sauver cette créature, bien innocente, allez, du mal qu'on vous a fait.

— Il ne sera pas malheureux, cet enfant, d'aller rejoindre l'âme de ses ancêtres... Il souffre depuis le premier jour où ses yeux ont vu la lumière... Et moi, moi, grâce à sa mort qui me donnera si peu de mal à laisser venir, je tiens ma vengeance, ma vengeance !

— C'est bien. Demeurez là, pauvre cœur égaré ! Votre âme, hélas, est devenue trop dure. Mais vous avez tant souffert... Je vais faire tout ce que je pourrai à votre place. Je suis un peu médecin, vous savez, à l'exemple de tous ceux qui ont vécu longtemps dans les bois. »

Charlot s'était éloigné tout en parlant ainsi. Il avait aperçu un peu d'eau qui bouillait dans une marmite oubliée, sur un tas de cendres encore fumantes. Il vida l'eau dans un pot de terre, puis revint près du lit. Il vit alors l'Algonquine debout, près de l'enfant, les yeux brillants, la bouche volontaire, les mains crispées. Elle se retourna soudain et fit face à Charlot.

— De quoi mon frère se mêle-t-il ? Qu'il parte ! Je le veux.

— Vous savez bien que je ne laisserai pas un être humain en détresse. Je le sauverai, si je le puis.

— Et moi je vous dis que vous ne toucherez pas à celui-ci. Il m'a été confiée, non à vous.

Charlot sourit. Doucement, mais avec fermeté, il écarta l'Algonquine. Elle résista. L'eau se répandit.

— Lis-en-Fleur, dit Charlot avec un peu d'impatience, pourquoi vous entêtez-vous ainsi ?... Ah !... Voici que la crise passe. La figure du petit redevient normale. Ses membres perdent de leur rigidité...

— Ô misère ! cria l'Algonquine avec désespoir. Tout m'échappe, tout... Puis soudain, elle alla se jeter dans un angle sombre de la tente et éclata en sanglots.

Charlot la regarda un moment. De la sévérité, un peu d'étonnement douloureux traversaient son regard. Il pouvait si peu comprendre la nature vindicative et altière de la jeune

filles... Puis, le front soucieux, il se détourna d'elle complètement. Il revint près de l'enfant. Il l'examina ! Hélas ! cela était plus que certain, le petit, se mourait. À tout instant l'âme emprisonnée dans ce frêle organisme s'envolerait. Près de Dieu ? « Il faut le baptiser, oui, au moins », se dit Charlot. Je ne puis rien pour sauver ce corps qui agonise, mais que l'âme au moins, par mes soins, pénètre dans le Royaume des Cieux, qui ressemble, a dit le Maître, aux cœurs des tout petits ».

Il prit un peu de l'eau restée au fond du pot de terre, la versa sur le front du petit en prononçant les paroles sacramentelles.

Une nouvelle convulsion raidit le bébé. Elle fut courte. Mais, sitôt disparue, l'enfant ouvrit tout grands les yeux, geignit un peu, puis exhala doucement un long et dernier soupir.

Charlot se retourna. « Lis-en-Fleur, venez ici, je voue prie. Le pouvez-vous seule ? »

Son front n'avait rien perdu de sa sévérité. Sa voix, lente, grave n'avait certes pas sa douceur habituelle. Jamais il n'avait ainsi parlé à la jeune fille.

L'Algonquine s'approcha en boitant. Ses yeux restaient baissés. Elle repoussa Charlot qui voulait l'aider.

— Lis-en-Fleur, dit alors Charlot, le pauvre petit enfant confié à votre garde vient d'expirer... » La jeune fille ne fit

pas un mouvement. Seulement, Charlot vit deux grosses larmes jaillir soudain des yeux de l'Algonquine.

Il poussa un léger cri. Un éclair de joie passa dans ses yeux. Il saisit les mains de la jeune fille.

— Lis-en-Fleur, vous avez du chagrin. Vous regrettez, n'est-ce pas, votre accès haineux d'il y a un instant ? Dites ? Dites ?

— Non, reprit la jeune fille, non ce n'est pas cela. Mais, j'aimais un peu cet enfant, quoi que j'aie dit tout à l'heure.



Ma résolution de vengeance m'est plus chère encore, cependant... Je suis à la fois triste et satisfaite.

— Mon Dieu, mon Dieu ! murmura Charlot, un peu angoissé, que tout cela est pénible !... » Puis il laissa retomber en soupirant les mains de la jeune fille et se dirigea vers la porte de la tente.

L'Algonquine alors parla. Sa voix supplia. Charlot se prit à l'écouter, bien qu'il ne se retourna pas.

— « Mon frère ne peut pas partir ainsi... Pourquoi ne veut-il pas comprendre une âme différente de la sienne ?... Ai-je reçu, moi, comme lui et comme ce petit enfant qui vient de mourir, de cette eau extraordinaire, qui lave, qui donne d'autres sentiments... plus doux... ! Les nôtres, nos sentiments, me paraissaient nobles pourtant... Faire du bien à ceux qui vous font du bien, seulement ; aux autres, rendre coup pour coup... Sinon, n'est-on pas un lâche ?... Être lâche, ô horreur, être lâche, mais je crains plus cet état que la mort. Mon frère ne veut pas me comprendre... Je le vois, je le sens... Son silence me l'apprend.

Charlot, soudain, revint vers elle.

— Lis-en-Fleur, ma sœur, en ce moment vous m'êtes une profonde douleur, en effet, non une joie... Laissez-moi, voulez-vous, recouvrer un peu de calme, et, comme vous le dites, tenter de vous comprendre...

— Mon frère me hait ! Oui, oui... Ah ! cela blesse mon cœur ! Je l'avais bien dit tout à l'heure... Le malheur rôde autour d'ici ! Pourquoi mon frère a-t-il voulu demeurer malgré mes avis...

— Pauvre enfant, vous avez tort de parler ainsi. C'est tout le bonheur d'une âme au contraire qui vient de se décider ici... Vous ne savez pas, mon amie, ce que c'est pour un cœur chrétien que d'avoir contribué à sauver une âme, à l'offrir

toute belle, toute pure, toute rayonnante d'amour à son Créateur... C'est le Ciel qui s'est ouvert tout à l'heure, ici même, pour recevoir l'esprit d'un tout petit enfant qui venait d'être fait fils de Dieu et de l'Église. Tenez, approchons un peu de la frêle dépouille... Voyez quelle grande paix, toute blanche, enveloppe le faible être minuscule ! Nous le voyions, il y a un instant, se contracter affreusement, en proie à des convulsions que nous avions peine à regarder. Quel changement ! Ce petit prie maintenant pour vous, allez, pour vous... Lis-en-Fleur, demandez-lui bien des choses tandis que vous le parerez un peu... Demain, je vous ferai parvenir par Kiné de belles branches de sapin. Vous en entourerez ce lit... J'y dissimulerai une croix... Car c'est un petit chrétien qui reposera là.

Maintenant, je vous quitte... Courage, ma sœur...

— Vous m'en voulez beaucoup encore ? Vous me détestez ?

— Pauvre Lis-en-Fleur, non ! Bonsoir, bonsoir.

— Restez encore un peu. Ne vous éloignez pas sans m'avoir remise dans la paix... Mon frère, je souffre... ah ! je voudrais vous comprendre mieux. Je suis malheureuse, malheureuse, malheureuse ! répéta par trois fois d'une voix sombre Lis-en-Fleur.

Soudain, elle se redressa et poussa un grand cri d'effroi... Ses yeux se fixèrent sur la porte de la tente. Charlot, qui suivit aussitôt son regard, y aperçut, les bras croisés, le

regard méchant, les lèvres frémissantes de satisfaction haineuse, le maître de Lis-en-Fleur.

— Que se passe-t-il ici ? demanda celui-ci, d'une voix forte.

— Mon frère l'apprendra assez tôt, murmura Charlot, qui savait quel attachement tous les sauvages, en général, portent à leurs petits.

— Vous ne voulez pas répondre ? Tant pis pour vous. Vous parlerez bien tout à l'heure... Et ce disant, il empoigna Charlot par l'épaule, le traîna au milieu de la cabane et l'attacha solidement à l'un des pieux qui supportait la tente.

Il fit signe à l'Algonquine de regagner son coin. Comme elle pouvait enfin desserrer les lèvres et tenter une faible défense, il lui cria avec colère : « Tais-toi ! Ce n'est pas de ta bouche que je veux connaître la vérité, c'est de ton complice qui dévoilera tout. Ma femme me suit de près d'ailleurs. Nous l'attendrons ».

L'Iroquois se prit à rallumer le feu. Deux grosses bûches, flambèrent bientôt, illuminant tout l'intérieur de la tente. Un silence suprême régnait.

Tout à coup, le sauvage se dirigea vers le lit de son enfant... Il poussa un cri rauque en l'apercevant. Il se baissa pour le considérer, le palper même. Charlot et Lis-en-Fleur l'entendirent qui gémissait, puis prononçait quelques paroles inarticulées. Il se releva enfin, se retourna le visage blêmi, tout autant par la douleur que par la colère.

Il avança. Rendu à deux pas de Charlot, il leva sur lui un poing menaçant. « C'est toi qui l'as tué, vil esclave ? Tu peux l'avouer, ça vaudra mieux.

— Personne n'a tué ce pauvre petit, répondit Charlot avec une mélancolie profonde... Il était bien malade, et depuis longtemps... Vous le savez. »

— Le sorcier nous avait assuré qu'il ne mourrait qu'à l'été, si nous en prenions soin, si nous suivions ses avis... Je vous... »

Un cri d'épouvante l'interrompit. Sa femme venait d'entrer. Elle avait entendu les dernières paroles de son mari et avait tout de suite compris que la mort venait de lui enlever son petit.

— Je te l'avais dit, cria-t-elle à son mari, à travers des plaintes lugubres, des pleurs, des contorsions. Puis elle avait couru au petit lit, avait saisi entre ses bras son enfant, le berçant, le pressant contre son cœur... « Je te l'avais bien dit... reprenait-elle bientôt... qu'il fallait revenir... Ce serpent rencontré sur la route. Il m'avait averti. Ô mon enfant... mon enfant... parti, parti... pour toujours... Oh ! oh ! oh ! »

— Je t'en prie, femme, ne crie pas ainsi. Laisse-le reposer en paix... Notre fils !... Son esprit ne doit plus connaître le trouble, le chagrin... Il s'en est allé... Nos ancêtres l'ont reçu au milieu d'eux...

— Non, non, non, je ne puis me taire... Ce petit, c'était tout ce que j'aimais ici-bas... Oh ! oh ! oh ! que ma peine est vive... que ma peine me torture... oh ! oh ! oh ! »

L'Algonquine s'approcha à cet instant. « Maîtresse, dit-elle, laissez-moi le parer, en votre nom... Il m'aimait un peu... Rappelez-vous. »

— Ah ! c'est toi, misérable fille... Tu l'as laissé mourir, n'est-ce pas ? Je le devine, dis-le. Tiens, je pourrais t'étouffer, je le devrais... Algonquine d'enfer, tiens, tiens, je veux... »

Menaçante, à moitié folle de rage et de douleur, elle rejetait le petit cadavre et se saisissant d'une longue tige de fer, elle la leva sur la tête de la jeune fille qui esquiva le coup avec peine. Elle vint retomber près de Charlot. Il lui murmura aussitôt très bas : « Tâche de sortir, de fuir... Voyez Kiné... qu'il vienne. Vite, cette femme vient de m'apercevoir. C'est le bon temps. C'est à moi qu'elle va s'en prendre... Si Kiné n'est pas entré, à la grâce de Dieu ! mais fuyez ! »

Charlot ne se trompait pas. « Que fait ici, cet avorton de Français, demanda la femme sauvage à son mari ? Ça n'est pas toi au moins, qui l'as traîné ici. Renvoie-le où tu l'as pris. Tout de suite. Détache-le. Je ne puis souffrir sa vue, tu le sais. »

— Le renvoyer où je l'ai pris ? Ma pauvre femme, il était ici quand je suis entré... Qu'y faisait-il ? Demande-le lui.

— Qu'est-ce que tu dis là ? Tu mens, tu mens.

— Non, c'est la vérité. Demande-le lui, te dis-je.

— Oh ! alors, la fripouille, il va voir, il va voir ! »

La mégère se saisit de deux longues lanières de cuir garnies de clous et tomba à bras raccourcis sur Charlot. Elle hurlait, sifflait, vociférait, bondissait de côté et d'autre, et frappait, frappait... Charlot tomba. Son sang ruisselait de toutes parts. Ce spectacle était si horrible que le mari était allé se réfugier près du mort.

Avant de perdre conscience de tout, Charlot entendit la mégère crier à son mari : « Un couteau, un couteau, lâche, qui ne m'aides pas à finir l'assassin de notre enfant ».

— Mon Dieu ! mon Dieu ! pria Charlot, prenez-moi en pitié... »  
Puis, il sentit que toute vie l'abandonnait...

À ce moment, pourtant, le secours venait. Kinaetenon était entré juste à temps alors que le couteau de la femme sauvage allait faire son œuvre avec Charlot. Sans prononcer une parole, mais avec une vigueur qui témoignait de son émotion et de sa fureur, Kinaetenon avait maîtrisé la mégère ; elle-même d'ailleurs, paraissait maintenant épuisée par l'affreux accès de brutalité sanguinaire auquel elle s'était livrée.

— Sœur, vous n'avez pas honte de profaner ainsi la demeure où repose votre petit défunt ? avait prononcé, sans beaucoup élever la voix, et les dents serrées, le pauvre Kinaetenon. Il avait enlevé le châle qui couvrait ses épaules, en avait

enveloppé en un clin-d'œil le corps inerte, ensanglanté de Charlot ; puis, doucement, l'avait pris entre ses bras. Avant de quitter la tente, une dernière fois, il lança de nouveaux et véhéments reproches à sa sœur. Elle s'était jetée sur le lit de son enfant, elle gémissait, les cheveux épars, ses bras s'élevant et s'abaissant sans arrêt : « Honte, honte, avait-il dit, à vous, ma sœur, qui n'avez pas su respecter la présence du messager du grand Manitou... la mort. Votre cruauté vous portera malheur... J'ai dit ! »

— Va-t-en, va-t-en, Kiné, avait pu souffler celle-ci, d'une voix basse, oppressée... et avec ton oiseau de malheur... Que je ne le revoie plus ! ni, ni... sa complice... J'aurai leur vie à tous deux... Ils ont laissé périr mon petit... oh ! oh ! oh ! mon petit !... mon petit ! »

Kinaetenon quitta lentement, sur ces mots, la tente où venait de mériter et de souffrir, avec quel héroïsme, Charlot, son ami français, dont il ne comprenait pas toujours le caractère généreux, le cœur chrétien, la spontanéité et la bravoure poussée jusqu'à la plus folle témérité, parfois.

## IV-LA FUITE

LA nuit s'annonçait belle. La lune, très brillante, répandait sa clarté sur tout ce bourg d'Ossernenon, qui venait d'être témoin d'un si pénible, si sanglant petit drame. Kinaetenon, à l'intérieur de sa tente où couvait un bon feu, demeurait debout, les bras croisés, contemplant Charlot qui gisait sur sa natte. Cette victime de la barbarie de sa sœur reprenait peu à peu conscience, grâce aux tendres soins de l'Algonquine. Bien qu'impassible, en apparence, Kinaetenon montrait un front barré de plis profonds. Son intelligence, un peu lente, mais froide et sûre, se livrait à un travail sérieux de combinaisons et de ruses. Il était clair que Charlot ne pouvait plus demeurer à Ossernenon. Il y allait de sa vie tout autant que de celle de l'Algonquine. Le moment était venu de sauver son ami français coûte que coûte, ainsi qu'il en avait fait la promesse à la radieuse femme blanche, sa sœur, qui avait pris tout son cœur, là-bas, aux lointaines Trois-Rivières, et qu'il ne reverrait sans doute plus, jamais, jamais.

« Kiné », prononça soudain la voix faible de Charlot. L'Iroquois tressaillit, un éclair de joie traversa ses yeux. Son nom, c'était son nom que prononçait d'abord son frère blanc, non celui de la jeune fille sauvage qu'il aimait bien pourtant.

« Kiné, reprit Charlot, viens... près de moi...

— Que veut mon frère ? interrogea celui-ci en se penchant. Il vaudra mieux qu'il se taise, qu'il repose. Demain, cela ira mieux. Car mon frère a été bien pansé, bien soigné. Il guérira plus tôt qu'il le croit. Ma méchante et folle sœur ne l'a pas atteint ni blessé grièvement.

— Kiné, je le sais bien... c'est le choc reçu auprès de cette mégère en colère levant sur moi un long couteau brillant... qui m'a fait, je crois, m'évanouir... Puis, puis... à vrai dire... Kiné, je tremblais pour Lis-en-fleur... Si elle avait été tuée, si elle ne t'avait pas trouvé... Bon Kiné, tu es revenu de la chasse... à temps... Mais où est... ma Lis-en-Fleur ?

— Ici, à votre droite, murmura celle-ci. Ô mon frère aimé, votre courage dépasse le courage des nôtres... Merci, merci. Que vous avez souffert... pour moi !... Ma peine est grande...

— Lis-en-fleur, venez de ce côté-ci de ma natte... ma pauvre petite amie !... Mais, voyez, je sens mes forces... qui reviennent... Seuls, mes membres sont raidis, douloureux... Et je ne puis me tourner de votre côté... Venez, venez à ma droite, ma sœur... Bien. Ne pleurez pas. Je revis... Kiné et vous m'avez sauvé.

— Oui, pour un moment, murmura Kiné. Mais après-demain, demain même, ma sœur exigera de mon oncle Kiotsaeton, une punition exemplaire... et tous deux...

— Ciel ! gémit l'Algonquine. Que faire ? Que faire ?

— Sauve-la d'abord, Kiné, ma pauvre Lis-en-Fleur. Elle a déjà tant souffert, implora Charlot, de sa voix encore faible, mais qui prenait peu à peu de l'assurance.

— Et mon frère, lui, que deviendra-t-il ?... Croit-il, vraiment, oui, croit-il, que j'accorderais mon aide à cette fille dont le père a tué le mien ? Que m'importe qu'elle vive ou qu'elle meure !... Mais mon frère français, ah ! sa vie m'est plus chère que la mienne...

— Kiné, je t'en prie, comprends ma folle inquiétude. Tu donnerais ta vie, pour moi, dis-tu ? Eh bien, moi, je la donnerais pour toi... et aussi !... pour ma pauvre Lis-en-Fleur.

— Mon frère, mon frère, supplia celle-ci. C'en est assez. Ne vous occupez pas ainsi de moi... Votre affection m'est douce, si douce, que je mourrai sans peine... maintenant que je la possède...

— Kiné, reprit encore Charlot...

— Silence ! dit celui-ci à voix basse. On vient. Que ma sœur algonquine se dissimule... là-bas, au fond, derrière les bûches. Et pas un mot, quoi qu'il arrive ! »

Le beau-frère de Kinaetenon entra en effet en poussant des oh ! oh ! de colère. Il semblait hors de lui. Kinaetenon vivement vint se placer entre lui et la natte où Charlot reposait ou semblait reposer, les yeux de nouveau fermés. Toute sa figure contusionnée et sanglante faisait peine à voir et le rendait presque méconnaissable.

« Que voulez-vous ? demanda durement Kiné à son beau-frère. Vous ne m'avez pas fait assez de mal, peut-être...

— Nous ne t'avons rien fait, Kinaetenon, tu mens, tu mens.

— Et le mal que vous avez fait à celui-ci, qu'est-ce ?

— Que faisait-il sous notre tente ?... Nous ne pouvons le souffrir, ma femme, et moi, il le sait bien.

— Que viens-tu faire toi-même, alors ici ? Je ne t'aime pas plus que tu m'aimes. Va-t'en, sors d'ici... Va-t-en, va-t-en, entends-tu ?

— Je veux ramener l'Algonquine. Elle est ici. Ma femme la réclame. Elle expiera son crime dès demain. Le feu dévorera ce corps sans âme... qui laisse mourir un petit enfant, faute de soins. Où est l'Algonquine, Kinaetenon ? Dis-le ou malheur t'arrivera, à toi et à ton protégé, que ma femme saura bien châtier, lui aussi, quelque jour, par la mort. Où est l'Algonquine ? rugit pour la troisième fois le sauvage en levant le poing.

Charlot se mit à gémir. Puis, il se dressa soudain sur son séant, criant, délirant, fou de terreur : « Kiné, la mégère, elle revient... son couteau... sur moi,... oh ! mon Dieu..., Lis-en-Fleur s'approche... Kiné... Kiné... sauve-la... » Puis, le pauvre Charlot, retomba, se raidit, et devint de nouveau inconscient, indifférent à toutes ces horreurs.

Kinaetenon et son beau-frère étaient demeurés immobiles, un peu effrayés, devant les gestes fous et les cris de douleur de Charlot. Puis, Kinaetenon était accouru près de Charlot, l'avait un instant examiné, et voyant qu'il respirait sans trop de peine, il était revenu près de son beau-frère.

— J'ai à parler sérieusement au mari de ma sœur, dit-il à celui-ci. Qu'il s'assoie près du feu !

— Je veux l'Algonquine, murmura celui-ci avec moins de véhémence. » Il venait d'apercevoir une petite bouteille d'eau-de-vie dans les mains de Kinaetenon.

— Tu as soif ? demanda celui-ci, ou bien, la soif de la vengeance chez mon frère est-elle plus forte que toute autre ?

— Non, non, donne Kiné, de cette eau-de-feu... Où l'as-tu prise, dis ?... Donne, donne, mes lèvres sont brûlantes, rien ne peut mieux les désaltérer que cette liqueur magique...

— Si je te donne toute cette bouteille, partiras-tu d'ici, sans... l'Algonquine ?

— Oui... Je dirai, ah ! ah ! ah ! Quelle n'y était pas... Je ne l'ai pas vue, d'ailleurs, Kiné... tu sais... Où cette finaude peut-elle bien s'être cachée... Bah ! je la rattraperai demain... Donne, donne, Kiné, je meurs de soif.

— Un moment encore, frère. Non, tu ne la rattraperas pas demain, l'Algonquine, non, tu ne la rattraperas jamais... tu m'entends ? Promets, où je brise ce flacon sous tes yeux ?



— Je te l'arracherai bien...

— Arrière ! Je suis le plus fort, tu le sais, ... Promets, et demain, puis après-demain, tu recevras encore de petites provisions semblables.

— Mais où caches-tu donc des trésors pareils, frère ?...

— Il y a bien, bien longtemps, je recevais ces petits flacons d'un Hollandais. Il était mon ami, celui-là aussi. Mais je n'aimais pas, moi, cette boisson qui nous rend fous... Je l'ai gardée cependant... Ce soir, elle va me servir, n'est-ce pas, bien me servir ?

— Oui, oui, Kiné. Je promets tout ce que tu veux. Tu sais que je puis fort bien me taire quand je le veux. Alors, demain, après-demain, je reviendrai te demander ma liqueur de feu ?

Tu ne me tromperas pas ? Tu en auras durant ces deux jours.

— Oui. Ton silence saura la mériter, ou sinon...

— Bien. Cède-moi vite, alors cette portion, pour ce soir. Je serai muet. Je serai ton ami même. Veux-tu mon aide pour l'évasion... ?

— Silence ! » cria Kiné. Puis il baissa le ton, avec un regard inquiet vers Charlot. « Tu es fou, la victime de ta femme n'est en état d'entreprendre aucun voyage dans les bois. Une évasion, allons donc ! Il en mourrait.

— Bah ! j'ai vu de nos frères être battus autant que celui-ci, et quelques heures plus tard, se relever tant bien que mal.

— Tu as vu cela, toi ? demanda non sans surprise Kiné, qui était d'une décade plus jeune que son beau-frère. Son front s'éclairait un peu.

— Si je l'ai vu ? Ah ! ah ! ah ! C'est de moi que je parle, Kiné ! Tiens, regarde, ce bras, cette jambe, ma poitrine, ces quelques cicatrices témoignent, hein ? Je n'ai pas été bien soigné, moi, alors la peau en a souffert, ici et là... Ça ne se recollait plus.

— C'est bien. Assez causé, maintenant. Va-t-en, garde le silence tel qu'il est convenu, et pendant deux jours, reviens chercher ta petite portion d'eau de vie... Tiens, voilà la première ration... Non, non, ne bois pas ici. Enfonce-toi, dans

le bois, à gauche de cette tente. Chut... ! Ou marche en face d'ici... Ah ! ce sont les pleureuses. Regarde-les entrer sous ta tente. Bien. Ah ! miséricorde ! quels cris lugubres, on y pousse déjà !

— Mon petit enfant est mort !... Mort ! souffla tout bas le sauvage, en portant une main crispée à son cœur. Puis, farouchement, il saisit la bouteille que Kinaetenon lui tendait et s'enfonça en courant dans les bois que lui avait désigné celui-ci.

Il venait à peine de disparaître qu'une femme sauvage entra à son tour. « Kinaetenon, dit-elle, veille bien sur ton protégé. Ton oncle vient d'apprendre tout ce qui s'est passé sous la tente de ta sœur. Il est furieux. Il parle de venger la mort du petit enfant que l'Algonquine et le Français ont fait mourir à force de mauvais traitements. Je ne crois rien de tout cela, moi. Il est si bon, si doux, quoique brave comme un lion, ce visage pâle que tu aimes. Tiens, Kiné, prends ces feuilles de cèdre. Elles sont pleines d'huile. Applique-les sur les plaies de ton ami blanc. Il sera bientôt guéri. Et de tout son mal tu verras... Tu verras... Je me sauve, maintenant... Je ne veux pas qu'on me surprenne ici. Veille bien, Kiné, veille bien. »

La femme sauvage, au cœur compatissant, une fois disparue, l'Iroquois appela l'Algonquine.

« Ma sœur a tout entendu ? Le premier comme le second entretien ?

— Oui.

— Eh bien, le danger nous entoure, n'est-ce pas, nous serre de bien près, jeune Algonquine ? Il faut agir au plus tôt. Immédiatement !

— Je pense comme mon frère.

— Il faut que ma sœur consente à m'obéir en tout. Je vais lui expliquer mon plan...

— Si mon frère iroquois croit, pourtant, qu'en me livrant, je sauverai notre ami français, je ne refuse pas de me rendre chez son oncle Kiotsaeton, demandèrent soudain les lèvres tremblantes de Lis-en-Fleur.

— Jeune Algonquine, vous êtes brave ! J'aime cela... Non, non, ce moyen de salut ne vaut rien. Il ne ferait qu'empirer les choses, soupira Kinaetenon en retirant ses mains qu'il avait posées sur les épaules de la jeune fille.

— Que mon frère parle. Je lui obéirai comme un chien obéit à son maître.

— Bien. J'ai dit tout à l'heure que Charlot n'était pas en état de partir. Ce n'est pas la vérité. Avec toi, qui veilleras sur lui tout aussi bien que je veillerais, moi, il n'y a rien à craindre. Dans deux jours d'ici, il sera sur pied. Tu connais d'ailleurs son courage, son endurance... Donc, vous allez tout de suite fuir, tous les deux. Dans une heure, la neige tombera abondamment, malgré le beau clair de lune trompeur qu'il

fait en ce moment. Et tu sais que je ne fais guère d'erreur là-dessus.

Cette neige servira à dépister les recherches, demain, lorsque je ne pourrai plus cacher votre départ... Mais te sens-tu la force de conduire la traîne chargée de Charlot et de provisions suffisantes pour vivre une semaine ? Le temps, n'est-ce pas, que mettra Charlot à refaire ses forces, avant de pouvoir chasser et pêcher pour subvenir lui-même à vos besoins. Te sens-tu la force, aussi, de t'enfuir au pas de course, aussi longtemps que tu le pourras ? Tu prendras la forêt, à droite du camp. Tu t'enfonceras dans les broussailles. Toutes ces branches mortes par terre ne portent la trace d'aucun pas. Il faut tout utiliser. Et ne parle pas, ne cède pas aux supplications de Charlot, qui te verra courir, quand même tes mains, ton pied encore malade, ta figure seraient en sang. Qu'est-ce que ce supplice, hein, auprès des tourments du feu qui vous attendent, ici, tous deux ?

— Je suis prête à partir, mon frère. Merci de vouloir ainsi nous épargner la torture que nous feraient si bien subir les tiens, dit simplement Lis-en-Fleur, en se redressant toute, avec son beau courage.

— Algonquine, ce n'est pas toi que je voulais sauver. C'est mon ami. Mais comme il t'aime et souffrirait mille morts dans son cœur si tu n'étais pas près de lui, je te fais fuir à ma place.

— Alors, nous n'avons plus rien à nous dire, frère. Ceci, cependant, vous me sauvez par amour pour mon frère français n'est-ce pas ? Eh bien, moi, en retour, je promets de veiller sur lui aux dépens de mes forces, de ma vie, à cause de l'amour qu'à pour lui mon frère iroquois. Mon frère ne me croit pas ? Pourquoi sourit-il aussi tristement ?

— Je te crois, Algonquine... Mais si je souris, c'est que je sais bien qu'en ton cœur, tout comme dans le mien, brûle une flamme ardente pour Charlot.

— Kinaetenon, ceci me regarde seule, » interrompt l'Algonquine un peu hautaine et en baissant la tête. « Allons, fit-elle en se remettant, que mon frère prépare tout ! Je vais lui aider.

— Non, ma sœur va s'enfuir. Elle restera seule jusqu'à la première croisée des routes, dans la forêt. Je l'y suivrai une demi-heure plus tard, tout au plus. Charlot doit être pansé de nouveau. Il prendra un peu de tisane, il le faut. Sa fièvre va passer. C'est l'émotion qui a provoqué la crise de tout à l'heure. C'est la peur de te voir ressaisie par tes ennemis surtout. Allons, allons, assez le regarder !... Fuis au plus tôt. Prends le bois à droite, ne l'oublie pas. Va devant toi sans même tourner la tête. Dans peu de minutes, je t'aurai rejoint, va.

— Nous accompagneras-tu loin, Kinaetenon ?

— Je ne vous accompagnerai pas du tout. Au premier carrefour, je vous quitte. Je dois revenir au plus tôt. Il me

faut trouver tant d'autres ruses afin d'empêcher qu'on vous poursuive... Mais, va, va.

— Au revoir, Kinaetenon. À tout à l'heure ». Et la brave Lis-en-Fleur souleva avec précaution un des coins de la tente, au fond. Elle la rabaissa aussitôt, et, se tournant pour un moment, dit à Kinaetenon, les yeux brillants de larmes, et la voix assez joyeuse : « Frère, il neige, il neige. De gros flocons couvrent déjà le sol. Adieu, Kiné, pour de bon cette fois. »

L'Algonquine une fois disparue, Kinaetenon prépara tout pour un départ précipité. Il allait recouvrir complètement le corps douloureux de son ami Charlot, lorsque celui-ci ouvrit de nouveau les yeux. Toute trace de délire avait disparu de son regard.

— Que fais-tu, Kiné ? Tu ne me gardes pas sous ta tente ? Je m'en vais. Pourquoi !

— Il y va de la vie, mon frère.

— Ah !

— Mon frère boirait-il un peu de tisane ?

— Oh ! oui. Donne, Kiné.

— Voici...

Charlot but à longs traits. Sa main gauche durant ce temps alla se poser, quoique avec peine et lenteur, sur celle de son ami iroquois. Une fois désaltéré Charlot éleva encore la voix.

— Kiné, qui va me conduire loin d'ici ?

— Lis-en-Fleur.

— Et toi ?

— Je reste au bourg pour qu'on ne vous poursuive pas, ou, du moins, pour tenter qu'on vous recherche du côté opposé à celui que vous aurez pris.

— Kiné, mon cœur souffre à la pensée de te quitter.

— L'Algonquine que mon frère aime saura bien le consoler de mon absence, reprit Kiné, avec un peu d'amertume !

— Pourquoi parles-tu ainsi, Kiné ? Crois-tu donc mon cœur si petit que deux affections grandes, nobles et aussi vives l'une que l'autre n'y puissent prendre place ! Tu ne me réponds pas ?... Oh ! Kiné !

— Ma race est silencieuse quand la douleur l'accable.

— Kiné, qu'il y a donc un côté pénible dans ma vie ! Je fais souffrir sans cesse ceux que j'aime. Ma Perrine, là-bas, elle souffre. Ici, ce sera bientôt toi. »

Au nom de Perrine un éclair avait jailli du regard de Kinaetenon.

— Mon frère reverra bientôt sa sœur.

— Sans toi, hélas, Kiné.

— Cela vaut mieux.

— Que lui dirai-je ?

— Que j'ai rempli la promesse que je lui ai faite là-bas, un jour... Et maintenant, que mon frère se taise... Nous partons. J'éteins toute lumière. Au ciel, il n'y a pas de clartés, non plus. La neige est venue, telle que je la prévoyais et espérais.  
»

Tout se passa sans encombre. La première partie de la forêt ne fut pas trop dure à traverser. Un profond silence eût tout marqué, n'eût été le vent qui s'éleva bientôt, sifflant sourdement et poussant la neige par amas, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Bref, une petite tempête enveloppait les fugitifs.

Kinaetenon quitta Charlot au premier carrefour sans un mot, sans un geste... Il souffla seulement ces mots à l'Algonquine, qui le regardait avec compassion : « Ta vie contre la sienne, tu as promis... Fuis vite, Algonquine »...

Et toute la nuit, la jeune fille, héroïquement, marcha et courut. Ses pieds se gonflaient, des douleurs les perçaient,

ses mains se raidissaient, presque gelées, qu'importe ! Elle allait, allait. À l'aube, elle respira mieux. Il lui sembla avoir laissé loin derrière elle un effroyable danger. Le salut enfin venait. Dans quelques heures tout au plus, elle serait sur les bords d'un grand lac. Elle le voyait miroiter là-bas. Elle ferait aussitôt halte.

Elle se reprit donc à courir, retrouvant dans cette perspective d'un repos prochain un peu de sa grande force nerveuse.

Enfin, le lac fut tout près... Il était temps. Elle ne se sentait vraiment plus de forces... Et son frère français ? Que devenait-il, toujours enfoui sous ces couvertures... Si la fièvre l'avait repris. Grand Dieu ! que deviendraient-ils tous deux dans cette solitude immense, indifférente aux peines des hommes ?

L'Algonquine avisa bien vite un abri confortable sous un grand pin. La neige ne s'y était pas entassée comme ailleurs. L'on y serait assez bien pour y passer une heure peut-être. Pas plus, car il faudrait bien vite reprendre la course folle et suivre les bords, du lac jusqu'à son embouchure. Et de nouveau, l'épaisse forêt les protégerait.

Mais la fatigue fut plus forte que la vigilance. L'Algonquine dormit plusieurs heures sans même bouger. Lorsque, enfin, elle sortit de ce sommeil de plomb, elle eut la violente surprise d'apercevoir Charlot assis, pensif, à quelques pas d'elle. Elle crut rêver.

« Mon frère, demanda-t-elle avec crainte, en se dressant sur son séant, mon frère, c'est bien lui que je vois là... Et guéri ? »

Charlot tressaillit, se secoua, puis se rapprocha, avec un peu de peine. On le sentait raidi, fortement courbaturé, et sans beaucoup de forces, mais son énergie, sa vaillance, allaient, une fois de plus, commander à ses défaillances.

— Bonjour, Lis-en-Fleur ! fit-il, en souriant, et en lui tendant les deux mains pour l'aider à se relever. Mais l'Algonquine ne put réussir à se mettre son pied malade par terre. Elle retomba en gémissant sur sa couverture de laine.

— Pauvre petite ! murmura Charlot. C'est moi qui suis la cause de cette aggravation de votre mal. N'avez-vous pas dû me traîner seule jusqu'ici ?

— Qu'allons-nous faire ? reprit à voix basse la jeune fille. Les Iroquois nous rattraperont vite si nous ne mettons pas ce grand lac entre eux et nous... Sommes-nous malheureux ? incapables de fuir, au moment où nous pouvons mettre nos vies en sûreté.

— Calmez-vous, Lis-en-Fleur. Reprenez confiance. D'abord, nous allons compter sur la prudence de mon ami Kiné, sur sa rouerie aussi... Il saura bien dépister nos bourreaux, grâce à cette neige qui a parfaitement recouvert nos pas... Tenez, voyez autour de vous, malgré la fonte rapide de la neige, tout est bien lisse, uni, sans la trace même d'un pied

d'animal... Puis une petite prière lancée vers le ciel nous attirera aide et protection.

— Mon frère demandera le secours du grand Manitou, à genoux, près de moi ? Hé, je veux, moi aussi, supplier...

— Ma sœur ferait cela, s'écria Charlot, les yeux traversés d'un éclair de joie.

— Oui, et si nous parvenons à nous sauver, j'essaierai de croire. Mon frère m'apprendra ce que je dois faire pour être chrétienne... pour pardonner...

— Oh ! Lis-en-Fleur mon amie, ma sœur, quelle douceur vous apportez à mon cœur ! Tout de suite, oui, tout de suite, nous allons parler avec confiance à Dieu, sous ce beau ciel où monte peu à peu le soleil, et qui nous apportera tout à l'heure de la chaleur.

Lorsque Charlot se releva, il vit que l'Algonquine avait les yeux pleins de larmes, mais sa physionomie avait repris son impassibilité coutumière, un peu hautaine même, celle enfin que le jeune homme connaissait si bien, et qui « servait de masque défensif à la fière jeune fille », avait-il un jour compris.

Et maintenant, ma sœur va se tenir bien tranquille, sous son abri, je vais... voulut expliquer Charlot.

— Non, non, pria l'Algonquine, mon frère ne me quittera pas. J'en souffrirais mille morts. Nous sommes environnés de danger. Qu'il n'ignore pas cela ! Pourquoi d'ailleurs ?

— Mais pour abattre quelque pièce de gibier, fût-ce de pauvres oiseaux ?

— Que mon frère regarde dans le sac près de lui. Il y a des provisions pour une journée, espérons-le.

— Parfait alors ! s'exclama joyeusement Charlot. Lis-en-Fleur va se reposer durant vingt-quatre longues heures. Son pied va se remettre. Et moi, de mon côté, je me rétablirai tout à fait. À vrai dire, la mégère iroquoise a laissé des marques solides sur mon pauvre corps... J'en suis gêné dans mes mouvements... Et puis, cette fièvre qui vient de me quitter m'a brisé les jambes... Allons, allons, soyons raisonnables tous deux... Attendons quelques heures ici... »

Charlot se retira un peu plus loin, et, tout en sifflotant avec beaucoup de douceur, se prit à tailler une petite branche d'arbre.

L'Algonquine ferma malgré elle les yeux. Elle sentait une sorte de torpeur envahir chacun de ses membres. Oui, il lui fallait compter avec sa lassitude, s'abandonner au sommeil. Quel calme régnait autour d'elle ! Et que l'air doucement chanté par Charlot, tout près, la berçait... l'enveloppait de sécurité... Mais la douce chanson se faisait maintenant lointaine... bien lointaine !

Dès que Charlot vit la jeune fille rendormie paisiblement, il se leva, fit quelques pas, appuyé sur un béton nouveau que Kinaetenon avait pu glisser près de lui.

Tout paraissait dans une paix profonde. Le chaud soleil de mars faisait vite fondre la neige, ci et là. À quelques arpents, le lac miroitait tout en faisant entendre sa rumeur des jours où soufflait une assez forte brise.

Le jeune homme, posant la main sur ses yeux, en guise de visière, plongea son regard tout autour de lui, aussi profondément qu'il pût. Rien, non rien ne semblait venir troubler la quiétude de ces premières heures de liberté... Si!...



Charlot se rapprocha des bords du lac. Était-ce une illusion ? Mais ses yeux semblaient percevoir un petit point noir mouvant, là bas, là bas... Il grossissait, ...peu à peu... Ah ! un canot... il venait... et rapidement. Ciel ! s'il était monté par des Iroquois... Toutes les précautions du bon Kiné, toute la vaillance héroïque de la jeune fille, courant follement avec un

pied blessé à travers les bois... Tout, tout, aurait été inutile. Le regard de Charlot se leva de nouveau vers le ciel pur, si brillant sous le soleil du printemps hâtif.

« Au secours, Sauveur miséricordieux ! » criaient les yeux de Charlot.

Le canot approchait toujours. Le jeune homme vit bientôt trois ou quatre petites têtes se balancer en cadence dans le lointain. Vite, il fallait prendre quelques précautions élémentaires...

Il revint près de la jeune fille. Elle dormait toujours. « À la bonne heure », se dit Charlot, « elle saura toujours assez tôt quelles misères vont encore tomber sur nous ». Doucement, péniblement, le jeune homme, à l'aide d'une longue branche, parvint à amasser un peu de neige et des branches mortes, près de l'endroit où l'Algonquine reposait. Bien ! Tout semblait enseveli... Et maintenant, au guet, vite au guet !... Le jeune homme se glissa derrière le tronc d'un arbre. Il regarda... tendant tout son être vers ce mystère à percer au plus tôt.

Le canot était maintenant tout près. Cela permit à Charlot d'entendre les voix. Elles échangeaient quelques mots brefs. Mais qu'était cela ?... Serait-ce possible ? Charlot écouta encore avec plus d'attention. Oui, oui il reconnaissait là certains sons gutturaux, bien familiers... oui, plus de doute !... Ceux qui venaient là, c'étaient... mais c'étaient trois Hurons et un Algonquin... Ô joie ! Ô bonheur ! Le jour du salut se levait enfin pour eux, et sûrement cette fois... Fou

de contentement, Charlot sortit de sa cachette. Il se rendit près de la jeune fille. Elle reposait toujours avec quelle étonnante sérénité.

Il l'appela doucement.

« Lis-en-Fleur ! Ma sœur bien-aimée !... Lis-en-Fleur, réveillez-vous ! Du bonheur, du bonheur nous arrive enfin ! »

Voyant que la jeune fille ne bougeait pas, il se mit à rire tout haut et se pencha gaiement vers elle...

La jeune fille ouvrit à cet instant les yeux. Un peu de surprise et d'effroi parurent dans son regard. Elle recula. « Ciel ! qu'arrivait-il ? Que voulait dire ce rire de Charlot, si peu en harmonie avec les tristesses du moment ? »

— Enfin ! ma sœur, s'exclama Charlot en lui prenant avec affection la main. Vous voilà tirée de cet extraordinaire sommeil ! Lis-en-Fleur, chère et douce amie, appelez bien vite toutes vos forces à l'aide pour supporter un grand, grand bonheur. Mais... levez-vous d'abord et en vous appuyant tant bien que mal sur mon bras... Bien ! Voyez-vous ce canot qui aborde ?...

— Ciel ! gémit la jeune fille.

— Comment, comment, vous ne reconnaissez pas nos amis hurons et algonquins ? C'est mal... Lis-en-Fleur, demeurez ici un instant... Je cours au-devant de nos libérateurs.

Après un cri de joie et une forte pression du bras de Charlot, la jeune fille se laissa tomber sur le sol en levant vers le ciel un long regard de gratitude.

Quelques instants plus tard, tous étaient assis en rond près de la jeune fille. L'Algonquin raconta que trois Hurons chasseurs avaient bien voulu le conduire jusqu'ici, afin de lui faire gagner un peu de temps. Car il se dirigeait, avec toutes les précautions imaginables, vers Ossernenon, dans l'intention d'y reprendre son frère, captif des Iroquois. Il l'en ramènerait ou y laisserait sa peau...

À cet instant, l'Algonquine poussa un sourd gémissement.

Le narrateur se retourna avec surprise vers elle.

« Ma sœur souffre ? dit-il. »

— Non, non, reprit vivement la jeune fille. Mais... oh ! je ne saurais le dire, moi... Ô douleur... Mon frère français saura mieux que moi adoucir le chagrin de la triste nouvelle... Parlez, mon frère Charlot, de grâce...

— Mais qu'y a-t-il, qu'y a-t-il donc, demanda avec un peu de crainte au fond des yeux le pauvre Algonquin surpris de cette incohérence.

Un silence tomba entre eux durant quelques secondes... Charlot, enfin, se leva. Il vint mettre avec compassion sa main sur l'épaule du sauvage, qu'un affreux pressentiment vint aussitôt mordre au cœur.

« Courage, mon frère, dit Charlot. Mais... il est inutile pour le vaillant et fraternel Algonquin qu'il est de continuer à cheminer vers Ossernenon, car... son frère... n'est plus !

L'Algonquin baissa la tête. Un long frisson le secoua. Mais il ne dit pas un mot, ne poussa pas même un soupir.

L'Algonquine, à son tour, s'approcha. Elle glissa sa main dans celle de son compatriote et la serra doucement.

Tous demeurèrent silencieux, immobiles, jusqu'à ce que l'Algonquin lui-même jugeât bon de rompre cette attitude lourde, si triste. Le sauvage se leva tout droit.

« Notre grand Manitou en a ainsi décidé, dit-il. Mon frère n'est plus... Paix, paix à son âme qui s'en est allée rejoindre celle de nos ancêtres, finit-il à voix basse et en étendant les deux bras.

« Il est mort en brave, ajouta lentement Charlot, confondant ses bourreaux par son impassibilité. Mais... surtout, il s'en est allé en chrétien... baptisé quelques heures avant son supplice... »

De nouveau l'Algonquine pressa avec affection la main du pauvre sauvage. Une larme venait de tomber sur les petits doigts blancs de la jeune fille. Mais ce fut tout. L'Algonquin se leva et vint prendre à quelques pas un lourd paquet. Il le déposa aux pieds de l'Algonquine.

« Ma sœur va prendre pour en faire ce qu'elle voudra tout ce que je destinais à mon frère. Des vêtements, des provisions, des armes. Elle est de ma race, d'abord ; puis elle se montre aussi compatissante que fière. »

— Merci, oh ! merci, frère de mes frères, que cela arrive à point...

Les Hurons se concertaient entre eux durant cette scène. L'un d'eux s'exprimait avec assez de véhémence et montra plusieurs fois, avec son index, les bois tout alentour. Le plus jeune des Hurons, cependant, restait indifférent au débat. Ses yeux, qui étincelaient, se fixaient sur la jeune fille... Charlot rencontra ce regard un moment. Un pli aussitôt se creusa sur son front. « Un danger, un danger nouveau, s'annonçait déjà... Pauvre Lis-en-Fleur ! Mais il veillerait, et sans relâche, sur cette enfant des bois qu'il... qu'il aimait ! devait-il enfin s'avouer à lui-même. À quoi bon de nouveaux subterfuges avec son cœur ? Il le sentait vaincu, en même temps... qu'éclairé. Ce Huron ne lui enlèverait pas son trésor... Non, non, il veillerait, veillerait...

L'Algonquine attira son attention à ce moment précis, où il regardait peut-être avec trop d'humeur jalouse le jeune sauvage, lequel continuait à fixer la jeune fille.

« Mon frère Charlot, dit-elle avec satisfaction, va être bien content. Il y a des vêtements pour lui en ce paquet et... un fusil et... »

Charlot sourit. « Ma pauvre enfant, tout ceci vous a été offert à vous, non à moi.

— Alors, dit tristement l'Algonquine, mon frère ne prendra pas ce que je lui cède avec tant... tant de plaisir.

— Je n'ai pas dit cela, Lis-en-Fleur. Mais qu'en dira votre compatriote ?

— Rien du tout. On sait donner chez nous mon frère, répliqua fièrement l'Algonquine. Tout cela est à moi, bien à moi maintenant.

— Alors, merci, ma sœur, pour ces habits et ce mousquet... Mais c'est tout, c'est bien tout ce que je prendrai... »

Les Hurons se rapprochèrent. « Remarquons-nous vite » dirent-ils. « Nous voulons être loin d'ici avant que la nuit tombe. Le péril rôde. On doit chercher mon frère blanc et sa compagne... partons, partons...

— Je le veux, je le désire beaucoup aussi dit Charlot. Mais y a-t-il de la place pour tous dans ce canot ? Oui, bien. Et qui portera jusque là ma sœur algonquine ? Son pied droit est bien malade... Hélas ! je ne puis, moi, lui rendre ce service.

En effet, dit l'un des Hurons, mon frère ne le peut pas. Il a subi la bastonnade, et une dure... cela se devine à ses mouvements. Qu'il se laisse soigner par moi, ce soir... Les plaies vont s'envenimer dans le dos, là... là... finit-il, en posant

de longs doigts tout le long de l'épine dorsale de Charlot, qui faillit pousser un cri de douleur.

L'Algonquin, un sauvage robuste et qui comptait près de cinquante ans, s'empara de l'Algonquine. Il la porta sur son épaule aussi facilement qu'un sac de plumes. Le jeune Huron se glissa aux côtés de l'Algonquin et entama tant bien que mal la conversation avec la jeune fille. Chose curieuse, il baragouinait sans trop de peine en la langue algonquine. La jeune fille lui donnait avec bonne humeur la réplique. Elle ne soupçonnait nullement la nature du sentiment qu'elle inspirait déjà à ce jeune sauvage. Elle regardait même avec surprise, et un peu de reproche dans les yeux, l'attitude mécontente et hautaine de Charlot. Il cheminait non loin d'elle, toutefois.

On traversa le lac. On fit du portage, on marcha, marcha mais en ménageant Charlot que deux des Hurons mettaient de temps à autre sur un brancard, malgré ses protestations. Les forces lui manquaient, cela était plus que visible. Au coucher du soleil, tous firent halte. La fatigue semblait extrême. Comment n'en aurait-il pas été ainsi ? Plus on approchait du pays où coulait la rivière dite rivière des Iroquois, [1] plus la marche devenait pénible, affreusement pénible ; ce n'était que glace, verglas, bancs de neige à peine fondus... Le froid ne se montrait pas trop vif, cependant, quoique l'on cheminât maintenant sous des cieux septentrionaux. Hé ! on s'en rendait plus que compte.

Le lendemain, la halte dut se prolonger. Les provisions faisaient défaut. Algonquin et Hurons partirent pour la chasse dans les environs, promettant de revenir, coûte que

coûte, le soir même. Le jeune Huron avait offert de demeurer près de la jeune fille, mais Charlot, qui se sentait guéri, grâce aux soins qu'on lui prodiguait depuis deux jours, repoussa avec brusquerie cette offre trop empressée du sauvage et déclara qu'il se sentait capable, même seul, de défendre une femme. Et comme, presque en se jouant, il venait d'abattre au vol un oiseau, on lui céda avec respect. Un excellent tireur était toujours certain d'en imposer aux sauvages. Charlot n'ignorait pas ce trait de caractère, commun à tous les enfants des bois, et venait d'en user à propos.

Un feu de pin rougeoyait encore. Charlot, dès que les sauvages eurent disparu, ranima ce feu et ayant préparé l'oiseau qu'il venait de tuer, il le jeta dans le peu d'eau restée au fond d'un petit pot de fer. Un peu de bouillon ferait du bien à sa compagne. Quant à lui, une portion d'anguille boucanée, qu'il avait ménagée à dessein la veille au soir, soutiendrait vaille que vaille ses forces.

« Mon frère est bien silencieux, dit soudain l'Algonquine. A-t-il le cœur oppressé par quelque peine ? »

Charlot haussa les épaules, mais ne répondit pas. Il s'affaira de plus en plus à sa besogne. La jeune fille un peu surprise, mais respectant le mutisme de son compagnon, se tint silencieuse à son tour.

Charlot lui tendit enfin un bouillon chaud. Tandis qu'elle le buvait, il se glissa soudain à ses pieds.

« Lis-en-Fleur, dites-moi, vous plaît-il beaucoup ce jeune Huron, qui, tout à l'heure serait si volontiers demeuré pour vous protéger ?

— Oui, il me plaît.

— Ah !

— Mon frère semble surpris ?

— C'est qu'il ne me plaît pas du tout à moi.

— Pourquoi ? Oh ! que mon frère blanc parle. J'ai confiance en son œil perçant et juste. Il voit souvent ce que je ne vois pas du tout, moi.

Charlot se mit à rire. « Lis-en-Fleur, vous êtes étonnante avec votre naïveté, si peu apparente... Votre fierté la dissimule si bien qu'il faut une réflexion comme celle que vous venez de faire pour que je puisse croire vraiment à son existence.

— Je ne comprends pas du tout ce que mon frère me dit là.

— Laissez, laissez tomber toutes ces paroles, très bizarres selon vous, reprit Charlot, qui sentait toute sa bonne humeur revenir. Car vraiment, la jeune fille lui accordait une confiance qui lui allait chaudement au cœur.

— Mais, insista Lis-en-Fleur, pourquoi ce jeune Huron, ne plaît-il pas à mon ami blanc ?

— Pourquoi ? Bah ! cela changerait-il quelque chose si je vous le disais ? Il vous plaît, vous me l'avez déclaré tout à l'heure. Tenons-nous en là.

— Mon frère sait bien que ce qui ne lui plaît pas ne doit pas me plaire, non plus. Alors, qu'il m'éclaire.

Les yeux de Charlot brillèrent. « Lis-en-Fleur, vous pensez vraiment ce que vous venez de m'avouer là ?

— Mais oui. Je me sens malheureuse lorsque je pense à tant, tant de choses qui me sépareront bientôt de mon frère blanc... Il sera bientôt auprès des siens et...

— Lis-en-Fleur, et Charlot mit un genou en terre devant la jeune fille, écoutez-moi bien. Tant que vous me conserverez cette confiance parfaite, rien, rien, vous m'entendez, petite, rien ne me séparera jamais de vous.

— Je crois ce que mon frère me dit... oh ! oui, répondit avec tristesse l'Algonquine, mais on ne l'écouterà pas là bas... on ne voudra pas comprendre non plus la pauvre fille sauvage... et je suis si fière, vous le savez... que je m'éloignerai sans un mot, même une plainte... Hélas ! mon cœur s'en brise déjà à l'avance...

— Ma sœur n'a rien à craindre pourtant. Personne n'enlèvera son image de ma pensée... Mais...

— Mais... Que veut mon frère encore ?

— Je veux recommander à Lis-en-Fleur d'être plus prudente, de se méfier de nos compagnons, un peu inconnus, sauf bien entendu son compatriote. Il se ferait tuer celui-là pour vous. Je le sens. Il vous aime comme un père.

— Je remercie mon frère de parler ainsi d'un homme de même race que la mienne... Et je promets, oui, d'être lointaine et très fière vis-à-vis de tous, tous, tous.

— De moi aussi, alors ! reprit d'une voix taquine, Charlot, qui se sentait au comble de ses vœux.

— Si mon frère le désire ?

— Pas du tout, oh ! mais pas du tout, voyons protesta en riant le jeune homme qui se levait et se secouait.

— Où va mon frère ?

— Oh ! pas très loin. Il m'a semblé tout à l'heure entendre le bruit d'une eau coulant sous les herbes.

— J'irai avec vous.

— Venez.

Charlot n'avait pas ouï un vain bruit. À peu de distance, en effet, de leur campement, ils découvrirent mieux encore qu'une source, les bords d'un marais, où s'affairaient quelques castors. Les petites bêtes disparurent bien vite en

voyant quels visiteurs mal intentionnés apparaissaient près d'eux.

Quelle chance, mon amie ! Mais soyons patients, et ce soir, nous apporterons quelque chose, nous aussi, tout comme nos vaillants chasseurs, enfin de retour, murmura Charlot qui se dissimulait avec l'Algonquine derrière un énorme pin.

## V-SÉPARÉS !

Au bout de quelques minutes d'observation, Charlot sortit de sa cachette, faisant signe à l'Algonquine de le suivre. Ils cheminèrent en silence au bord de la rivière.

« Lis-en-Fleur, dit soudain Charlot, il n'y a autour de cette chaussée de castors qu'un fort maigre butin. Ce sont des castors terriens qui vivent ici... Tenez, voyez quels trous profonds dans la terre..., au bord, là, là, à droite.

— Mon frère ne doit donc pas s'étonner que nos chasseurs hurons aient dédaigné tout à l'heure d'abattre ce gibier un peu insignifiant.

— En effet. Mais je suis moins fier ; et, dans une heure, au moment où le crépuscule tombera, j'en tuerai bien quelques têtes. Nous en obtiendrons tout de même d'excellentes choses, n'est-ce pas mon amie ; de la nourriture, de l'huile et que de bonnes peaux, pour nous couvrir la nuit ? Ces temps de dégel sont on ne peut plus désagréables.

— Mon frère a-t-il tout ce qu'il faut pour charger et recharger son mousquet ? dit doucement l'Algonquine, qui venait d'approuver de la tête les paroles de Charlot.

— Mais oui, je crois. Pourquoi cette question, Lis-en-Fleur ?

— Parce que je veux retourner veiller sur notre campement. Sait-on jamais quelle bête peut venir rôder ici. Et si mon frère a bien tout ce qu'il lui faut, lui demanderai-je encore, je...

— Je n'aime pas à vous perdre de vue, mon amie.

— Je resterai à portée de votre voix. À la moindre circonstance alarmante, j'appellerai mon frère, qu'il soit sans crainte.

— Vous le promettez ? Vous le jurez ! insista Charlot, pris entre son goût pour une chasse qui s'annonçait excellente et sa sollicitude affectueuse pour sa jeune amie sauvage.

L'Algonquine se prit à rire : « Mon frère, croit donc que je ne saurais me défendre sans son aide ? Il se trompe. Et lorsque l'on ne craint pas la mort, ce dernier refuge pour chacun de nous, que voulez-vous qu'il arrive de bien terrible ?

— Lis-en-Fleur, si vous parlez de façon aussi lugubre, je vous suis.

— Non, non, non. Mon frère ne voit pas que je m'amuse... un peu, que je ris de ses inquiétudes.

— Alors, c'est entendu, mon amie, de quart d'heure en quart d'heure, vous lancerez de mon côté les notes d'un de ces airs indiens qui m'enchantent dans votre bouche... Allez, allez ».

La jeune fille s'éloigna de son pas léger et rythmé. Charlot s'assit au pied d'un arbre, déposa son mousquet auprès de lui, et, se sentant enveloppé de sécurité, bercé par la brise, qui lui apportait de saines odeurs de résines il glissa d'un rêve insoucieux et tendre à une somnolence fort agréable...

Les sons perlés et lointains d'un chant de Lis-en-Fleur l'on tirèrent bientôt. Il se secoua et répondit par un air de guerre qu'il siffla très harmonieusement.

Le silence s'établit de nouveau. Il parut pénible cette fois à Charlot et se chargeant, lui sembla-t-il, de je ne sais quelle mystérieuse hostilité. Il se leva pour échapper à cette étrange impression. Le soleil commençait d'ailleurs à descendre à l'horizon. Le chant des oiseaux se faisait plus bruyant, plus pressant, au-dessus de sa tête. Le soir allait venir, quoique lentement, bien lentement, en ce beau jour de printemps.

Son mousquet, adroitement placé dans sa main droite, il examina avec soin le cours d'eau voisin. Tiens, voilà qu'une petite tête de castor paraissait au-dessus d'un des abris creusés en terre. Une autre tête encore tout près surgissait, puis une autre...

Les castors disparurent soudain. Lis-en-Fleur se reprenait au loin à chanter. Charlot y répondit avec empressement. Sa brune et charmante figure s'épanouissait d'aise. Tout allait bien. Tout allait fort bien. Allons, attention aux beaux coups de mousquets. Au tir maintenant, au tir !

Les castors reparurent. Cette fois, Charlot les vit s'établir sans crainte sur les quelques pilotis de glaise créés par leur industrie. Il s'amusa quelque temps à les voir plonger pour en retirer une proie, de pauvres et maigres brochets. L'une des têtes, à la fourrure presque noire, le tenta bientôt beaucoup. « Lis-en-Fleur s'en couvrirait avec quelle grâce aux heures de trop grande fraîcheur... » pensait-il en son cœur épris.

Mais qu'elle semblait difficile à abattre, si remuante, si vive, si agile, cette jolie bête. Charlot s'entêta. Il se prit à suivre avec une intensité redoublée chacun des mouvements de l'animal. Aucun bruit ne venait maintenant le distraire de son guet. La brise même ne soufflait plus. Une demi-heure s'écoula. Enfin, Charlot vit la petite bête se montrer plus calme. Bien repue, elle sembla moins méfiante, ou plus lassée. Ce ne fut à ce moment,



pour l'habile tireur qu'était Charlot, qu'un jeu de l'abattre ; puis, trois ou quatre autres, en plus, tombèrent sous ses coups de feu, de quart d'heure en quart d'heure.

Tout heureux d'une pareille réussite, Charlot courut bien vite ramasser les corps inertes de ses victimes.

Il sifflotait doucement... Le son de sa voix dans le grand bois silencieux le fit soudain tressaillir. Hé ! que faisait donc Lis-en-Fleur ? Pour sûr, il y avait bien plusieurs quarts d'heure qu'elle n'avait lancé son appel. Elle l'avait pourtant promis... Bah ! gagnée, comme lui, tout à l'heure, par l'atmosphère calme, parfumée et chantante des bois pleins d'ombres, elle se serait doucement endormie. Tout de même, il désira s'en assurer et reprit le chemin du retour.

Charlot aperçut bientôt le campement. Tiens, le sauvage algonquin et l'un des trois Hurons étaient revenus !... Le bon fumet s'élevait déjà de la chaudière où tous deux jetaient de nombreux oiseaux et des lièvres.

« Hou ! hou ! hou ! hou ! » fit Charlot tout joyeux en s'approchant en quelques enjambées des sauvages.

Tous deux levèrent la tête, le considérèrent avec surprise durant quelques instants, puis échangèrent deux ou trois mots à voix basse.

Charlot regardait autour de lui. Il n'apercevait ni Lis-en-Fleur, ni les deux autres Hurons, revenus pourtant eux aussi de la chasse.

Surpris, mais non pas très inquiet encore, il se pencha vers l'Algonquin. « Où sont les autres compagnons de mon frère, demanda-t-il ? »

L'Algonquin fixa ses yeux avec étonnement sur Charlot. « Le Visage pâle le sait mieux que nous. Ils sont ici depuis une heure. Ils ont pris les devants et allumé le feu pour nous tous.

— Comment ? Je ne comprends pas bien.

Mon frère français n'a-t-il pas des oreilles pour entendre ? Et n'a-t-il pas des yeux aussi pour avoir vu briller ce feu qui était allumé avec soin quand nous sommes revenus à notre tour ?

— Je chassais près d'ici et... et n'ai rien vu de tout cela, dit enfin Charlot. Tenez, voyez, ces quatre castors. Mais, où seraient donc passés les Hurons, une fois le feu bien pris et bien flambant... Ah ! mon Dieu ! fit soudain Charlot, qui pâlisait et sentait une vague terreur lui encercler le cœur presque à l'étouffer... Lis-en-Fleur ? Où est-elle ? Lis-en-Fleur ! » cria-t-il d'une voix où montait une grande détresse...

L'Algonquin saisit Charlot qui allait se précipiter, affolé, vers les bois pleins d'obscurité déjà.

— Non, non, car mon frère va nous dire avant ce qui s'est passé ici. Nous aviserons ensuite tous trois. Nous sommes les amis des Français, le Huron et moi. S'il y a eu perfidie de la part de nos compagnons, nous marcherons avec notre frère blanc pour en tirer vengeance.

— Lis-en-Fleur ! Lis-en-Fleur ! gémissait Charlot, qui ne pouvait échapper à l'étreinte puissante du vigoureux sauvage.

Pourquoi, ah ! pourquoi l'ai-je laissée sans ma protection un seul instant ?...

— Mon frère ferait mieux de mettre du calme, beaucoup de calme dans son esprit. Les ravisseurs de la fille trop belle et trop fière, qui appartient à ma race, ne doivent pas être loin. Une heure, deux heures d'avance peut-être... qu'est-ce que cela !

— C'est vrai, soupira le pauvre Charlot. Alors, partons, partons. Chaque minute devient précieuse.

— Mon frère va manger et nous aussi auparavant. Puis, nous voulons savoir ce qui s'est passé ici, je le répète avant que nous n'en partions à notre tour. Non, non, c'est inutile. Cela se fera comme j'ai dit. »

Charlot maîtrisa à grand'peine son impatience, sa fureur, sa peine aussi. Il ne toucha que du bout des lèvres aux mets que les sauvages lui présentèrent. La tête dans ses mains, il pensait, conjecturait, se représentait toutes les circonstances de cet enlèvement si habilement préparé et exécuté. Enfin, il vit que les sauvages se sentaient suffisamment nourris et lançaient au loin les os et les débris du repas. Il les suivit des yeux, fébrile, tandis qu'ils remettaient en sûreté dans la chaudière les restes de ce primitif pot-au-feu. Il ne respira que quand il les vit, le calumet allumé en mains, venir s'asseoir près de lui.

— Que mon frère blanc parle et vide son cœur, dit l'Algonquin. L'heure en est venue.

— Hélas ! soupira Charlot, je ne puis rien vous apprendre. Il y avait trois quarts d'heure, à peu près, que Lis-en-Fleur m'avait lancé d'ici de joyeux appels auxquels j'avais aussitôt répondu. Puis, à ce moment, pris par la bonne chasse qu'il y avait à faire, je perdis un peu la notion de tout autre souci. Misère de misère ! Lorsque, revenant bien chargé de butin, content, empressé de retrouver le camp où un repos mérité m'attendait, je... je n'y vis que vous deux occupés à préparer le repas.



— Nous comprenons mal tout cela, nous-mêmes, reprit à son tour le Huron. Nos compagnons nous ont quittés sur le haut du jour, à la poursuite d'un jeune chevreuil. Ils se sont enfoncés, chose curieuse du côté opposé à ce campement.

— Feinte, sans doute ! s'exclama Charlot.

— Oui, feinte, car... que mon frère me suive, près des premiers arbres de la forêt, il y verra des traces de pas, si nombreux et si rapprochés, que l'on voit bien qu'il dut y avoir là une grosse lutte. »

En effet. Et de plus, Charlot aperçut une des belles plumes grises de perdrix dont avait voulu se décorer la tête la jeune Algonquine, le matin même... ! Il la ramassa en soupirant, la mit à sa ceinture, puis ses poings se crispèrent.

« Mes amis, partons, partons tout de suite, de grâce, ou... je ne vous attends pas. Qu'il advienne de moi ce qu'il pourra, mais Lis-en-Fleur sera sauvée, je vous le jure. Ce Huron ne l'emportera pas ainsi.

— Bien, nous partons avec notre frère, dit avec calme l'Algonquin dont les yeux se chargeaient d'éclairs cependant.

L'on marcha en suivant la grève. De temps à autre des traces de pas se voyaient. Mais l'on n'y distinguait pas le pied d'une femme. Il était clair que pour ne pas retarder cette fuite précipitée, les deux sauvages avaient pris leur parti et s'étaient résolus à transporter la jeune fille à tour de rôle sur leur dos.

Vers minuit, des nuages couvrirent la lune. On ne pouvait avancer davantage sans danger. Une halte fut décidée, à la vive contrariété de Charlot, qui aurait voulu courir à travers la nuit, si on eût voulu l'écouter.

Dès quatre heures, on se remit en route. Le froid était assez vif. Partout on rencontrait des flaques d'eau recouvertes d'un verglas qui cédait sous les pas et souvent coupait et ensanglantait les jambes de Charlot et des sauvages. Vers midi, le soleil disparut, de gros nuages bas et

gris annoncèrent l'une de ces tempêtes de pluie glaciale et pénétrante. L'on allait en soufflant sur ses doigts qui rougissaient, puis bleuissaient. Enfin vers le soir, la pluie se transforma en une neige lourde qui couvrit si bien le sol, que l'on n'avancait plus que lentement, crainte d'enfoncer dans quelques trous invisibles.

Il fallut choisir un coin pour cette nouvelle nuit. Charlot devenait de plus en plus sombre et ne répondait qu'avec peine à ses compagnons, pourtant très laconiques, eux aussi. Un peu d'espoir soutenait encore le cœur du jeune homme. Dès le lendemain matin, on ne marcherait plus avec cette gêne pénible et douloureuse, non, on monterait dans le canot. Les eaux de la Rivière des Iroquois, libérées de toutes glaces depuis le début d'avril, brillaient là, tout près de lui, et les porteraient bien vite vers le Fort Richelieu. Là, il apprendrait sûrement quelques nouvelles, il saurait vers quel côté s'étaient dirigés les ravisseurs, vers les Trois-Rivières, où vers Montréal. Et alors, malheur, trois fois malheur à ce jeune Huron fourbe et lâche... « Le Fort Richelieu ! Les Trois-Rivières ! » se répétait Charlot en soupirant. Qu'il serait près tout de même de sa Perrine à ce moment ! Et quelle joie si les circonstances eussent été autres de lui envoyer, par avance, de là, un messenger pour lui annoncer son retour. Ô douleur ! « Lis-en-Fleur ! Ma Lis-en-Fleur, n'est plus auprès de moi... Hélas ! puis-je songer à d'autre qu'à elle, mon amie ? Je ne comprends plus mon cœur... J'aime Perrine, ma sœur chérie, cette gardienne et protectrice héroïque de mon enfance, je mourrais avec joie pour la sauver, s'il le fallait. Oh ! Perrine, Perrine... pardonne-moi de ne plus pouvoir te voir tenant la première place dans mon cœur... Lis-

en-Fleur m'a pris peu à peu tout entier... Et si bien, et si fortement, que, non seulement, je mourrais pour elle un sourire sur les lèvres, mais je ne puis, non, je ne puis aujourd'hui vivre sans elle... Perrine, ma Perrine, dis, tu me comprends, tu me comprendras mieux encore lorsque je te soufflerai tout cela... un soir, le beau soir, où nos yeux, à nouveau, se rencontreront baignés de tendresse et de confiance. »

Le souvenir de Perrine, on eût pu le croire, agit comme un baume calmant sur l'esprit et le corps enfiévré de Charlot. Il dormit profondément jusqu'au matin. On dut même le réveiller.

La journée, nonobstant un beau soleil, sembla sans fin pour Charlot. La marche lui devint pénible. La rivière des Iroquois apparut enfin. Charlot poussa un profond soupir de soulagement en embarquant dans le canot qui les conduirait en peu de temps maintenant à Richelieu. Il fallut faire halte, cependant, une fois encore, car, à la chute du jour, on vit une nuit sans lune se lever, présageant un temps incertain pour le lendemain. Le jeune homme eut, en outre, le chagrin d'apercevoir, à quelques pas de la grève, au pied d'un arbre, les traces du passage des ravisseurs de la pauvre Lis-en-Fleur. Il serra les poings, mais ne dit mot, devant les regards naïvement narquois de ses compagnons. Il s'endormit le cœur submergé de mélancolie.

## VI-À RICHELIEU

Mon frère va m'attendre près d'ici ? dit l'Algonquin, en mettant pied à terre avec Charlot et le Huron, non loin du Fort Richelieu.

— Oui. Je ne veux pas que l'on me voie. Mon ami Algonquin se rendra au Fort pour s'enquérir des misérables Hurons, ces voleurs. Il le fera à ma place, et seul.

— Et celui-ci ? demanda plus bas l'Algonquin en désignant le Huron, leur compagnon, occupé à examiner le canot. Je ne m'y fie guère, mon frère français le sait.

— Oui, oui, et je pense, moi aussi, comme mon ami algonquin. J'aurai l'œil. Mais il y a peu à craindre ici... Que mon frère aille donc vite aux nouvelles.

— Bien ! »

L'Algonquin frappa avec encouragement sur l'épaule du jeune homme, puis s'éloigna au pas de course.

Charlot s'enfonçait bientôt dans le bois voisin. Il songeait, songeait... Non, il lui était impossible de quitter ces lieux, à la poursuite, toujours, de Lis-en-Fleur, sans envoyer un signe quelconque d'affection à sa chère Perrine. Il avisa soudain un bouleau à l'écorce solide, prit son couteau, et y fit une large

entaille. Il façonna ensuite à son gré cette écorce, puis continua sa marche. Avec attention, il regardait de côté et d'autre. Enfin une petite clairière se présenta derrière d'énormes buissons. Au pied d'un arbre, il se trouvait des restes de petits morceaux de bois calcinés. Le jeune homme eut un grognement de satisfaction et se précipita en courant, près de l'arbre. Il choisit les plus résistants parmi ces bois, puis s'assit au pied de l'arbre, décidé à écrire quelques mots à sa sœur, sur ce parchemin et avec ces plumes d'occasion. Oh ! il n'allait pas faire de grands frais d'éloquence.



Le temps et les moyens matériels lui manquaient par trop. Mais le cœur profond de sa Perrine le comprendrait, se rassurerait et lui pardonnerait.

« Ma sœur chérie, écrivit-il donc, à larges traits noirs, je suis hors des griffes des Iroquois... Ne te mets plus en peine à mon sujet... Mon cœur ne souffre, en ce moment que de la séparation... d'une personne qui m'est... oh ! pardonne-moi... qui m'est aussi chère que toi... Je vais la poursuivre où qu'elle

soit. Je ne retournerai aux Trois-Rivières, près de toi, ô le jour heureux, qu'en compagnie de cette enfant que j'aime, dont mon cœur est rempli parfois à étouffer.

Perrine, ne pleure pas, ne te blesse pas non plus, comprends-moi ! Tu m'aimes toujours, n'est-ce pas ?

Un bon ami, un Algonquin, qui est près de moi en ce moment, pourra t'expliquer mieux que cette écorce rebelle à l'écriture tous ces derniers événements...

Ton Charlot qui a le cœur déchiré, qu'il pense à toi ou... à l'autre. »

Du Fort Richelieu, 18 avril 1648.

Charlot achevait de signer sa missive, lorsqu'il perçut l'harmonieux gazouillis d'un oiseau perché sans doute à peu de distance de l'arbre où il était assis. Il sourit tout à coup en reconnaissant la voix de l'Algonquin, qui usait, comme tant d'autres sauvages, de ce subterfuge gracieux pour signaler sans inconvénient sa présence. Charlot répondit à ce chant du mieux qu'il put.

Bientôt l'Algonquin s'installait près de lui, le front légèrement soucieux.

— Que mon frère parle, vite, bien vite, dit Charlot qui roulait avec soin la longue écorce de bouleau. Mais...

remarqua-t-il en regardant avec attention son ami sauvage, pourquoi mon ami a-t-il chargé son front d'aussi gros nuages ?

— Je dois quitter ce lieu dans peu d'instant... Je m'inquiète... On a signalé des Iroquois, pas très loin d'ici. Que ferait mon frère, si on l'attaquait ?

— Bah ! on s'abuse peut-être. Nous les aurions rencontrés, nous aussi, si cela était.

— Puisse mon frère dire vrai !

— Et nos Hurons ? Les a-t-on vu, au Fort.

— Non. Seulement un des soldats a aperçu un canot qui fuyait avant-hier, au petit matin, et dans ce canot semblait se débattre une femme sauvage...

— Dans quelle direction filait ce canot ?

— Vers Montréal.

— Les misérables ! Traiter ainsi une pauvre et faible fille, sans défense !

— Bah ! repartit philosophiquement l'Algonquin, Lis-en-Fleur pouvait bien s'attendre un jour ou l'autre à être ainsi enlevée... Seulement, elle eût préféré l'être par un de sa race, pour sûr.

— Mon frère croit-il que Lis-en-Fleur aimait quelqu'un, là-bas, à son wigwam des Trois-Rivières ? » Beaucoup d'inquiétude se devinait dans la voix basse de Charlot.

L'Algonquin sourit, puis hocha la tête.

— Mon frère connaît bien Lis-en-Fleur pourtant. Regarde-t-elle avec plaisir tout autre que mon frère français ? Chez nous, aux Trois-Rivières, c'était une fille farouche, silencieuse, très fière... Elle semblait n'aimer personne autre que la seconde femme de son père.

— Merci, mon frère, pour ces renseignements, qui ne me rendent que plus résolu à courir sus aux ravisseurs de Lis-en-Fleur.

— Avec le Huron ?

— Avec qui voudra m'accompagner. Et puis mon bon ami algonquin sait bien que ce Huron, comme ces deux autres compagnons en fuite, projetait de se rendre à la fin de ce printemps à la Mission de Saint-Joseph, là-bas, là-bas, sur les bords des grands lacs. Leurs parents convertis y demeurent maintenant.

— Oh ! oh ! mon frère irait jusque là ?

— Jusque là ? Jusqu'au bout du monde, s'il le fallait !... Ma fierté de français et de soldat, mon cœur, tout, tout est engagé en cette partie. Je la gagnerai, ou... ou je périrai.

— Et la sœur du bouillant visage pâle qui attend, elle aussi, aux Trois-Rivières ? Mon frère l'oublie ?

L'Algonquin se levait en disant ces mots. Il plaçait ses mains sur les épaules de Charlot tout en le considérant attentivement. Il le vit tressaillir :

— Non, je n'oublie pas ma sœur, non, non, fit Charlot en repoussant le sauvage, avec impatience, chagrin et confusion...

— Alors ? fit l'Algonquin, en reprenant le bras de Charlot. Mon frère blanc va revenir avec moi aux Trois-Rivières, n'est-ce pas ?

— Hélas ! gémit le pauvre Charlot, hélas ! non... J'ai une trop grande affection pour ma sœur algonquine... je... je ne puis plus vivre sans elle... Que mon frère écoute maintenant ce que je veux lui dire... en peu de mots... Qu'il se charge de ce message écrit sur de l'écorce. Qu'il le remette fidèlement à ma sœur... Puis, qu'il parte... et sans retourner la tête... À l'automne, avant peut-être, je descendrai bien à mon tour aux Trois-Rivières...

Charlot, quelques heures plus tard, se retrouvait seul dans les bois. Il y avait donné rendez-vous pour le lendemain, à l'aube, au Huron demeuré à Richelieu, avec lui. Celui-ci avait désiré pénétrer au Fort, avant le départ, afin d'avoir des provisions nouvelles sans trop de peine. Charlot y avait consenti, assuré du silence du sauvage qui désirait au plus tôt, lui aussi, rejoindre ses compagnons sauvages, quoique

pour un tout autre motif que le jeune homme. « Somme toute, les choses n'allaient pas trop mal ! » se disait Charlot, en soupirant bien un peu, le cœur partagé entre l'amour fraternel et l'amour... tout simplement, qui naissait en son jeune cœur fervent.

À Montréal, où l'on abordait six jours plus tard, Charlot ne voulut voir personne d'autre que l'interprète Charles Le Moyne. Il l'avait connu au Fort des Trois-Rivières et s'était beaucoup plu en sa société. Quelle tête bien d'aplomb avait en toute occasion, ce Le Moyne. Charlot comptait sur les conseils de ce soldat vaillant, avisé, agréable, et qui connaissait comme personne les Hurons des Grands Lacs, où il avait séjourné durant cinq années en compagnie des Jésuites.

Charlot dépêcha donc le Huron vers Charles Le Moyne. Il était au Fort, heureusement, et accourut auprès du jeune homme.

« Comment, c'est vous, Le Jeal ? je ne pouvais ajouter foi au baragouinage de votre messager...

— C'est moi, c'est bien moi, repartit en riant Charlot qui secouait la main de l'interprète de Ville-Marie. Les Iroquois ne m'ont embroché qu'à moitié...

— Vous n'avez pas fière mine, c'est vrai. Bah ! qu'importe ! Le tout est de se tirer vivant d'entre leurs mains. Vous me suivez au Fort ?

— Je ne m'en soucie pas. Je me remets en route, voyez-vous, dès demain matin, à moins que vous ne me refusiez les vêtements qui me referont une physionomie convenable, et un peu des vivres qui seront nécessaires à mon compagnon et à moi. Nous nous rendons si loin.

— Et où cela donc, mon jeune et aventureux ami ? Je puis vous le demander ?

— Au pays des Hurons. À la mission Sainte-Marie d'abord, puis...

— Là, là ! Vous vous rendez loin, en effet. Tout de même ne refusez pas de me suivre. Il se trouve au Fort, en ce moment, un de vos amis les plus chers ?

— Vraiment ? Il y a si longtemps que je n'entends ainsi parler d'amis chers ? Qui est-ce, Le Moyne ?

— Thomas Godefroy de Normanville.

— Je ne puis le croire.

— Mais oui, mais oui.

— Que fait-il là, Normanville, lui un habitant des Trois-Rivières, en ce lointain Ville-Marie ?

— Qu'y fais-je moi-même ? répliqua vivement et en souriant Le Moyne. Et vous donc, Le Jeal ?

— Vous me voyez muet devant votre agréable logique. Vous ne changez pas d'humeur, Le Moyne. Toujours les choses vous apparaissent sous leur meilleur aspect.

— J'y ai bien quelque mérite, je crois, en ce coin sanglant.

— Mais parlez de Normanville.

— Oui, cet ami de votre enfance, puis de votre jeunesse, a accepté d'acheter une concession à Montréal. Il y fera de fréquents séjours durant la belle saison.

— Vous m'étonnez. Mais enfin deux nobles cœurs comme Maisonneuve, votre gouverneur, et Godefroy de Normanville, sont dignes de s'entendre ! Allons, je vous suis. Revoir mon cher Normanville durant quelques heures me trouve sans aucune force de résistance. »

En ce moment, le bruit de nombreux cris, roulements de tambour, et la fuite précipitée de plusieurs soldats et sauvages non loin, sur la grève, atteignit l'oreille des deux interlocuteurs.

— Qu'est-ce que ce tintamarre ? fit Le Moyne. J'y cours.

— J'irais volontiers, moi aussi, n'était ma misérable tenue...

— Tenez, fit Le Moyne, qui prenait en mains un pistolet, prenez mon manteau, couvrez-vous, tandis que je m'assure si je suis nanti d'assez de plomb pour n'être pas tenu d'aller m'approvisionner au Fort. J'accepte...

— Merci, Le Moyne. J'accepte... Fort heureusement. j'ai un excellent mousquet, quant à moi ! Et un couteau qui a fait ses preuves ! Filons. Toi, fit-il, en s'adressant au Huron, veille sur notre canot. Nous partons toujours demain, au petit matin ».

Des voix s'élevèrent à nouveau, plus près. « Le Moyne ! criait-on, Le Moyne ! Ici ! À l'aide ! Les Iroquois s'approchent. Les Iroquois demandent à parlementer ! »

Le Moyne répondit avec empressement : « Bien, les amis ! J'accours ! Me voici ! Me voici ! »

Mais Charlot venait de bondir et de le dépasser avec un cri de joie. Normanville, il apercevait Normanville, qui se tenait là, tout près, avec quelques habitants de Ville-Marie. Tous regardaient aborder, à quelque distance, trois canots remplis de guerriers iroquois.

Normanville eut un geste de surprise et d'émotion en apercevant Charlot. Il fit un pas vers lui, puis se ravisa et lui cria : « Va m'attendre au Fort, mon petit ami. De grâce, ne reste pas ici. Va, va, mon enfant ». Mais Charlot hocha la tête et ne consentit qu'à se tenir à l'écart.

Aussi bien, les Iroquois manifestaient clairement leurs intentions ; trois sagramos, hommes vigoureux et de stature élevée, se détachaient du groupe des guerriers dans l'intention, semblait-il, d'entrer en pourparlers avec les Français. Normanville fit un signe à Le Moyne. Tous deux se détachèrent du groupe des Français et s'avancèrent à leur

tour. Normanville se montrait confiant, très confiant et voyant les trois Iroquois venir à eux sans armes, il sortit de sa ceinture, en souriant, deux pistolets et les lança vers ses amis. Puis, il avança plus près, toujours plus près, en souriant avec sa bonne grâce habituelle. Le gros des Iroquois l'environna, l'encercla plutôt en un rapide mouvement sitôt que cela fut possible. Le Moyne, qui avait considéré avec inquiétude toute cette manœuvre un peu audacieuse de Normanville, le voyant soudain entouré d'ennemis avec, comme seule arme, une demi-pique à la main, lança un cri d'avertissement : « Ne vous avancez pas ainsi vers ces traîtres ». Ce fut peine perdue, hélas, car Normanville qui jugeait, lui aussi, à ce moment, la partie dangereuse, essaya en vain de revenir sur ses pas.

La présence d'esprit et la bravoure coutumière de Le Moyne sauvèrent la situation et vinrent heureusement rétablir l'équilibre des forces.

À peine, en effet, Normanville venait-il de disparaître au milieu des guerriers iroquois qu'il courait faire face aux trois Iroquois demeurés avec eux, mais faisant mine déjà d'aller rejoindre leurs compagnons. Il les coucha en joue et les somma en leur langue de ne pas bouger, ou il tuerait comme un chien l'un quelconque des trois qui voudrait fuir. L'un d'eux, cependant, demanda à être entendu, tout en promettant de ne pas quitter la grève. « Qu'on me laisse, proposa-t-il, aller chercher le Français que nous ne voulons certes pas tuer... Si je ne reviens pas, qu'on dispose de mes compagnons. Ils me sont bien chers, pourtant ».

Le Moyne consentit à cette demande. Mais le voyant trop lent à revenir, il prit le parti de retourner au Fort avec les deux autres prisonniers qui poussaient des cris de détresse en regardant vers leurs compagnons.

Tous les habitants, la tête basse, reprirent avec Le Moyne le chemin de retour. Charlot les suivit de loin. Dans le brouhaha de l'incident, on l'avait peu remarqué. D'ailleurs, son amaigrissement, sa taille devenue plus haute, plus ferme, plus virile empêchaient tous ces colons du Montréal, qui avaient vu le jeune homme une fois, deux fois, peut-être, en leur vie, de le bien reconnaître ou de prononcer son nom en l'apercevant. Il avait fallu les yeux pleins d'affection profonde de Normanville pour ne plus hésiter un seul instant à le reconnaître, voyant ainsi apparaître à l'improviste ce jeune homme inconnu, enveloppé d'un large manteau...

« Et maintenant, se dit Charlot avec tristesse, que va-t-il advenir de Normanville. Il est en des griffes que je connais bien, qui se desserrent avec peine sur toute proie devenue leur... Mais je ne quitte pas Le Moyne, où qu'il aille, quoi qu'il fasse... C'est une tête froide et avisée que celle de Le Moyne... Et celle de M. de Maisonneuve, donc ! Mais tout de même, je connais ces barbares mieux qu'eux maintenant, et ma jeune expérience, je vais aller la mettre à leur service... Mon pauvre et bon Normanville !... Ah ! ils le paieront cher, s'ils touchent à un seul cheveu de sa tête... »

Toute la nuit dans la chambre un peu sombre, mais cela volontairement, du gouverneur de Ville-Marie, on devisa, on s'arrêta tantôt à un projet qu'on rejetait aussitôt, tantôt à

un autre qu'on n'acceptait guère plus longtemps. Charlot, que M. de Maisonneuve avait félicité de sa délivrance, puis auquel il avait offert vivres, couvert et vêtements à condition qu'il revienne bien vite prendre place près de lui, Charlot, dis-je, fit valoir bientôt un excellent plan, susceptible de ramener vite, sain et sauf, au Fort, le cher Normanville, si fort en danger pour le moment. Aux premières lueurs de l'aube, on se sépara, tous prenant la ferme résolution de réapparaître bientôt sur la grève, avec Charlot en tête.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée qu'un roulement formidable de tambour ramena tout le monde, dans la grande salle du Fort, où M. de Maisonneuve apparut presque tout de suite..., rayonnant et ayant à ses côtés... Normanville ! Les Iroquois n'avaient pas voulu pousser plus loin, cette fois, la perfidie, à cause de leurs compagnons captifs.

Quelle joyeuse mêlée s'ensuivit. Chacun se félicitait, se donnait l'accolade, puis courait aux fenêtres, afin d'assister à l'embarquement des otages remis en liberté, selon qu'il avait été convenu. Grâce à Charles Le Moyne, une tragédie venait d'être épargnée à ces braves cœurs de colons.

Normanville, ayant salué ses amis et compagnons et beaucoup remercié, regarda de côté et d'autre avec inquiétude. « Où donc pouvait bien se trouver son petit ami Charlot ? Qu'est-ce qui l'avait empêché d'accourir au bruit du tambour ? »

Il appela Le Moyne.

« Où est l'enfant, où est mon aventureux Charlot ? »  
demanda-t-il à celui-ci, avec un peu d'inquiétude dans le regard.

Le Moyne se prit à rire. « M. de Normanville, retournez à votre chambre. Vous y verrez un beau spectacle ! Ah ! Ah ! Ah ! Ce Charlot est impayable »

Quelque peu mystifié, mais tout à fait rassuré, Normanville prit alors congé de M. de Maisonneuve. Le gouverneur de Montréal, affable comme lui seul savait l'être, exigea en souriant une promesse de lui. « Maintenant, mon cher Normanville, que vous voilà revenu sans trop d'encombre au milieu de nous, il faut obtenir de Charlot qu'il renonce à toute expédition d'ici à quelques mois. Il se referra la santé et l'humeur auprès de nous. Sa mine porte la trace de bien des misères ; elle accuse combien de mauvais traitements. Vous avez sa confiance, vous possédez son affection. Usez de votre influence pour empêcher cet enfant de courir à de nouvelles et périlleuses aventures.

— Je ferai, avec plaisir, toutes les recommandations de sagesse possible à mon ami, M. le Gouverneur. Mais de là à vous assurer qu'il m'obéira, il y a loin, allez, il y a loin. Je gronderai, je prierai... Dieu veuille que ce ne soit pas en vain.  
»

Il entra dans sa chambre, une large pièce carrée où l'on voyait aussi peu de meubles que de bagages. Mais de la fenêtre donnant sur le fleuve, le beau et chaud soleil d'avril entraînait à flots.



Sur son lit de camp, Normanville aperçut tout de suite Charlot. Il dormait profondément. Il avait succombé à la fatigue, vêtu, casqué, armé prêt en un mot pour l'expédition projetée qui devait sauver, il l'espérait, son cher Normanville. Dans la main gauche, détails qui avaient si fort amusé Le Moyne, Charlot tenait une bonne miche de pain, et dans la droite, un gobelet d'étain à l'eau moitié renversée.

Normanville prit un siège et s'assit près de Charlot qui continuait à dormir paisiblement. Il examina les traits charmants de cette figure qui s'accusaient davantage maintenant. Ces deux années tristes et misérables chez les Iroquois avaient sculpté en force et en détermination ce front d'adolescent. Et le corps, malgré une maigreur qui faisait peine à voir semblait s'être musclé. C'était là maintenant, un homme, et un homme fort endurant et résolu qu'il avait devant lui. Mais qu'était devenu au moral, depuis deux ans, ce Charlot impétueux, un peu téméraire, au brave cœur un peu capricieux ? C'était cela surtout qu'il importait de savoir.

Comme si le jeune homme eut perçu la muette interrogation de Normanville, il plissa douloureusement le front, soudain, et ses lèvres laissèrent échapper quelques paroles incohérentes : « Lis-en-Fleur... oh ! revenez... Normanville, mon cher Normanville... il se souvient... vous connaît... Lis-en-Fleur, mon amie... ! » Un sourire ineffable erra quelques instants sur toute la figure transformée de Charlot, puis le sommeil profond et sans rêves le reprit.

Normanville se leva en soupirant. Il pressentait quelques complications sentimentales qui avaient sans doute eu raison de cet enfant au cœur ardent. Mais Charlot lui ferait-il des confidences ? Sa confiance absolue d'autrefois persistait-elle encore ?

Normanville appuya sur la fenêtre son front las, un peu soucieux. En bas, le Saint-Laurent coulait paisible, des eaux froides où erraient quelques glaces, son bleu très foncé reflétait un ciel de printemps très pur, très clair. Non loin de l'île de Sainte-Hélène, Normanville voyait disparaître peu à peu les canots des Iroquois.

Une heure passa. Normanville se rapprocha en souriant du dormeur qui commençait enfin à bouger. Le réveil était imminent. Soudain, le gobelet d'étain que les doigts crispés de Charlot avaient retenu jusqu'ici tomba sur le plancher avec un bruit sonore.

Charlot eut un sursaut, puis se mit sur son séant. Il regarda quelques instants autour de lui ; ses yeux se fixèrent, un peu étonnés, sur Normanville. Les brumes du sommeil le tenaient

encore. Le bon rire de Thomas Godefroy de Normanville lui fit recouvrer sa lucidité.

Il fut debout. Avec un mouvement de joie et de vive affection, il lui donna l'accolade.

— Bravo ! M. de Normanville. Vous voilà hors des griffes de ces tigres !

— Comme tu le vois, Charlot. Mais il paraît que tu avais créé un plan superbe en vue de ma délivrance...

— En effet. Et je ne sais ce qui m'a pris soudain. Un sommeil de plomb m'a terrassé... Qui donc vous a sauvé ? Le Moyne me promettait, pourtant, hier soir, de me prévenir dès l'aube.

— Ne t'en prends à personne, mon ami, car personne n'a eu à intervenir à mon sujet. Messieurs les Iroquois me remettaient eux-mêmes en liberté ce matin, en échange bien entendu des deux sagamos que Le Moyne avait eu l'habileté de retenir en otages, hier soir.

— Ce brave Le Moyne ! Quelle tête fertile que la sienne et bien d'aplomb ! cria Charlot avec enthousiasme.

— Chacun voudrait en dire autant de la sienne, n'est-ce pas Charlot ? remarqua en riant Normanville, qui considérait avec attention le jeune homme.

— Sans doute, sans doute, fit celui-ci, un peu distraitement. Soudain, il leva la tête et aperçut le regard profond que Normanville jetait sur lui. Il rougit légèrement, puis se redressa.

— Vous me retrouvez différent, n'est-ce pas, mûri, un peu assagi, j'espère, endurci par la vie pénible menée chez les Agniers où j'occupais le poste peu glorieux d'esclave. Ah ! n'eût été la fidèle amitié de Kiné, je me serais cent fois découragé... et peut-être en aurais-je fini avec la vie... acheva Charlot, avec un peu d'amertume.

— Allons, allons, tu médis de ton courage... Tu n'aurais pas eu cette lâcheté... Oui, Charlot, je te trouve changé, beaucoup, et surtout, tu es maigre, presque décharné ! Tiens, c'est complet... voilà que tu tousses, ajouta-t-il, voyant le jeune homme pris d'une courte quinte qui le secoua tout entier...

— Ouf !... C'est fini... Non, non, je n'ai besoin... de rien.

— Prends un peu d'eau tout de même.

— Merci.

Le jeune homme, comme s'il eût été vexé de ce contretemps, se rendit un instant près de la fenêtre. Il tressaillit en sentant sur son épaule la main de Normanville qui l'avait suivi.

— Charlot, dit celui-ci gravement, il faut guérir ce rhume avant de retourner aux Trois-Rivières, auprès de Perrine.

Elle serait prise d'une folle inquiétude en te retrouvant dans ce piteux état de santé.

Eh ! Nous remonterons ensemble dans un mois, deux mois tout au plus. Elle n'est encore avertie de rien, n'est-ce pas, ta bonne petite sœur ?

Charlot baissa la tête.

— Tu m'as entendu, Charlot ? — Oui.

— Tu approuves ?

— Je ne sais pas encore.



— Comment ? Normanville, mettant ses deux mains sur les épaules de Charlot, le força à le regarder bien en face.

— Qu'est-ce que tu ne sais pas encore, enfant ?

— M. de Normanville, je ne puis retourner aux Trois-Rivières, je ne puis non plus demeurer ici, dit Charlot, avec fermeté, mais en détournant les yeux.

— Ah ! fit Normanville en fronçant les sourcils. Mais il ne voulut pas forcer les confidences du jeune homme.

Le silence régna durant quelques secondes. Normanville s'affaira près d'un garde-manger.

— Charlot, demanda avec intérêt l'interprète, as-tu pris suffisamment de nourriture depuis ton arrivée ? J'ai ici un reste de pâté de venaison... puis un peu d'excellent vin d'Espagne.

— Non, merci, je vous assure. On m'a traité royalement cette nuit dans la chambre de M. de Maisonneuve. Vous m'avez vu en mains tout à l'heure, l'excédent d'un bon repas... Votre pain est excellent au Fort. Ah ! je crois que c'est le pain qui m'a semblé le meilleur mets à retrouver, après tous mes jeûnes forcés chez les Iroquois.

— Hâte-toi d'oublier tout cela. Nous te ferons faire bombance, d'ailleurs, ici, puis... aux Trois-Rivières, dit encore en hésitant et sans regarder Charlot le bon Godefroy de Normanville.

M. de Normanville, je vais vous causer à tous beaucoup de chagrin, car... Allons, allons, ne me regardez pas ainsi. Votre sourire est forcé, je le vois bien... Et puis, pourquoi esquivez-vous toutes les questions que vous pourriez si bien poser ?

— Non, mon petit. Tu te méprends. Je n'esquive rien ! J'aimerais, au contraire, que ta confiance de jadis se

réveille. Dis-moi tout, va. Cela te fera du bien. Et si tu veux d'un conseil ?

— Tout sera bientôt avoué, reprit Charlot, qui jouait machinalement avec un pistolet non chargé. Il venait de vérifier tout cela. Oui, des mots simples, brefs, clairs, vont tenir lieu un moment de ce qui me brûle tout l'être, pourtant...

— Va droit au but, petit. Ne bats pas ainsi les buissons.

M. de Normanville, j'aime, avec toute la chaude tendresse de cœur dont je suis capable. J'aime une petite Algonquine, au noble cœur, au front hautain, à la grâce si touchante. Je l'ai surnommée Lis en-Fleur...

— Je sais cela, du moins, dit en souriant l'interprète.

— Comment ? Vous ne pouvez savoir cela, voyons. Elle vient des Trois-Rivières, c'est vrai, mais vous ne l'avez sûrement jamais remarquée... Elle me l'a dit. Elle vous connaît, vous savez.

— Ne t'emballe pas. Tu t'es trahi tout à l'heure, en rêve, voilà. Son nom est venu si spontanément sur tes lèvres, que toute ta figure en a rayonné. Ma parole, tu m'as fait revivre mes vingt ans...

Que ne le disiez-vous plus tôt ? s'exclama en riant de bon cœur Charlot. Ah ! vous connaissiez déjà mon secret, et même vous comprenez mon état d'âme. Il vous rappelle le

vôtre, jadis. Ah ! M. de Normanville, quel poids vous m'enlevez sur le cœur et sur l'esprit... Que voulez-vous, sauf Perrine et vous, aucune affection paternelle ou fraternelle n'est vraiment entrée dans ma vie.

— Charlot, crois-tu que comprendre, sympathiser, veuille toujours dire approuver ?

— Évidemment non.

Alors, sans te blâmer le moins du monde pour un attachement qui a surpris ton cœur, ton cœur ardent de dix-huit ans, je ne puis t'approuver de t'y abandonner avec cette fougue...

— Vous ne savez pas alors ce que c'est que d'aimer à en mourir, non, vous ne le savez pas. Tenez, M. de Normanville, continua Charlot, avec vivacité et en arpentant la longue pièce claire et nue, tenez, je me reproche même cette conversation, cette confiance. C'est un retard de plus. Je devrais être déjà en route...

En route ? questionna Normanville. Pour où ?

— Pour le pays des Hurons. Elle y est ma Lis-en-Fleur maintenant, et toujours au pouvoir de son ravisseur. Le misérable ! Béni sera le jour qui le mettra en face de moi.

— Mon pauvre petit, que vas-tu gagner à cette chasse ? Aie donc plutôt la vaillance de certains de tes prédécesseurs, sur cette terre de la Nouvelle-France. Tu n'es pas le

premier, tu ne seras pas, non plus, le dernier, à aimer de fraîches jeunes filles sauvages, dont le dévouement, la soumission envers nous, peuvent quelquefois aller si loin »... Un soupir échappa à Normanville. Ses yeux s'emplirent un instant de rêve.

Charlot pressa la main de l'interprète. « Vous voyez, seule la puissance d'un tendre souvenir peut bouleverser ainsi votre physionomie si calme, un peu fermée d'ordinaire. Vous avez connu, je suis sûr, un sentiment semblable à celui qui domine mon cœur, ma raison, ma vie.

— Je l'ai vaincu, petit.

— Oh !

— Sommes-nous donc venus en ce pays pour obéir à toutes les inclinations qui s'emparent de nos cœurs. Un soldat comme tu l'es, comme je l'étais hier, se doit d'abord à sa patrie nouvelle, semée de dangers inouïs. Puis, s'il faut fonder un foyer, que ce soit avec une fille vaillante et douce de notre pays de France.

— M. de Normanville, à quoi bon toutes ces paroles ! Je sais tout cela comme vous, allez. Mon cœur se refuse à la conviction... Je suis désolé, mais bien décidé à revoir cette enfant ou... à périr.

— Quelle folie ! Enfin... Le Ciel veuille que tu n'aïlles pas au-devant de nouveaux désastres, de nouvelles douleurs.

— Cela ne peut faire reculer « le soldat que je suis », n'est-ce pas ?

— Ta confiance, petit, m'est précieuse, en tout cas. Quand comptes-tu partir ? Et que faut-il dire à l'aimante petite sœur qui pleure toujours ton absence, là-bas, dans nos chères et sombres Trois-Rivières ?

Charlot tressaillit. « C'est la seule ombre au tableau, M. de Normanville. Oh ! Perrine, Perrine... »

Durant quelques instants, Charlot cacha sa figure entre ses mains. Son émotion se faisait intense.

— Quand comptes-tu partir ? reprit sans pitié Normanville, et prépare bien ce mot à présenter à ta sœur.

— J'ai écrit ce mot à Richelieu, il y a près de huit jours, déclara à voix basse le jeune homme. Un Algonquin, ami de Lis-en-Fleur, a consenti à s'en charger. Perrine le lit sans doute en ce moment.

— La pauvre petite sœur ! Que nous sommes durs, parfois, Charlot, pour les femmes que nous chérissons de tout notre cœur, pourtant.

Normanville se leva. « Charlot, reprit-il bientôt, sais-tu que le Père Daran est très, très malade dans une chambre du Fort ?

— Je le sais. J'ai même demandé à le voir, si possible.

— Un messenger sauvage a été dépêché depuis une douzaine de jours à la Résidence des Jésuites, à Québec. On ne sait que faire ici. Le cas du Père est très grave. Mais... sais-tu pourquoi je parle, sans raison apparente, du Père Daran ?

— Je vous écoute.

— C'est que probablement, nous aurons sous peu, à son sujet, des nouvelles de Québec... Et si quelqu'un, profitant de l'occasion, passe ici en route et chargé de lettres pour les Hurons... ce sera une excellente combinaison pour toi.

— En quoi cela me regarde-t-il ? fit Charlot étonné de toutes ces circonlocutions.

— Tiens, tu attendrais, d'abord durant quelques jours l'arrivée de ces nouvelles, petit ; puis tu partirais ensuite pour le pays des Hurons. en compagnie très sûre. Voyons, tu me dois bien cette halte de quatre ou cinq jours tout au plus ?... Tu hésites ?

— Soit. Mais pas plus de cinq jours, M. de Normanville.

— Bravo, petit ! Comme cela, tu te retremperas bien un peu dans notre atmosphère française si douce, si agréable et qui est nôtre, ici comme aux Trois-Rivières. Allons, viens faire une visite à l'Hôtel-Dieu, maintenant. Mlle Mance désire te voir et dorloter un peu le frère amaigri de Perrine.

## VII- AU PAYS DES HURONS

Normanville avait prévu juste. « Le 24 d'avril partit des Trois-Rivières le canot de Chastillon pour aller aux Hurons, dans lequel il était avec deux sauvages chrétiens : René Oheraenti et Michel... »

L'on débarquait sur les rives de Ville-Marie l'avant-dernier jour d'avril. Les colons accourus manifestèrent leur joie. Les voyageurs n'avaient pas fait, Dieu en soit loué, de tragiques rencontres. La figure de Charlot resplendissait. Dès le lendemain, il allait donc pouvoir se mettre en route vers les lointaines terres des bords des grands lacs. Il s'empressait, tout joyeux, auprès de Normanville, occupé à décharger les bagages destinés à Ville-Marie, et à poser en même temps à Chastillon combien de questions au sujet des Trois-Rivières, des siens et... de Perrine.

Charlot trembla bien un peu d'émotion en entendant parler de sa sœur bien-aimée. Il redevint grave et silencieux. Normanville vit lui échapper une dernière et touchante tentative pour retenir le jeune homme auprès de lui. Au contraire, il constata sur la figure de Charlot, autour de la bouche dont les plis se durcissaient, sur son front où une barre rigide se formait, une résolution inébranlable, décidé à surmonter tous les chocs pénibles du cœur, sauf un.

Normanville haussa les épaules, mais fut intérieurement convaincu qu'il fallait bien abandonner à son sort cet enfant qui devait aimer avec une belle et puissante virilité, puisque toute autre affection, si vive soit-elle, s'anéantissait devant son amour vif, sain, impérieux, pour l'Algonquine.

Un jour, il se le rappela ; Perrine, avec une moue, lui avait dit : « M. de Normanville, je ne vous comprends pas. Charlot a raison de vous, toujours. Et vous savez, pourtant, combien il se montre souvent déraisonnable ». Il n'avait pas répondu à ce doux reproche de Perrine. À quoi bon ? D'abord, le silence, la discrétion lui allaient bien. Puis, il respectait chez les autres tout acte volontaire lucidement posé... Les événements se chargeaient, selon lui, de désillusionner, de contrarier ou de faire échouer les plans de ces fronts qui s'entêtaient. Et puis lui-même, autrefois, n'aurait pas aimé aucune ingérence dans le domaine du cœur surtout.

Oui, Charlot, une fois de plus, se montrait sans doute déraisonnable. Et encore ? Le sentiment d'amour qu'il éprouvait si profondément pour la fière Algonquine lui dévorait le cœur à certains instants. Normanville le voyait, l'avait observé fort bien. Et de nouveau, il voulait espérer que des traverses, qui feraient sans doute souffrir l'enfant, seraient aussi le creuset d'où sortirait, avec une plénitude plus grande, plus avertie, ou s'éteindrait, par sa violence même, le premier amour splendide de ce cœur de dix-huit ans.

Le 30 avril, au petit jour, Charlot, après des adieux écourtés à son cher Normanville, comme à Le Moyne, quittait les rives

hospitalières de Montréal. Longtemps, son regard se tint fixé sur le Fort. Il se détachait en fière, quoique si simple beauté, sur toute cette forêt enveloppée de brumes matinales blanches, légères, floconneuses.

On navigua avec énergie jusqu'au soir. La température s'y prêtait. Un calme magnifique régnait partout. Pas la moindre trace d'Iroquois à travers ces beaux paysages boisés.

« C'est à croire que nos sanguinaires ennemis, dit soudain Charlot, ou bien sont demeurés dans leurs propres bois fort giboyeux, ou bien sont massés quelque part, prêts à une attaque sournoisement et habilement préparée ».

Hélas ! Charlot, deux mois plus tard allait voir se vérifier, de point en point, sa dernière superstition. Qu'il les connaissait bien, ces terribles ennemis des Français, vraiment !

Le voyage, dans sa dernière quinzaine ne s'accomplit pas sans encombre. De grands vents s'élevèrent. Il fallut souvent aborder sur des rives inconnues, dresser la tente et attendre jusqu'à huit jours, parfois, que la brise perdit un peu de sa force.

Enfin, le 10 juin, on fut à destination. La Maison de Sainte-Marie, sur les bords du grand lac Huron, s'ouvrit toute grande pour recevoir les voyageurs. L'on avait voulu s'y rendre tout d'abord. N'était-ce pas là « le centre » de tous ces pays, « le cœur des missions » que les Jésuites y avaient fondées. Ces missions, au nombre de dix, étaient desservies par quinze des héroïques Pères. Entre autres, à la Mission de

Saint-Joseph, et depuis quatorze ans, le Père Antoine Daniel, aux bourgs de Saint-Louis et de Saint-Ignace, les Pères de Brébeuf et Gabriel Lalemant.

À la maison de Sainte-Marie se trouvait en ce moment, en qualité de supérieur, le Père Paul Ragueneau. Deux autres Pères l'assistaient. Plusieurs Français s'y trouvaient également, car la besogne y était assez forte. La Maison de Sainte-Marie des Hurons ne servait-elle pas à la fois "d'hôpital pour les malades, d'hospice pour les visites ou les voyageurs, de refuge contre les ennemis, de maison de retraite et de conférences pour les Pères, » qui aimaient à s'y rassembler deux ou trois fois par année ?

La venue de messagers venant des Trois-Rivières ou de Québec, les lettres que tous et chacun recevaient à ces occasions, constituaient une petite fête du cœur pour tous ces courageux exilés. Aussi, accueillait-on avec, je le répète, une joie extrême ces voyageurs accourus de si loin.

Le Père Ragueneau n'avait pas tout de suite reconnu Charlot, en le mince et fier soldat qui s'inclinait avec grâce devant lui, un sourire sous sa fine moustache à peine dessinée. Mais aux quelques mots du jeune homme qui rappelait un plaisant souvenir d'enfance bien connu du Père, il s'écria : « Charlot ! Vous ! Oh ! la belle et agréable surprise ! Moi, qui vous croyais encore entre les mains des féroces Agniers... Vous me narrerez avec soin tous les détails de votre délivrance, n'est-ce pas, mon enfant ? Mais auparavant, venez vous restaurer, venez. Je ne vous offre pas un festin de

Balthazar, mais qu'importe, vous n'en mangerez pas moins de bon cœur ».

Le lendemain, il fallut pour Charlot reprendre et reprendre encore le récit de son existence chez les Agniers. Tout près d'une vingtaine de Français accouraient, ou d'un poste, ou d'un autre. L'on espérait quelques lettres, puis l'ambiance chaleureuse, agréable, stimulante de la Maison de Sainte-Marie exerçait sur tous son action. On prolongeait la visite de plusieurs heures, et Charlot, que le Père Ragueneau tenait à présenter à tous, excitait l'intérêt général.

Pauvre Charlot ! Qu'il aurait voulu, au lieu de parler ainsi de lui, questionner adroitement toutes ces personnes et apprendre quelques nouvelles concernant l'Algonquine.

Cinq longs jours se passèrent ainsi. Enfin, Charlot, le sixième jour, pria le Père Ragueneau de bien vouloir le recevoir privément. Il avait à lui faire de graves confidences. Et cela pressait. Le Père acquiesça aussitôt. L'entretien se prolongea entre le jeune soldat au cœur désespéré et le vaillant missionnaire, plein de sagesse et de pénétration. Charlot apprit presque tout ce qu'il lui importait de savoir.

Oui, deux Hurons accompagnés d'une Algonquine aux yeux noirs bien tristes, un peu absents, étaient entrés, un soir orageux du mois de mars dernier, dans la Maison de Sainte-Marie. Ces Hurons comptaient des parents dans les bourgs voisins. On s'en était donc allé bien vite les retrouver.

« Mais la jeune fille, Père, n'a pas cherché à se confier à vous... Sa mélancolie ne vous a pas non plus semblé chose si pitoyable qu'il fallût y apporter quelque baume... Hélas ! hélas ! ma pauvre Lis-en-Fleur !

— Charlot, vous pensez bien que la plus élémentaire délicatesse m'interdisait toute question trop directe. Les Sauvages, vous le savez, ont le cœur fier ; ils souffrent toujours en silence...

— C'est vrai.

— Et puis, l'un des Hurons me l'avait présentée comme sa future femme. Aucune protestation n'était venue sur les lèvres de la jeune fille. Elle se tint les yeux baissés, durant toute l'entrevue, si je me souviens bien.

— Et, reprit Charlot avec peine... elle est sans doute... mariée, maintenant ? » Ses yeux, où glissaient un chagrin immense, interrogeaient le Père, encore plus que ses paroles.

— Non, je ne la crois pas mariée, Charlot. Car... une semaine plus tard, le Huron qui devait l'épouser entra ici, furieux, menaçant, réclamant sa fiancée algonquine qui s'était enfuie durant la nuit.

— Non ? Et vous ne me trompez, pas ? Justes cieux, quel bonheur j'éprouve de la savoir hors des griffes de son ravisseur. Père, cria Charlot, en se levant avec impétuosité, les yeux rayonnants. la main posée sur son épée, comme pour

parer déjà à quelque danger, Père où croyez-vous qu'elle puisse être allée se réfugier ? Dites-moi ? De grâce !

— Pourquoi, Charlot ? demanda avec calme le Père.

— Pourquoi, pourquoi ? reprit Charlot. Mais Père, parce que je l'aime, parce que je ne puis vivre sans elle, parce que j'ai fait des milliers de lieues pour la rejoindre coûte que coûte.

— Et une fois que vous serez en sa présence à quoi cela vous aura-t-il servi ? À vous faire souffrir tous deux inutilement, car, je suppose, Charlot, que vous n'avez pas le dessein de l'épouser, d'épouser une femme sauvage, une Algonquine ?

— Ce ne serait pas un crime.

— Non, sans doute, mais il faut réfléchir aux conséquences d'une pareille détermination, mon enfant. Comment ! Personne, jusqu'ici, ne vous a fait entendre le langage de raison, ne vous a supplié de ne pas entreprendre ce hardi voyage qui n'allait sans doute aboutir à rien. Ô mon pauvre et fol enfant.

— Vous vous trompez, Père, dit Charlot d'une voix assombrie, le front barré d'une longue ride volontaire, l'on m'a sermonné beaucoup. En vain, hélas ! Je dois revoir cette enfant que j'aime... Et, finit-il en se levant, et en serrant les poings, je la reverrai, dussé-je connaître pour cela, et le fer, et le feu, et...

— Chut ! mon enfant, ne parlez pas ainsi. Il ne faut pas braver la Providence... Mais quel changement ! Autrefois, Charlot, vous n'aviez pas cette humeur d'indompté !

— J'ai souffert, j'ai tant souffert, Père, chez les Agniers. Et c'est là que je la connus et l'aimai, ma bien-aimée... Nous étions, l'un pour l'autre, tout ce qu'il y a de bon et de bien sur la terre... » Un sanglot monta soudain à la gorge de Charlot. Le jeune soldat domina bien vite son émotion, et tendit la main au Père.

« Père, soyez-moi miséricordieux, dites-moi où est Lis-en-Fleur ?

— Sérieusement Charlot, je l'ignore. Au fait, le Père Daniel, de la Mission de Saint-Joseph, sera ici la semaine prochaine. Attendez-le. Il vous dira vite si elle n'est pas dans le bourg qu'il habite depuis si longtemps. Ce sera autant de temps de gagné pour vous, n'est-ce pas ?

— Aurai-je la force de faire taire mon cœur d'ici là ?

— Mais oui, mon petit, mais oui. Vous irez à la chasse en attendant. Cela vous aidera, dit le Père en souriant.

— Oui, et si la chance me favorise d'un certain gibier humain, si je m'y trouve jamais face à face avec ce Huron, ravisseur de ma bien-aimée, ô Père, croyez bien que je lui ferai expier son crime.

— Non, vous n'en ferez rien, Charlot. Car, et le Père Ragueneau se leva à son tour, nous allons essayer de remettre un peu de sens chrétien dans votre chère mauvaise tête.



— Bénissez-moi, Père, supplia soudain Charlot, en mettant un genou en terre. Je suis effrayé souvent, de porter dans mon cœur à la fois tant de haine et d'amour.

— Oui. mon fils, je vous bénis. Ah ! votre fougue naturelle, vos souffrances n'ont donc pas éteint chez vous tout à fait la voix de la conscience. Que Dieu en soit loué !

## VIII-UNE NOUVELLE LETTRE DE PERRINE

Charlot voyait s'écouler juin avec une désespérante lenteur. La lutte qu'avait subie son cœur contre lequel étaient venus se liquer sa raison, les conseils d'esprits d'élite, la sagesse expérimentée des religieux qui l'aimaient et le protégeaient, avaient peu à peu miné sa constitution débile. Il avait dû s'aliter quelques jours avant l'arrivée du Père Antoine Daniel. Le bon Jésuite à son arrivée, le 22 juin, avait consenti à une longue entrevue avec le convalescent. Il lui avait révélé la présence, à la mission de Saint-Joseph, de la jeune Algonquine qu'il aimait. Il la comptait parmi ses catéchumènes. Mais Charlot ne pouvait plus s'attendre à la trouver docile aux projets qu'il nourrissait à son égard. La bonne petite Algonquine comprenait, bien que son cœur en eût souffert, certes, qu'elle ne devait plus songer à son frère blanc, si loin, si loin d'elle maintenant, mais épouser et aimer l'un de sa race. Même ce mari futur existait déjà. Alors, pourquoi Charlot irait-il bouleverser tous ces cœurs ? Pour les uns l'oubli viendrait ou du moins l'apaisement vis-à-vis d'une trop grande douleur. Pour les autres, la déception serait presque cruelle... »

Le Père Daniel avait parlé avec cette onction des saints si émouvante. Il apparaissait s'élevant au-dessus de toutes les contingences humaines, et cela, avec une simplicité, une vérité qui laissaient bien voir l'héroïsme de sa vie et de sa

vertu. Puis, il avait quitté Charlot en lui promettant de prier pour qu'il recouvrât la paix. Car le père n'était accouru à la Maison de Sainte-Marie, en cette fin de juin 1648, que pour « vaquer à Dieu seul », s'y adonner durant huit jours aux Exercices spirituels de la Compagnie de Jésus, puis retourner aussitôt, sans même le délai d'un jour, vers son cher troupeau de Saint-Joseph.

Charlot, la mort dans l'âme, avait assisté, le 1er juillet, au départ du religieux. Un peu de révolte paraissait dans ses yeux. Le Père Daniel sembla deviner tous ces mouvements. Il posa soudain, avec une bonté encourageante, sa main gauche sur l'épaule de Charlot, tandis que la droite traçait sur le front assombri du jeune soldat le signe de la croix. Un sanglot monta à la gorge de Charlot. Il se releva vivement, puis s'enfonça bientôt dans le bois avoisinant.

Le lendemain de ce départ un peu précipité, semblait-il à tous, un beau soleil répandait partout sa lumière et sa joie. Un vent frais soufflait doucement. Charlot, dès l'aube, avait quitté la Maison Sainte-Marie. Il avait erré au hasard dans la forêt. L'on avait parlé d'une journée de pêche fructueuse à entreprendre : mais le jeune homme ne se souciait pas de faire partie du groupe des canotiers. Il ne s'expliquait pas pourquoi, mais son âme s'agitait et vibrait. Il sentait rôder autour de tout son être l'ombre d'un malheur prochain... Il cherchait à secouer cette impression d'ailleurs depuis la veille au soir, sans succès, hélas !

Il s'entendit tout à coup appeler par un des serviteurs dévoués des Jésuites. Un peu contrarié de cette poursuite

indésirable, le jeune homme feignit d'abord de ne pas entendre. Puis, il se ravisa. Ne fallait-il pas être raisonnable et tourner le dos à la solitude comme aux rêves vains et douloureux ? Il se prit à siffler doucement, en se dirigeant vers le messager qui approchait toujours.

Bientôt il l'aperçut. Il agitait au bout de son bras un rouleau d'écorce. Il cria : « Soldat Le Jeal, une lettre pour vous. Une lettre des Trois-Rivières, nous ont déclaré les Hurons, qui arrivent à l'instant des postes lointains de Québec et des Trois-Rivières ».

En deux bonds, avec un cri de joie, Charlot eut rejoint le messager. Il remercia et prit d'une main fébrile le rouleau d'écorce dans lequel était en effet enfoui un petit feuillet blanc. Ce feuillet était couvert des caractères fins et élégants de Perrine.

Le messager sourit devant le contentement du jeune soldat. Il prit congé, disant : « Les Pères vous prient de ne pas vous troubler au sujet du repas de ce midi. Tenez, voici quelques provisions. Mangez à l'ombre de ces grands arbres et lisez et relisez, à loisir cette lettre de quelqu'un qui vous est sans doute bien cher. Votre figure est radieuse.

— Certes ! C'est ma sœur chérie qui m'a écrit.

— Alors, je comprends... Au revoir, donc, à ce soir pour le salut de cinq heures, en l'honneur de la belle fête du jour.

— Oui, oui, c'est la fête de la Visitation aujourd'hui, je le sais. Aimable coïncidence ! J'ai aussi, par la grâce de Notre-Dame, ma visitation... la lettre de ma Perrine.

Le donné des Jésuites s'éloigna. Charlot brisa le cachet de la petite missive et lut ce qui suit :

Mon frère bien-aimé.

J'ai longtemps hésité à t'envoyer ma lettre... Si le messenger qui te la remettra n'était venu deux fois me prier de ne pas me gêner au sujet des messages à envoyer chez les Hurons, il est probable que tu ne la tiendrais pas entre tes mains en ces premiers jours de juillet.

Pourquoi ? me demandes-tu, pourquoi ? « M'en voudrais-tu, ma sœur, au point de me faire souffrir durement ? »...

Non Charlot, crois-le bien, je ne t'en veux pas, je ne t'en veux pas, d'avoir préféré le jeune et premier amour qui te dévorait le cœur à ta calme et sérieuse sœur, qui t'aimera toujours tendrement, quoi que tu fasses, quoi que tu dises... N'ai-je pas promis à notre douce petite maman, partie si tôt pour le Ciel, de la remplacer auprès de toi, et chaque fois que je le pourrais... Ce que ma bouche enfantine énonçait jadis, comment mon cœur raisonnant de vingt ans n'y voudrait-il pas souscrire ? Non, Charlot, il y a autre chose...

Il y a... ma détresse ! Frère, Jean n'est plus. Entends-tu, Jean Amyot, ce compagnon aimé de ma jeunesse, il est mort ! Mort ! Mon Dieu !... Mon Dieu !... Cela ne me semble pas encore possible. Lui, si brave, si prudent, rempli d'expérience et de sagesse, habile à tous les arts du canotier, s'être noyé ! Noyé avec François Marguerie ! sous nos yeux mêmes ! Et puis, Charlot, je le dis en ce moment, non plus en rougissant, mais en pleurant... qu'il était aimant et bon pour ta Perrine ! Nous attendions ton retour pour t'annoncer la nouvelle... de notre union prochaine... Pauvre, pauvre Jean ! Il t'en voulait de retarder notre bonheur par ton goût, ta recherche des aventures. Mais je lui répliquais chaque fois avec un soupir qu'il fallait t'excuser parce que tu ignorais cet amour de ta Perrine... que je ne t'avais pas avoué parce que je n'osais me l'avouer à moi-même, avant que les circonstances ne m'y aient pour ainsi dire forcé.

Mais reprenons d'un peu plus haut... Oh ! attends, attends... mon chéri... que j'essuie d'abord mes larmes... Elles m'aveuglent. Oh ! Jean, mon bien-aimé, vois comme ma douleur brûle. Mais dis, dis, elle ne te tourmente pas. Là-haut... Si cela était... pardonne-moi, prie pour moi. Je n'ai plus de forces, moi...

Charlot, la peine me fait délirer, n'est-ce pas ? Songe donc, il n'y a pas trois semaines encore, Jean était auprès de moi, gai, empressé, affectueux, sans le moindre pressentiment de l'approche de la grande voleuse de bonheur : la mort !

Nous avons été trop heureux durant les jours clairs et chauds de mai. En mars et en avril, nous nous étions séparés.

Jean était parti des Trois-Rivières pour Québec, le 23 mars, si je me le rappelle bien. En tout cas, il arrivait à Québec le 27 en compagnie de trois Hurons qui lui étaient dévoués jusqu'à la mort, à chaque occasion nouvelle. Sais-tu qu'ils ont pu faire du canot jusqu'au Cap Rouge ? Mais Jean était coutumier de ces prouesses, au départ des premières glaces sur le Saint-Laurent...

Et comme il se couvrit de gloire à son dernier voyage à Québec !... Avec sa bonne humeur habituelle, et pour un peu distraire les quelques Hurons de Québec et de Sillery, Jean ne les provoqua-t-il pas tous à la course, soit avec des raquettes aux pieds, soit sans raquettes. Tu connais nos Hurons, et la bonne opinion qu'ils ont de leur mérite. Ils s'empressèrent d'entrer en lice avec Jean. Oh ! leur profond dépit de se voir vaincus les uns après les autres. Dépit de courte durée vis-à-vis de l'aimable gaieté de Jean. Elle eut le don de ramener le sourire sur les fronts, même des plus récalcitrants, ceux des vaniteux par exemple...

Mais si Jean était ainsi descendu à Québec c'était pour obtenir congé de monsieur le Gouverneur de mener une escouade de Français contre les Iroquois... Toujours brave et généreux comme un lion, notre Jean !

Le 22 mai, veille de sa mort, nous avons passé une soirée attendrissante. Tous les deux, en devisant avec affection de notre avenir, nous nous étions rendus à l'emplacement où s'amoncelaient les matériaux destinés à la construction de notre nid familial. Le Père Buteux vint à passer et sourit en nous voyant. Puis, il nous adressa quelques mots.

« Eh bien ! mon bon Amyot, vous voilà en train de devenir un bon habitant des Trois-Rivières ? Votre gîte s'élèvera ici ?

— Je l'espère, mon Père, répondit gaiement Jean, à moins que les hasards de la guerre n'en décident autrement.

— Oui, oui, reprit le Supérieur des Trois-Rivières, la Providence nous tient amoureusement dans sa main... Et ce qu'elle décide est la sagesse même.

— Mon Père, dis-je avec un peu de reproche dans la voix, ne croyez-vous pas que notre jeune bonheur mérite protection et doit un peu trouver grâce...

— Nous prierons pour qu'il en soit ainsi, ma chère enfant...

— En tout cas, mon Père, et vous aussi Perrine, sachez bien ceci... Et les yeux de Jean, étranges, mystérieux, se fixèrent soudain au loin... « Sachez que s'il arrive que je meure, je désire que ces bois et les autres matériaux que je dispose pour me faire bâtir une maison soient appliqués pour faire dresser une petite chapelle à l'honneur de saint Joseph...[1]

— Jean, Jean, repris-je, en tressaillant, car je ne sais quel froid subit pénétrait jusqu'au fond de mon cœur, pourquoi parler ainsi, je suis près de vous, vous savez, heureuse, confiante...

— Perrine a raison, reprit le Père Buteux, il faut de l'espoir, du sourire autour de votre affection que Dieu bénit, et moi aussi... » Puis le Père s'éloigna.

— Allons, allons, s'exclama alors Jean en secouant doucement mon bras qu'il passa ensuite avec tendresse sous le sien, il ne faut pas, Perrine, prendre toutes choses avec cette sensibilité alarmée... Vous devenez facilement la proie de la mélancolie, mon amie...

Hélas ! Charlot, n'avais-je pas raison de protester, de frémir, de me plaindre... Et pourtant, oh ! que tout mon être était loin de s'attendre au deuil affreux, à la douleur poignante du lendemain... Je pleure, Charlot... je pleure en ce moment, tout comme si tu étais près de moi à m'écouter. Mais que mes larmes sont lourdes... elles se pressent, elles glissent malgré moi ! Jean, Jean, me vois-tu, toi, en cette agonie du cœur qui dure depuis trois semaines... elle me brise, elle me courbe tout l'être... Frère, si au moins tu étais ici ! Jean et toi, vous êtes si bien la respiration même de mon cœur... Ne reviendras-tu pas bientôt ?

Mais je veux reprendre le récit du calvaire que j'ai gravi...

Le 23 mai fut une journée d'apparence assez orageuse. Toute la matinée, de gros nuages, accompagnés de vent, se reflétaient sur la surface houleuse du fleuve. Jean vint me saluer un moment vers midi. François Marguerie l'accompagnait. Il s'était incliné aimablement devant moi, puis retiré à l'écart. Je montrai de la surprise.

— Jean, où donc allez-vous, avec le chef des interprètes ?

— À une expédition d'une couple d'heures, peut-être. Un groupe d'Algonquins nous attend de l'autre côté du fleuve.

Je fus aussitôt toute inquiétude. « Que dites-vous là, Jean ! Vous n'allez pas, François Marguerie et vous, traverser le fleuve. Le temps est loin d'être sûr.

— Mais non, Perrine, voyons, tout se calme, tout est calme, je vous assure...

— Et si le vent reprend, si...

— Ah ! ah ! ah ! se mit à rire de bon cœur Jean, que deviendrions-nous en ce pays, s'il nous fallait ainsi mesurer chaque geste... À la grâce de Dieu, mon amie !

— Bien, répondis-je, rassurée comme à l'ordinaire par le bel optimisme de Jean.

— Perrine, dit soudain plus gravement Jean, votre sollicitude dont je plaisante pour ranimer votre courage m'est bien chère, allez, bien douce... Je l'emporte avec moi lorsque je vous quitte. C'est ma fleur de tendresse... son parfum me reconforte longtemps... Perrine, ma bien-aimée, merci de...



— Vite, Jean, profitons du vent favorable », cria en ce moment Marguerie...

Et Jean partit. Son regard se posa une dernière fois sur moi avec douceur avant de descendre la falaise. Sa main esquissa un geste d'adieu... Ce fut tout.

« Oh ! pourquoi, pourquoi, ne fais-je que répéter depuis ce temps, n'être pas descendue avec lui sur la grève, n'avoir pas examiné avec soin le canot dans lequel il s'embarquait. Sa bravoure insoucieuse, je n'aurais pas dû fermer les yeux sur elle. Oui, pourquoi, pourquoi ?

Ah ! que nous restons durs comme du roc, souvent à l'approche imminente d'un grand péril... qui menace tout notre être...

Je m'étais rendue, Charlot, au contraire, immédiatement après avoir vu disparaître Jean, auprès de Mme de Cordé. Je bavardais gaiement avec elle lorsque, moins d'une heure plus tard, des pas précipités se firent entendre dans le grand corridor du Fort. On s'interpellait. Notre bon Commandant soudain donna des ordres d'une voix puissante.

Aucun pressentiment ne me serra pourtant encore le cœur.

Cependant, le bruit des pas nombreux, des appels de toutes sortes continuait.

« Qu'y a-t-il ? me demanda Mme de Cordé. On semble bien agité là-bas, Perrine !

— Voulez-vous que je m'informe, Madame ?

— Mais oui, Perrine.

Je sortis. Je me rendis près du grand escalier. Personne ne prit garde à moi. Soudain, une porte s'ouvrit en bas tout près. Un soldat en sortit précipitamment en criant : « Très bien, lieutenant, nous allons tenter l'impossible pour les sauver... Mais ce diable de fleuve vous a une houle... »

Je poussai un cri de désespoir... Mon Dieu ! Qu'est-ce que j'entendais là !...

Je sortis en courant du Fort. Ai-je donc volé, grâce à cette force nerveuse que ma douleur quintuplait. En un rien de temps, je fus sur la grève. Je m'accrochai d'un geste fou au bras du Commandant La Poterie.

— Commandant, dis-je, la voix oppressée, les yeux agrandis par l'épouvante, Jean, mon Jean ne va pas se...

— Ma bonne petite, dit celui-ci que ma détresse atteignait au cœur, espérons encore... Nos interprètes sont vaillants et adroits... Ils vont peut-être en sortir, malgré tout. »

Mais la foule soudain poussa un cri de détresse... « Le canot s'entr'ouvre... Mon Dieu ! Ils sont finis... Quel malheur ! »

Je n'en entendis pas davantage. Je m'évanouis, mon frère.

Lorsque je sortis de la nuit profonde que ma défaillance avait étendue autour de moi, je fus lente à tout me rappeler. Mon cœur me semblait pris dans un étau insupportable. Je bougeai, mais n'ouvris pas les yeux.

Mme de Cordé parla près de moi. Oh ! quelle voix tremblante et mouillée de larmes la douce protectrice de mon enfance fit entendre. Elle me fit tressaillir profondément et provoqua, je suis sûre, la terrible crise de larmes qui me sauva la vie...

La voix un peu chevrotante gémissait : « Commandant, notre pauvre petite revient à elle. Enfin !... Oh ! laissez-nous toutes deux. C'est sur mon cœur, mon vieux cœur qui connaît bien la douleur que je veux qu'elle s'éveille et se presse... Il faut qu'elle pleure...

« Oui, oui, criai-je, en me soulevant et en lui tendant les bras... votre Perrine souffre tant... tant... Oh ! Jean ! Jean ! mon bien-aimé !...

Et j'éclatai en sanglots violents, Charlot, des sanglots à vider tout mon cœur, tout mon esprit... puis la détente nerveuse s'étant produite... je m'endormis, la gorge toujours pleine de sanglots... sur le cœur de notre vieille et chère protectrice.

Trois jours plus tard, je fus debout. Une résolution inébranlable fortifiait mon cœur. Je voulais aider à retrouver Jean... Car le corps de mon bien-aimé, tout comme celui de François Marguerie, n'apparaissait nulle part.

Je ne pleurais presque plus. Je priais. Je m'accrochais à cet espoir de lui rendre ce service suprême d'une sépulture en terre bénite...

Les recherches durèrent dix-huit jours... Dix-huit jours d'agonie, tu le devines. Enfin, le 10 de juin, il y a trois jours par conséquent, « furent vus leurs corps »... Celui de mon Jean « proche de Sillery, celui de Marguerie, proche de Québec. Tous deux furent enterrés le même jour, l'un à Sillery, l'autre à Québec ». Je pars pour Sillery demain matin, Charlot. Je veux aller prier et pleurer sur la tombe de mon bien-aimé. Le Père Buteux, qui m'a entourée de sa sollicitude depuis la noyade de Jean, a eu hier devant nous tous, au Fort, à la nouvelle que les corps étaient retrouvés, des mots qui m'ont touchée et fait un bien profond... Il a dit de Jean : « Mes amis, Amyot, ce brave soldat de saint Joseph, ne vient-il pas de faire, ô miracle, vingt-cinq ou trente lieues de chemin après sa mort, pour être enterré en la résidence de Saint-Joseph de Sillery.

Charlot, je clos ici ma lettre. Je te demande de revenir. J'ai besoin en ce moment de ta présence, de ton affection...

Le peux-tu, dis ?

Ah ! je le sais, ton cœur est pris, toi aussi... Mais amène ici cette bonne et fière petite Algonquine. À cause de toi, je la chérirai comme une sœur. Je veillerai, j'affinerai, j'ornerai, si elle le veut, son jeune esprit... Elle deviendra, j'en suis sûre, et en peu de temps, digne de toi, de nous tous...

Reviens, Charlot, de grâce, reviens... coûte que coûte...

Ta Perrine

Les Trois-Rivières, 15 juin 1648.

---

Lorsque Charlot releva la tête, ayant fini de lire la touchante missive de sa sœur, sa pâleur, le trouble de ses yeux trahirent les plus vives les plus diverses émotions.

Mais ce ne fut que durant quelques instants. Une résolution ferme et courageuse pour lui, comme pour sa sœur, fit place et donna à tout son être un élan irrésistible. Il regarda le soleil. À considérer sa marche, il jugea qu'il pouvait être tout près de deux heures de relevée. Il mangea et but rapidement ; puis, entendant un bruit de feuilles froissées, dans un fourré, non loin de lui, il s'immobilisa et attendit.

Un Huron déboucha à sa droite. Charlot l'appela et le chargea de ce court message verbal pour le Père Ragueneau. « Dis au bon Père, prononça-t-il clairement en la langue huronne, que tu m'as vu en route pour la mission de Saint-Joseph. Je serai de retour dans quatre jours au plus tard. Car, je veux, n'oublie pas ceci, je veux reprendre sans faute la route des Trois-Rivières, avec les messagers hurons qui repartiront d'ici vers cette date, je le sais. Va, va, maintenant, mon ami, vers le Père et compte sur une

récompense de Charlot, dès qu'il sera revenu de la Mission de Saint-Joseph.

## IX-LA JOURNÉE DU 4 JUILLET 1648

Charlot marcha jusqu'à ce que l'épuisement vint. Il pouvait bien être minuit. De lourds nuages couvrirent la lune et voilèrent la clarté indispensable pour se diriger dans le bois qu'il traversait. Il se décida à dormir durant quelques heures, à l'ombre d'un pin immense. L'air était chaud, même un peu lourd.

Avant de s'abandonner au sommeil, Charlot s'assura que ses pistolets chargés étaient bien à la portée de sa main, quoique dissimulés sous une couche improvisée de feuilles tendres, arrachées au bouleau voisin. Puis il ouvrit son paquet de provisions. Les Pères de la Maison de Sainte-Marie avaient été généreux, il y avait là de quoi subsister tout le lendemain... Un sourire erra un instant sur les lèvres du jeune soldat. Toutes les circonstances, même les plus infimes, semblaient aider à l'exécution de son projet de voir un instant sa chère Fleur-de-Lis avant de retourner aux Trois-Rivières. Il s'endormit bientôt. À son réveil, il s'aperçut, honteux, que le sommeil l'avait terrassé pour plus longtemps qu'il ne l'aurait souhaité... Il devait être certes, près de midi. Un nuage de contrariété couvrit le front du jeune homme qui se rendit compte qu'il ne frapperait à la porte de la cabane du Père Daniel que le lendemain matin...

Il se garda bien à l'approche de la nuit de se tapir aussi confortablement que la veille. Il se contenta de dormir une heure ou deux appuyé à un vieux tronc d'arbre, non sans avoir glissé cependant sous sa tête son manteau replié.

Le lendemain matin, aux premières lueurs de l'aube, un bruit de voix non loin de lui le tira brusquement du sommeil il se garda de bouger, attentif au point que pas une syllabe des mots échangés n'aurait pu lui échapper. Hé ! qu'était cela, on s'exprimait en la langue iroquoise particulière aux Agniers. Soudain, un frisson d'horreur et d'épouvante secoua tout le corps amaigri du jeune soldat.

L'un des Iroquois disait à l'autre, d'une voix féroce :

« Hé ! hé ! mon frère, vois là-bas les nôtres. Ils arrivent au pied du mur de ces chiens de Hurons.

— Ah ! ah ! ah ! s'exclama l'autre, nos ennemis vont en faire des grimaces tout à l'heure. Nous les tuerons tous. Pas un ne pourra échapper. Notre attaque a été trop habilement et longuement préparée. Allons, allons, courons les rejoindre. Je veux à ma ceinture accrocher bien des chevelures. Je vise surtout à m'emparer de celle du Père de la prière.

— Tu ne le pourras, répondit l'autre, qui vérifiait le nombre de ses flèches, nos sagamos vont se réserver cet honneur. Quel ambitieux fou devient mon frère, à chaque nouveau combat.

— Qu'en peux-tu dire ? Qu'en peux-tu dire... Mais partons, et au pas de course.

— Oui, les cris de nos frères vont être poussés bientôt.

Charlot attendit qu'ils se fussent vraiment éloignés pour se mettre debout. Il se sentait plus mort que vif.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! C'était donc à l'assaut de la Mission de Saint-Joseph que se rendaient tous ces diaboliques Iroquois ».

« Que faire ? se disait Charlot, que tenter pour prévenir tous ces braves gens en péril de mort ! Et le saint Père Daniel ? Et, ô douleur. Fleur-de-Lis, où se tient-elle en ce moment ? »

Charlot, les dents serrées, tout son être contracté par l'angoisse, la rage, la douleur, ne pouvait cependant qu'avancer lentement en se dissimulant tantôt derrière un arbre, tantôt dans l'arbre même. Il vit, le cœur serré à en mourir, les Iroquois escalader soudain le mur de pieux, après avoir poussé leurs terribles cris de guerre. Il entendit les premiers cris de détresse des Hurons terrifiés par cette attaque sanglante et imprévue.

Enfin, lorsqu'il aperçut le dernier Iroquois sauter par-dessus la palissade, il sortit de sa cachette et se mit à courir dans la direction du Fort, mais vers la porte du Sud.

Il constata bientôt, avec un profond soupir de soulagement, que de ce côté, du moins, l'issue était encore libre. Des Hurons, hommes, femmes et enfants en sortaient à la hâte, gagnant les bois.

Rasant les murs, Charlot parvint à se glisser, à un moment propice, dans le Fort même. Il prit la route de la chapelle, pistolets au poing, regardant avec soin à droite et à gauche. Il se heurtait aux Hurons, qui fuyaient en nombre de plus en plus grand. Enfin, il put entrer par une porte de côté dans la chapelle.

Ô le spectacle inoubliable que Charlot vit là ! Le Père Daniel se tenait près du tabernacle, debout, revêtu du surplis et de l'étole. Calme, rempli d'une force surnaturelle qui rayonnait et en imposait à tous, « il baptisait les uns, donnait l'absolution aux autres et les consolait tous de l'espérance la plus douce des saints, n'ayant d'autres paroles en bouche que celles-ci : « Mes frères, mes frères bien-aimés, nous serons aujourd'hui dans le Ciel ».

Soudain, d'horribles clameurs éclatèrent tout près de la chapelle. Sans doute, les Iroquois venaient d'être avertis que les plus belles captures se trouvaient encore à la chapelle, où les Hurons, en grand nombre, se massaient sans doute autour du Père.

À ces bruits terribles, dont la signification n'échappait à personne, le Père Daniel se redressa, sa figure revêtait cet éclat extraordinaire des saints accueillant le martyr pour eux d'abord, afin de sauver le petit troupeau confié à leurs

soins. Il dit, scandant chaque mot avec une affection toute céleste : « Fuyez, fuyez mes frères, et portez avec vous votre foi, jusqu'au dernier soupir. Pour moi, je dois mourir ici, tandis que j'y verrai quelques âmes à gagner pour le Ciel : et y mourant pour vous sauver, ma vie ne m'est plus rien. Nous nous reverrons dans le Ciel.

Charlot, avec un cri de douleur et d'admiration vit alors l'héroïque Jésuite sortir de la chapelle du côté où bondissaient en hurlant, les Iroquois. Avant que la porte se refermât, Charlot eut le temps de constater que ceux-ci s'arrêtaient, reculaient même, interdits, médusés devant le courage extraordinaire du Père. Mais ce fut court. Et la porte était à peine refermée que l'on entendit les flèches siffler de partout, criblant le corps du missionnaire, qui ne tomba pourtant que sous le coup mortel d'une arquebuse « le perçant de part en part tout au milieu de la poitrine ». Le Père eut encore la force vaillante de prononcer le nom de Jésus en expirant...

Ce fut aussi hélas ! presque à ce moment que Charlot eut à la fois le bonheur et la douleur d'apercevoir, priant à deux pas de lui, Fleur-de-Lis, la petite Algonquine, toujours si chère à son cœur.

Il bondit à ses côtés. Il la saisit dans ses bras ; revêtu d'une force nerveuse incroyable, il s'enfuit en courant, tenant le cher fardeau tout contre son cœur.

Courut-il quelques secondes, ou durant de longues heures ? Jamais Charlot ne put vraiment le savoir. Il atteignit sans trop d'encombre un bois assez rapproché de la Mission.

Doucement, il déposa la jeune fille au pied d'un arbre. Elle était évanouie. Son saisissement avait été terrible en apercevant Charlot. Elle nécessitait des soins immédiats.

Le jeune soldat prit dans le sac qu'il portait en bandoulière une petite gourde. Un reste de cordial s'y trouvait. Il le fit avaler à la jeune fille qui ouvrit les yeux.

« Fleur-de-Lis, ma bien-aimée, s'empressa de dire tout bas Charlot, ne parlez pas, ne bougez pas... Vous êtes trop faible encore ; et puis, petite, le péril nous entoure... Je veille sur vous. Cher cœur, nous voilà réunis... Oh ! plus jamais je ne vous laisserai vous éloigner de moi, plus jamais... »

L'Algonquine regardait avidement Charlot. Quelle tristesse recelait son regard aimant, si profondément expressif en cet instant. Au bout de quelques minutes, elle détourna en soupirant les yeux, puis se mit debout.

« Pourquoi ma sœur ne m'obéit-elle pas ? murmura Charlot avec reproche, et en saisissant la main de la jeune fille qui voulait s'éloigner, cela était évident. »

— J'ai promis au Père de la Prière de ne plus penser à mon frère blanc... et... je suis la promise d'un sagamo de ma tribu ; il demeure de l'autre côté du grand lac. Il viendra bientôt me... réclamer... La jeune fille, dont les larmes voilaient les

yeux, cacha soudain sa tête entre ses mains et fit quelques pas pour fuir.

Charlot la ressaisit. « Fleur-de-Lis, dit-il gravement, vous ne m'échapperez pas ainsi. Nous avons à causer longuement, ma sœur et moi, avant de nous séparer... si nous nous séparons, dit avec défi Charlot. Je n'y consens pas moi.

Mais nous ne pouvons nous expliquer ici et en ce moment. Voyez, voyez... le bois est envahi par des Hurons maintenant. Ciel ! les Iroquois nous aperçoivent... Fuyons, fuyons, Fleur-de-Lis... »

## X-LA FIN TRAGIQUE

À ce moment, en effet, les pauvres sauvages affolés couraient à travers le petit bois, chacun ayant à sa poursuite un ennemi qui leur décochait perfidement des flèches, pour ralentir leur marche. Les cris devinrent partout horribles.

Charlot fit feu sur deux Iroquois qui les ayant aperçus, accouraient vers lui en poussant des cris de joyeuse férocité. Il les vit tomber. Satisfait d'être ainsi délivré, il glissa un mot d'encouragement à sa compagne. Ne fuyait-il la main dans la main de l'Algonquine ? Tout à coup, celle-ci poussa une exclamation de détresse. Avec une rapidité que le jeune homme n'aurait pas crue possible de la part de la délicate enfant, elle se jeta devant lui, et reçut en pleine poitrine la décharge d'une arquebuse qu'un troisième Iroquois avait tiré, espérant abattre Charlot et venger les siens.

Fou de douleur et de colère, Charlot tua cet agresseur qui se préparait à frapper de nouveau, puis vint s'agenouiller près de Fleur-de-Lis.

Un filet de sang coulait déjà, quoique lentement, de son côté. Sa pâleur était telle que Charlot la crut morte. Il se pencha, voulant s'assurer si son cœur battait ou ne battait plus.

Mais elle ouvrit à cet instant les yeux. Il y avait un mélancolique bonheur dans le fond de ses prunelles d'agonisante.

Charlot voulut parler, mais un rauque sanglot paralysa les mots dans sa gorge.

« Mon frère... veut-il... se pencher ? Je puis ...à peine... parler » , dit l'Algonquine.

Le jeune homme obéit.

« Je... suis... heureuse... dit la mourante. Je meurs pour mon frère. Je l'aime... plus que ma vie...

— Fleur-de-Lis, ne me quittez pas... Ô mon Dieu, mon Dieu... ayez pitié de nous !

— Mon frère... oui... Dieu a pitié... Je suis chrétienne... je vous reverrai Là-haut... Je vous aime... je vous...

Et, dans un dernier souffle, la petite Algonquine rendit l'âme.



Charlot lui ferma les yeux en gémissant et en priant. Puis, se relevant, il regarda autour de lui. Sa pâleur, sa gravité, le déchirement de son regard faisaient mal à voir. Mais le jeune homme voulait s'assurer que tout danger immédiat était fini, qu'il pouvait confier à la terre, lui, lui seul, avec soin, avec amour, la dépouille de celle qu'il avait tant aimée et qui venait de donner sa vie pour lui.

Il vit que les scènes de carnage avaient cessé. Des cabanes brûlaient encore. De temps à autre de grands cris de détresse étaient poussés des lieux du combat. Mais les Iroquois s'éloignaient peu à peu de ce petit centre de désolation et de ruines fumantes qui avaient été le théâtre de leurs exploits.

Son pénible et saint devoir de sépulture accompli, Charlot, lentement, les yeux brûlés par des larmes qui ne montaient que trop rarement sous ses paupières, reprit le chemin de la Maison de Sainte-Marie. Il titubait ou se mettait à courir comme un être traqué, à demi-fou.

En son pauvre cœur torturé, désespéré, seul le souvenir de Perrine subsistait. Il s'y accrochait comme au moyen suprême de salut. « Perrine, Perrine, appelait-il, ma sœur, je souffre... je souffre ! Tout me manque. Dis, toi, du moins, tu ne m'abandonneras jamais, jamais. Je vais vers toi... Je vais vers toi ! Reçois-moi sur ton cœur. Il gémit, il agonise tout comme le mien, ton cœur, n'est-ce pas ? ma sœur bien-aimée ?... »

« Perrine, oh ! que la route qui me mène vers toi est longue, crucifiante !... Perrine, quand nos deux cœurs douloureux se

retrouveront, ils se riveront l'un à l'autre, dis ? Sœur chérie,  
je viens, je viens ! »

Marie-Claire Daveluy

Fin.